ROGER MAY

aux confins du SURNATUREL

LA PALATINE

Quels procédés emploient les médiums pour convaincre ceux qu'attirent le désir de communiquer avec l'au-delà ?

La pensée agit-elle sur la matière en mouvement ?

Doit-on admettre la réalité de certains phénomènes de voyance, la vision du passé ou la vision de l'avenir ?

La yoga a-t-elle une valeur scientifique ?

Peut-on accorder un crédit à la magie « Noire », celle des Antilles comme celle du Congo ?

Ces questions, toujours posées, demeurent généralement sans réponses. Ce livre, s'appuyant sur une science nouvelle, la parapsychologie, permet à l'auteur de dévoiler bien des faux mystères, mais lui révèle aussi l'existence d'un sixième sens chez l'homme.

Ce qu'il découvre ainsi est plus fantastique que ce qu'on prétendait lui faire croire, tout en restant dans les limites du raisonnable, — si l'on admet que la suggestion mène le monde.

Aux confins du SURNATUREL

© *Copyright by Editions La Palatine, Genève - Paris*
Tous droits réservés.

ROGER MAY

Aux confins du SURNATUREL

L'homme a-t-il un sixième sens ?

LA PALATINE
PARIS-GENÈVE

L'auteur de ce livre tient à remercier les chercheurs du Laboratory Psychology de l'Université Duke à Durham (U.S.A.), les médecins et psychiatres et tous ceux qui de près ou de loin lui ont facilité la tâche.

R. M.

AVANT-PROPOS

Toujours l'homme fut attiré par l'étrange et l'on sait qu'à chaque époque des charlatans exploitèrent cette curiosité. Périodiquement d'incroyables phénomènes sont relatés par la presse et le livre. Chacun de nous a entendu conter d'étranges histoires à propos d'hommes aux pouvoirs extraordinaires, mages, guérisseurs, magnétiseurs... Comment s'étonner si la difficulté a été et reste grande de distinguer le vrai du faux en ce domaine ?

Les fakirs ne truquent-ils pas leurs expériences, la yoga a-t-elle scientifiquement une valeur, certains médiums communiquent-ils avec l'au-delà ? Des hommes sincères et crédules, très nombreux, se posent encore de telles questions. Ils ne peuvent y répondre, ayant mal présenté les données du problème. Ce livre a justement pour but d'effectuer cette mise au point.

Le scepticisme le plus complet était, pour l'auteur, le point de départ le meilleur et le plus sérieux. S'il a permis de détruire de nombreuses idoles, de dévoiler bien des faux mystères, il a en même temps révélé l'existence d'un sixième sens chez l'homme. Avec l'aide d'une

science nouvelle, la parapsychologie, l'auteur est parti à la poursuite de ce sixième sens. S'appuyant sur les travaux du Parapsychology Laboratory *de la* Duke University, *il apporte les preuves scientifiques de ce sixième sens.*

Ce qu'il a découvert, plus fantastique, plus incroyable que ce qu'on désirait lui faire croire, reste raisonnable, admissible. Si l'on veut bien reconnaître que la suggestion mène le monde, au pays de l'étrange tout devient clair.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTRANGE CHEZ L'HOMME

CHAPITRE I

AU PAYS DE LA FOLIE

Le cerveau, « territoire » presque inexploré encore, possède ses aventuriers, les psychiatres. Ils n'étudient pas seulement sa géographie, mais sa vie propre. Toujours mystérieuse, celle-ci semble pourtant pouvoir être partiellement expliquée par des réactions comparables à des phénomènes électriques et chimiques. Lorsque le mécanisme de celles-ci est troublé, des maladies mentales se manifestent. Il existe déjà une chimie du cerveau. Par elle, on peut détecter la folie, en six minutes ; on peut aussi la créer artificiellement et la guérir. Certains médicaments rendent au malade ses souvenirs perdus, permettent de fouiller son subconscient et de faire revivre tel choc de son enfance, qui provoqua la névrose. Il existe même une machine capable de voler à l'homme ses plus secrètes pensées.

Pietr Alquist habite avec sa femme et ses deux enfants dans la banlieue de Stockolm. C'est un homme solide, âgé de vingt-huit ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il gagne bien sa vie au service des factures d'une grande maison d'exportation de bois. Il a fait des économies et a pu, en quelques années, s'offrir le joli pavillon blanc, entouré d'un jardin fleuri, où il demeure. Il a fait installer chez lui le confort moderne.

Il s'intéresse au football, au tennis, mais sa véritable passion, c'est son jardin qu'il entretient avec amour. Tout récemment il a commandé une tondeuse pour le gazon et quelques instruments. Il adore sa famille. Ses amis le trouvent sympathique, car il a toujours le mot pour rire. Pietr Alquist est un homme heureux.

Ou du moins, il était un homme heureux jusqu'à ce dernier dimanche de mai. Il jardinait lorsqu'une pluie fine se mit à tomber. Il était à peu près cinq heures de l'après-midi. Alquist avait l'habitude, en ce cas, de placer ses outils à l'abri avant de rentrer à la maison.

Cette fois, Alquist ne rangea rien. Pourtant, lorsqu'il poussa la porte de son pavillon, il était tout trempé. Sa femme Ingrid repassait.

— Ça ne pressait pas, Pietr, de ranger ton matériel ! Tu aurais pu te mettre à l'abri d'abord...

— Pourquoi me mettre à l'abri ?

Ingrid le regarda avec surprise :

— Pour ne pas te mouiller comme cela...

Pietr baissa la tête et regarda le bas de son pantalon :

— C'est vrai qu'il est mouillé. Il a dû pleuvoir !

— Comment ? Il a dû pleuvoir... tu demandes s'il a plu ? Mais où as-tu la tête mon pauvre Pietr ?...

Ingrid jeta un coup d'œil par la fenêtre. La pluie s'était arrêtée...

— Change-toi vite ! Je vais les ranger, tes outils...

— Mais je m'en moque de mes outils... D'abord, je n'ai pas d'outils ! Au diable le jardinage !

Pietr n'avait jamais parlé ainsi. Ingrid fut inquiète. Elle se souvint que, depuis quelques jours, il était de mauvaise humeur et n'avait plus d'appétit.

— Repose-toi un peu, fit-elle simplement... Tu dois te surmener au bureau.

— Pas du tout. Jamais les affaires n'ont été si calmes. Il est même question de renvoyer du personnel.

— Toi ?

— Pourquoi moi ?... Moi, les autres... peut-on savoir ce qui se passe dans la tête du Patron ?

Le soir, Pietr dîna de bon appétit. Il but une tasse de café puis se rappela brusquement qu'il n'avait pas rangé ses outils.

— Je vais voir ça ! fit-il en se levant.

— Mais j'y suis allée... tu le sais bien !

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Tu me regardais faire par la fenêtre.

— C'est vrai, fit Pietr d'un ton las en passant la main sur son front... Je ne sais plus où j'ai la tête. Parfois je me demande si elle est toujours sur mes épaules... Bonsoir Ingrid ! Bonsoir les enfants ! Je vais me coucher.

Pour la première fois depuis le début de son mariage, Pietr oublia d'embrasser ses enfants. Le lendemain, il ne voulut pas aller travailler.

— A quoi bon !

— Mais s'il est question de renvoyer du personnel, il vaut mieux ne pas t'absenter.

— Si on me renvoie, je le verrai bien... Il y a du travail partout en Suède.

Brusquement, Pietr Alquist devint indifférent à tout. Ni son jardin, ni son travail, ni les pronostics de football ne l'intéressaient plus. Il était devenu un étranger dans sa propre maison. Il ne pouvait même plus supporter les cris joyeux de ses enfants.

Ingrid décida de consulter le médecin de famille. Ce dernier examina attentivement Pietr et ne lui trouva rien d'anormal.

— Voyons Pietr... un peu de repos, et tout rentrera dans l'ordre. Je te fais un certificat pour quinze jours.

— Mais je n'ai pas envie de me reposer !

— Crois-moi, cela ne te fera pas de mal... Profite de ce congé pour aller voir un de mes amis, le Professeur

Hugo Théorelle. Voilà un mot pour lui ! Au revoir Pietr...

Hugo Théorelle, Prix Nobel de Chimie 1955, reçut, deux jours plus tard, la visite de Pietr Alquist et de sa femme. Ingrid décrivit ce qui avait, en quelques jours, changé dans le comportement de son mari. Pietr, assis dans un fauteuil, écoutait.

— Je me sens tout bizarre, finit-il par dire. Il y a des jours où j'en ai assez de l'existence. Vous croyez que c'est drôle de vivre à notre époque ?

— Pas tous les jours... concéda Théorelle. Nous allons faire une prise de sang. Veuillez passer dans le laboratoire.

Pietr regarda avec indifférence l'aiguille pénétrer dans une veine au creux du coude et son propre sang monter dans la seringue.

Ether, coton.

— Nous allons être fixés tout de suite.

LA FOLIE DETECTEE EN 6 MINUTES

Tandis que Pietr et sa femme attendaient dans le salon, le Professeur Théorelle extrayait le sérum du sang et le versait dans une éprouvette.

Il ajouta une infime quantité de diamine diméthyl-paraphénylénée et vit le mélange virer instantanément du jaune au rouge cerise.

— Je m'en doutais un peu, dit-il... Schizophrénie !

Un inculpé est soumis à l'épreuve du détecteur de mensonge qui « prouva » son innocence.

(Photo Centre Culturel Américain)

En six minutes, grâce à ce produit au nom bizarre, une maladie mentale avait été détectée.

Le Professeur Théorelle avait pu accomplir ce tour de force en isolant un des ferments du sang qui agit par oxydation sur le blanc d'œuf.

La folie est, en effet, étroitement liée aux déréglements de l'équilibre chimique de l'être humain.

Ainsi, la schizophrénie — la plus terrible des folies — fait naître dans le sérum de la victime des quantités excessives d'un enzyme appelé « ceruloplasmine ». La présence de cet agent chimique fait virer le sérum au rouge cerise lorsqu'on y ajoute la diamine et la teinte est d'autant plus foncée que la crise est plus aiguë.

Le test des Docteurs Théorelle et Stig Akerfeld fournit l'indication attendue dans 80 % des cas de schizophrénie. La proportion est moins élevée pour la dépression nerveuse et la démence sénile. Il existe encore une zone d'incertitude, le virage au rouge se produisant également pour certains sujets sains d'esprit, mais atteints de cancer, de maladie de foie ou même de rhumatisme articulaire aigu.

LA FOLIE, AFFAIRE DE CHIMIE

La schizophrénie rend l'homme le plus sensé, irritable, paresseux, taciturne, rêveur et étranger à son entourage.

Le malade se crée peu à peu un monde à lui où il

s'enlise chaque jour davantage. Dans la phase dite de « catatonie », le malade reste immobile et prostré pendant des heures dans les poses les plus inattendues. Brusquement, il peut éprouver le besoin de tuer et de détruire. Il est désormais prisonnier d'un rêve éveillé où nul ne peut l'atteindre.

On a proposé de nombreuses théories sur son origine, parlant, par exemple, de sécrétion désordonnée des glandes sexuelles ou de foyer infectieux s'installant dans l'organisme.

Et voilà que les choses s'éclairent. Si les troubles mentaux sont liés à certaines réactions chimiques de l'organisme, à de véritables poisons pour le cerveau, il sera possible de trouver les antidotes correspondants.

Ces antidotes sont déjà connus !

A leur base se trouve un champignon parasite des céréales, l'ergot de seigle, qui contient plus d'une douzaine d'alcaloïdes dont le noyau spécifique est « l'acide lysergique ».

Dès 1938, les chimistes suisses A. Stoll et A. Hofmann réussissaient la synthèse de plusieurs dérivés de cet acide. Parmi eux se trouvait la « diéthylamine » désignée aussi par les initiales LSD.

Cinq ans plus tard, au Laboratoire Sandoz de Bâle, A. Hofmann travaillait sur ce produit lorsqu'il se sentit frappé de vertiges.

— Je fus pris d'une agitation insolite, dit-il par la suite, et à plusieurs reprises j'eus l'impression que j'allais tomber. Je gagnai aussitôt mon domicile et m'étendis sur

le lit. Je n'avais pas bu d'alcool et je me sentais ivre. Je ne pouvais pas regarder la lumière du jour et dès que je fermais les yeux je voyais des images fantastiques vivement colorées, des images pourvues d'un relief extraordinaire. Deux heures plus tard tout rentra dans la normale. C'est alors que je pensais au LSD manipulé quelques heures plus tôt. Et si tout cela était arrivé à cause de cette drogue ! Dès le lendemain je décidais d'en prendre une ration. J'en ingérais le quart d'un milligramme. Quarante minutes après, les premiers vertiges arrivaient.

— Et que se passa-t-il ensuite ?

— La même agitation que la veille, une énorme difficulté à me concentrer. Enfin, ma vue se brouilla par moments et je fus pris de longs accès d'hilarité. J'essayai de parler, d'exprimer des pensées cohérentes. Je n'y arrivais qu'avec de grandes difficultés. Devant moi, les objets commençaient à se déformer. Les personnes qui m'entouraient semblaient faire un concours de grimaces. Par moment, je n'avais plus conscience de rien, mais lorsque je reprenais mes esprits, j'étais surpris de m'entendre crier, hurler plutôt, des mots qui n'avaient aucun sens. Le L.S.D. avait déclenché chez moi le terrible et étrange dédoublement de la personnalité, un des symptômes caractéristiques de la schizophrénie.

Il y a dans le monde des centaines de milliers de personnes que nous ne pouvions jusqu'ici comprendre. Des milliers d'êtres, victimes de la dépersonnalisation, victimes d'hallucinations affreuses et pour qui n'existent

plus la joie, ni les désirs, ni les liens d'affection, des milliers d'êtres déprimés ou excités, semblant vivre sur une autre planète, ayant perdu tout contact avec le réel et réfugiés dans un univers imaginaire.

Aujourd'hui, grâce à la « diéthylamide » ou LSD, des hommes normaux peuvent pénétrer à volonté dans cet univers.

Le médecin traitant peut suivre sur lui-même la marche de la maladie. Pour se plonger pendant quelques heures dans cet enfer qu'il veut vaincre, il lui suffit de recevoir une injection de 50 millionièmes de gramme de L.S.D. dont l'action paraît se faire sentir uniquement sur le cerveau, laissant indemne le reste de l'organisme.

***

Puisqu'à très faible dose un corps chimique comme le L.S.D. peut déclencher une folie artificielle, il est naturel de penser que dans le sang des « fous » doit se trouver une substance analogue, cause du dérèglement.

Le Docteur Robert Heath de la Tulane University a réussi à transmettre temporairement la schizophrénie à deux volontaires au moyen d'extraits tirés du sang de déments.

N'est-ce point là la meilleure preuve ?

De son côté, le Docteur Witt fit absorber à une araignée de la sueur prélevée sur un schizophrène, cette sueur ayant été placée dans une goutte d'eau. L'araignée devint folle. Elle en oublia la géométrie pour tisser une toile complètement désordonnée.

Quelle est donc cette substance provoquant la rupture de l'équilibre chimique dans le cerveau et par suite la désagrégation mentale ?

Pour les uns, ce serait une hormone appelée « sérotonine » et ayant une composition très proche de la diéthylamide.

Pour d'autres, ce serait une enzyme. C'est-à-dire un ferment soluble, une diastase qui transforme par sa seule présence diverses substances en agissant comme catalyseur biochimique. On en trouve dans les plantes, comme la « maltase », et dans tous les liquides de l'organisme, y compris la salive. Pour d'autres encore, ce serait un corps inactif, un « antimétabolite » qui se combinerait avec des enzymes pour former des corps inutilisables pour l'organisme.

Le cerveau garde provisoirement son mystère... Il convient de se demander comment agit cet agent et s'il agit seul.

Les glandes surrénales secrètent deux hormones qui régularisent le système nerveux : l'adrénaline et la noradrénaline. Elles freinent ou accélèrent l'activité du cerveau. L'agent chimique qui cause la folie pourrait fort bien ruiner cet équilibre.

Il n'est pas seul à agir, les hormones jouant un grand rôle et certaines même déclenchant la mélancolie ou la neurasthénie.

On sait également que le cerveau a besoin d'oxygène. Des troubles peuvent naître si cet oxygène n'arrive pas en quantité suffisante. Le métabolisme du cerveau ne

peut alors pas s'effectuer normalement. Les réactions chimiques ne jouent pas complètement et des déchets restent sur place. Or, on a constaté que le cerveau du schizophrène consommait moins d'oxygène que le cerveau normal.

Oxygène, hormones, agents chimiques encore mystérieux interviennent mais ne suffisent pas encore à expliquer la maladie. Si l'élément chimique prépare en quelque sorte le terrain, le déclenchement des troubles dépend également de facteurs d'ordre psychologique et Freud en a donné la preuve. Les psychanalistes, ramenant au jour, par d'habiles questions, les souvenirs et les émotions infantiles refoulés depuis de longues années dans l'inconscient n'obtiennent-ils pas de nombreuses guérisons ?

LA DROGUE QUI REMONTE LE TEMPS

Les spécialistes de la folie continuent donc la recherche des souvenirs perdus. Ils ont peu à peu abandonné le penthotal — le fameux sérum de vérité —. Avec lui, le patient plongé dans un demi-sommeil livrait bien les secrets de son inconscient, mais demeurait encore trop sous l'influence du psychanaliste. Celui-ci pouvait lui faire dire ce qu'il voulait. De plus, l'expérience ne laissait pas de souvenir.

On préfère aujourd'hui employer le LSD.

Traité par un psychanaliste, et guéri, l'Américain John Heinsbeck raconte ainsi son aventure :

— J'ai trente-huit ans et quand je m'aperçus que ça ne tournait pas rond, je suis allé voir un spécialiste. Il m'a fait prendre une drogue et je me suis allongé sur un divan dans une pièce pratiquement noire. Puis il s'est mis à me poser des tas de questions. Ce diable d'homme me fit bientôt revivre toute mon enfance. Je revis même une petite camarade de jeux que j'avais oubliée depuis trente-trois ans et je découvris que j'avais été amoureux d'elle. Mais le plus drôle est que mes membres semblaient se raccourcir. Je n'étais plus un homme, j'avais rajeuni de trois décades. J'étais vraiment dans la peau d'un gosse pas plus haut qu'une botte. Je me sentais nager dans mes vêtements beaucoup trop grands. Assis sur une chaise à côté de moi, le médecin faisait figure de géant. Je le voyais, en effet, avec des yeux de six ans.

— Ete cette petite fille, me demanda-t-il, comment s'appelait-elle ?

— Monica... Elle ne voulait plus jouer avec moi. Nous étions au bord du canal... Je vois l'eau sale pleine de petits nuages blancs qui courent vers le pont de fer. Je me mis à courir après elle pour la pousser dans l'eau sale. Pour lui faire peur seulement... J'aurais appelé « au secours ! » et on l'aurait repêchée. Je ne savais pas que le canal était si profond. Elle courait, elle courait. Puis brusquement, elle butta contre une pierre. Son corps parut s'envoler vers la gauche et j'entendis un grand « floc ». Un moment je vis sa robe rose flotter sur l'eau. Je pris peur et je partis en courant me réfugier dans les bras de ma mère...

— Ainsi vous ne l'avez pas poussée.

— Non...

— Vous m'aviez dit que vous l'aviez poussée.

— Je le croyais. Mais je viens de voir la scène et lorsqu'elle est tombée dans le canal, j'étais encore à dix mètres d'elle.

John Heinsbeck s'est débarrassé de son complexe de culpabilité, mais il n'arrive pas à oublier la scène hallucinante où il redevint vraiment un enfant pendant plus de deux heures.

— Je conservais toute ma lucidité et je me voyais rapetisser à vue d'œil. Je voyais le canal et la gosse courir au bord de l'eau. Et j'étais dans la peau de ce gosse. Mais ce qui me frappait le plus dans cette évocation inattendue de mon enfance, c'était mes mains que je retrouvais toutes petites, toutes petites.

Ainsi, en faisant remonter le temps, le L.S.D. mieux que le penthotal, guérit les névroses. Avec lui, le souvenir des scènes retrouvées ne disparait plus.

Pourquoi le psychanaliste guérit-il ses patients ? Chez de nombreux malades, l'état de névrose a été provoqué par un choc moral initial, souvent très ancien. C'est presque toujours un souvenir pénible que la conscience claire ne peut admettre et qu'elle renvoie, à l'insu du malade lui-même, dans l'inconscient. La psychanalyse ramène précisément à la lumière ce souvenir abhorré. Pour la première fois, le malade le retrouve en face de lui, tel qu'il est, et cela suffit souvent à le guérir.

LE LARGACTYL

La chimie, qui a permis de découvrir immédiatement certaines maladies mentales, de déceler aussi leur origine lointaine, peut encore, en de nombreux cas, les guérir.

Le temps du bain continu ou de l'électrochoc semble révolu.

Les chimistes français de la firme Rhône-Poulenc ont mis au point une drogue contre la folie. Ils cherchaient à vaincre les allergies et notamment le rhume des foins et tombèrent ainsi sur la « Chlorpromazine » vendue aujourd'hui dans le commerce sous le nom de *Largactyl* ou encore de *Thorazine* dans les pays anglo-saxons.

La « Chlorpromazine » ne guérissait pas les allergies mais provoquait un sommeil léger, impossible à comparer avec la torpeur malsaine donnée par les soporifiques classiques.

Des expériences furent tentées sur des rats. Chez eux, la chlorpromazine annihilait le réflexe conditionné qu'on y avait développé.

Administrée ensuite ensuite à l'homme, la chlorpromazine se révéla efficace contre les hallucinations, le délire de la persécution, les diverses manies, les mélancolies. Grâce à elle, tombèrent bien des camisoles de force.

Elle triompha également des angoisses morbides, permettant d'éviter souvent la « lobotomie préfrontale »,

cette opération désagréable qui consiste à couper les fibres reliant les lobes frontaux du cerveau, siège de l'intellectuel, à l'hypothalamus où se réfugient les fonctions affectives, le plaisir et la douleur.

Elle accomplit encore d'autres petits miracles tels que de guérir le pape Pie XII de son hoquet chronique.

En 1955, un nouveau médicament fut découvert, la « réserpine », alcaloïde se trouvant dans les racines de la serpentaire, plante très commune aux Indes. Ses effets sont comparables à ceux de la chlorpromazine.

De tels remèdes ne diminuent point le rôle du psychanaliste car, s'ils apaisent, ils ne suppriment pas la cause profonde du mal, mais préparent seulement le patient en vue de son traitement par la psychanalyse.

LA MACHINE A VOLER LA PENSEE

L'épreuve du penthotal ou sérum de vérité a encore été appelée narco-analyse. Les chirurgiens avaient remarqué que les opérés sous anesthésie générale se trouvaient avant le réveil complet et conscient dans un état intermédiaire souvent marqué par des confidences intimes. Leur volonté de contrôle étant alors très diminuée l'inconscient prenait le dessus et « explosait ». Les psychiatres utilisent cet effacement de la volonté en le provoquant artificiellement par le penthotal.

Ce médicament est employé à la dose de 20 à 30

centigrammes dilués dans 20 centimètres cubes d'eau. Le mélange injecté très lentement à raison d'un centimètre cube par minute amène la perte de conscience au bout de dix minutes. Le sujet parle alors spontanément, répond aux questions qu'on lui pose, puis s'endort. Certains psychiatres préfèrent interroger leur patient au réveil après un sommeil complet de quelques minutes. Ils disposent encore d'une demi-heure avant le retour à la lucidité totale.

La narco-analyse n'est donc qu'une psychanalyse chimique bien plus rapide que la psychanalyse classique.

Il existe un autre moyen de connaître la vraie pensée du patient : le « lie-détector » ou détecteur de mensonge.

Pénétrons dans le bureau de John E. Reid, un des meilleurs experts de l'Institut de Recherches Criminelles, à Chicago. Les murs nus sont ripolinés de vert clair et insonorisés afin que le bruit de la rue n'arrive pas jusque là.

Tout doit être calme et rien ne doit venir distraire l'attention du patient. Pour tout mobilier, ce fauteuil et cette table métallique.

Sur la table est posé un appareil qui ressemble assez à un primitif superhétérodyne des années 1928-30. Des boutons, des cadrans, et sur la partie gauche de l'appareil un tambour enregistreur où cinq stylets attendent de jouer un rôle. Sur la partie droite, trois câbles s'échappent, se terminant respectivement par un brassard pneumatique, un tube souple en caoutchouc cannelé et deux pelotes en éponge.

John E. Reid reçoit son client John Asking.

Il l'invite à s'asseoir.

— Monsieur Asking, lui dit-il, vous êtes accusé d'avoir assassiné votre fiancée, Miss Joan Peters âgée de 19 ans. Vous avez toujours nié ce fait et vous avez demandé à subir le test du « lie detector ». Le moment est venu !

John Asking regarde avec étonnement le « poste » posé sur la table.

Une infirmière lui fait poser ses avant-bras bien à plat sur les accoudoirs du fauteuil et lui enroule autour du bras droit le brassard pneumatique qu'elle gonfle. Ce brassard va recueillir les pulsations de l'artère humérale qui irrigue le bras et les variations de la pression sanguine seront notées par l'un des stylets enregistreurs.

Autour de la poitrine l'infirmière tend ensuite le tube souple en caoutchouc cannelé, le pneumographe qui enregistrera les variations de volume de la cage thoracique lors des mouvements d'inspiration et d'expiration.

La main droite du patient est placée entre les deux petites éponges. Elles permettront de suivre l'excitation des glandes sudoripares et de recueillir l'acidité de la sueur.

De petites antennes fixées au bout des doigts et reliées à un galvanomètre transmettront enfin les réactions électriques de l'épiderme.

Pendant la mise en place, Asking raconte une nouvelle fois son histoire et affirme son innocence.

— A l'heure où Joan a été assassinée, j'étais au

cinéma Rex... Oui, je sais, à l'instruction, je me suis trompé sur le titre du film que j'ai vu ce soir-là. Mais les événements datent de quatorze mois et j'allais alors au cinéma trois fois par semaine !

M. Reid écoute cette confession, puis annonce le début de la séance. Asking n'aura qu'à répondre avec franchise par oui ou par non aux questions posées.

Reid appuie sur un bouton. La feuille quadrillée du tambour enregistreur commence sa ronde à une vitesse uniforme. Les stylets tremblotent légèrement amorçant les diagrammes.

Le prévenu ne peut pas empêcher les réflexes de son système nerveux sympathique qui commande aux manifestations de l'émotivité. S'il vient à mentir, le mensonge créera chez lui des situations émotionnelles entraînant des modifications physiologiques qui n'échapperont pas à la machine détectrice. Ces modifications porteront sur le rythme respiratoire, sur le rythme cardiaque et sur la résistance électrique de la peau rendue conductrice par la sueur acide. En cas de simulation, cette résistance diminue brutalement. Le mensonge fait donc naître des émotions qui font battre davantage le cœur et haleter la respiration.

Le siège sur lequel est assis Asking est doublé d'une plaque à ressort qui transmettra à l'un des cinq stylets le moindre raidissement musculaire.

Des repères sur la feuille quadrillée permettent d'établir la concordance entre les réactions physiques du patient et les faits évoqués au cours de l'interrogatoire.

— Vous êtes né à Topeka ?

— Oui.

— C'est bien au Kansas ?

Les premières questions sont faites. Les autres suivent, espacées de vingt à trente secondes.

— Vous avez connu Joan dans un dancing de Topeka ?

— Oui.

— Le soir même elle est devenue votre maîtresse ?

— Oui.

— Quand elle fut assassinée, vous la connaissiez depuis huit mois ?

— Oui.

Ces questions pour lesquelles l'examinateur connaît déjà la réponse servent de contrôle. Si la machine révélait une émotion lorsque le patient dit la vérité, il serait inutile de poursuivre, car tous les résultats seraient faussés.

Reid jette un coup d'œil sur l'enregistreur : les stylets décrivent des zig-zag réguliers de très faible amplitude.

— Pendant six mois vous avez vécu ensemble ?

— Oui.

— Vous vous êtes séparés après une dispute très violente ?

— Non.

Cette fois le stylet rapporteur du rythme cardiaque fait une embardée.

Sous le patient, les ressorts de la plaque se sont

affaissés. Un autre stylet le dit aussi à l'encre rouge. Pourtant le visage d'Asking semble indifférent, perdu dans un rêve.

— Vous n'avez jamais été condamné auparavant ?

— Non.

— Buvez-vous de l'alcool ?

— Rarement. . .

— Portez-vous toujours un couteau sur vous ?

— Non.

Nouvel accroc sur les diagrammes, particulièrement marqué sur le rythme respiratoire et sur la diminution de résistance de la peau.

— Vous savez que Miss Joan a reçu dix coups de couteau dans le dos et dans le cou.

— Oui.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Dans les journaux.

Reid relève le buste et cesse de lire son bloc. L'accusé a avoué sans rien dire. Les diagrammes prouvent son crime.

La machine à détecter le mensonge commet, paraît-il, moins d'une erreur pour cent patients examinés.

LA CHIRURGIE DU CRIME

Certains cas de folie sont accompagnés de lésions, de tumeurs ou de ramolissements cérébraux provoqués par des maladies infectieuses. L'emploi des médicaments

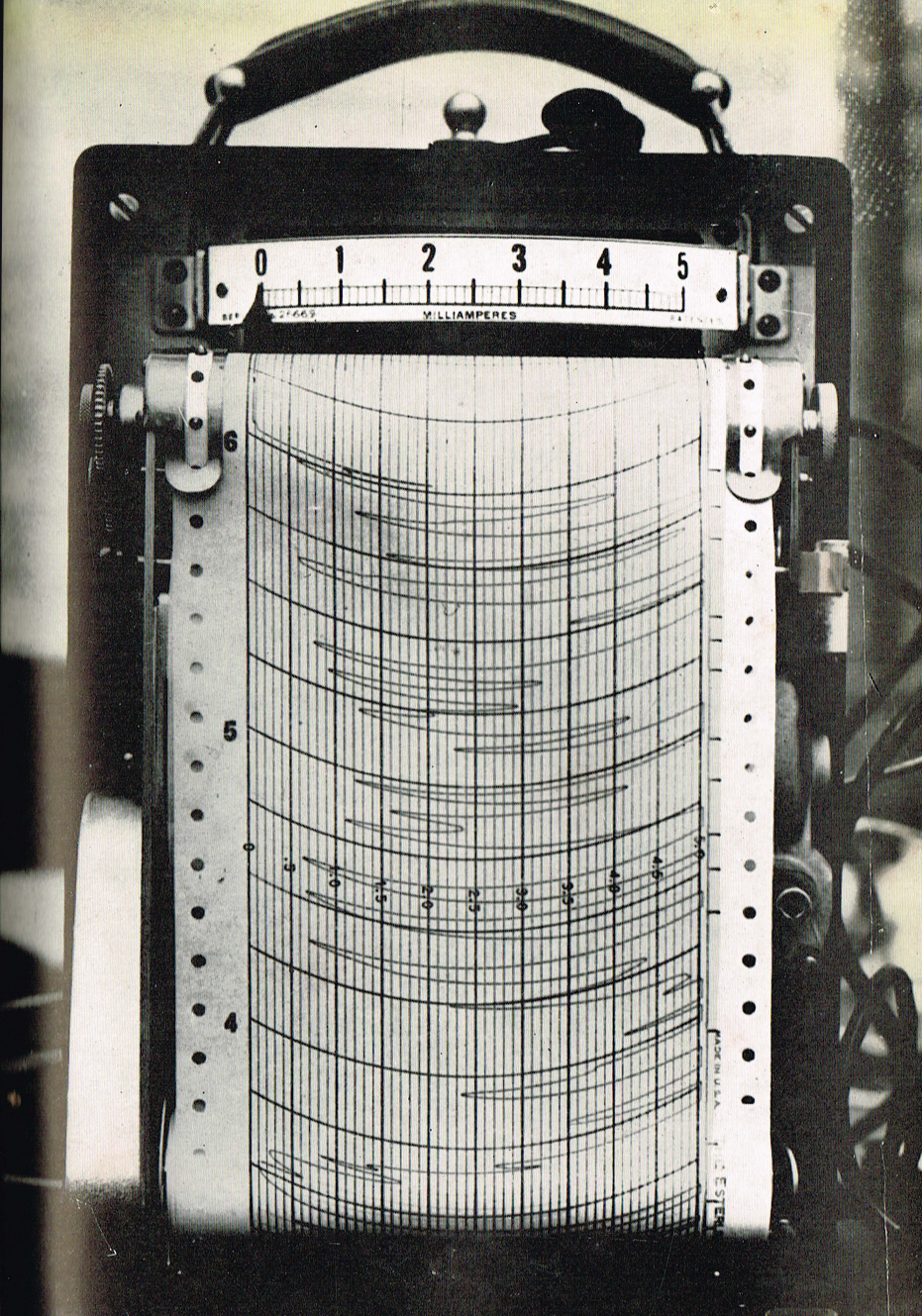
ne suffit plus, il faut faire appel à la chirurgie, la psychochirurgie.

Dès 1886, Burckardt pensait guérir les hallucinations en sectionnant des régions limitées de l'écorce cérébrales. En 1905, Punsepp tenta de calmer l'agitation maniaque ou épileptique en sectionnant certaines fibres d'association. Pendant la guerre de 1914-1918, Thierry de Martel fit, en France, de remarquables découvertes sur le fonctionnement des lobes frontaux. Ils correspondent à l'activité psychique la plus compliquée et constituent une sorte de station centrale où presque toutes les fibres de liaison du système nerveux vont aboutir, directement ou indirectement ; les blessés de guerre dont les lobes frontaux avaient été touchés restaient inertes ou plongés dans une sorte d'euphorie niaise.

En 1936, le Portugais Egaz Moniz découvrit la « lobotomie frontale », opération fort impressionnante.

Le malade anesthésié n'est point couché, mais allongé sur une chaise métallique. Le chirurgien lui enfonce dans le front, à gauche puis à droite, à quelques centimètres au-dessus de l'œil, une lame mince et tranchante, le « leucotome ». L'instrument traverse l'os frontal et taille dans les lobes préfrontaux du cerveau.

Ces lobes, formés par une partie de l' « écorce grise », ont un rôle essentiellement intellectuel. Siège de la synthèse mentale d'où dépend le comportement de l'individu, ils sont reliés par des fibres à la base du cerveau, le thalamus, au rôle purement affectif. L'angoisse morbide apparaît lorsque ces fibres sont surchargées par de


0 1 2 3 4 5
MILLIAMPERES
6
5
0
4

Appareil enregistreur de la « machine à détecter le mensonge » qui note les variations de la tension artérielle au cours de l'interrogatoire.

(Photo Centre Culturel Américain)

trop nombreux influx nerveux d'appel, allant et venant de façon anarchique. Au niveau du thalamus la douleur physique pénètre dans le champ de la conscience.

Chez les aliénés, des idées dominantes absorbent toutes les autres activités psychiques et il se forme des combinaisons de connexions cellulaires morbides traversant toujours la même route sous l'action d'excitations provenant d'autres groupes cellulaires. D'où l'idée de Moniz : détruire ces « chemins nerveux » plus ou moins fixes.

Le leucotome coupe les fibres reliant les zones superficielle et profonde du cerveau, faisant disparaître l'angoisse et les souffrances physiques violentes qu'aucun autre traitement n'avait diminuées. Le malade conserve toutes ses facultés intellectuelles, retrouve son équilibre psychique, mais par la suite, très souvent, devient indifférent aux événements extérieurs et incapable de la moindre affectivité. L'initiative personnelle diminue : apathie, paresse, nonchalance ; les attitudes passives prédominent. Le malade a perdu tout sens critique, agit sans passion et se montre égoïste, sans tact ni diplomatie, faisant preuve d'un certain infantilisme.

En général, la psychochirurgie donne de bons résultats pour les névroses obsessionnelles et les mélancolies anxieuses. Elle permet de calmer des douleurs jusque là irréductibles, mais les résultats sont mitigés dans les cas de schizophrénies, lorsque la démence est suivie d'une dissociation de la personnalité. Il est vrai que les schizophrènes ne sont opérés qu'en désespoir de cause. La psy-

chochirurgie ne peut rien contre la démence sénile ou l'idiotie, car dans ces deux cas, il y a destruction de cellules nerveuses.

Il n'en reste pas moins vrai que la psychochirurgie laisse une mutilation et altère la personnalité, cette détérioration variant avec l'étendue de l'intervention et la région des lobes sur laquelle elle a porté. Et, bien souvent, après une amélioration provisoire, des troubles apparaissent, plus graves que les troubles initiaux.

De telles opérations diminuent la volonté, les fonctions supérieures de contrôle et peuvent favoriser les pires abus. C'est pourquoi certains chirurgiens — et parmi eux le Professeur Henri Baruk — estiment que la leucotomie et ses variantes devraient être interdites.

Un chirurgien américain, le Professeur Walter Freeman, après avoir pratiqué sur des accidentés ou des névrosés de nombreuses opérations de ce genre, eut l'idée, au lendemain de la dernière guerre, d'agir de façon semblable sur des condamnés à mort acceptant l'expérience. Le résultat fut étonnant. Les assassins perdirent comme par enchantement leur agressivité.

Malheureusement, quelques années plus tard — de un à cinq ans suivant les individus — les sujets lobotomisés étaient victimes de névroses ou même de crises d'épilepsie. Le leucotome avait donc sectionné une zone interdite.

Le chirurgien Walter Freeman décida alors de ne plus enfoncer le leucotome dans le sommet du front,

mais bien sur le côté de l'orbite. Il n'y eut que 5 % de rechute contre 50 % avec la méthode précédente.

Les lobes frontaux réservaient d'autres surprises. Au Canada, au cours d'une opération à crâne ouvert, un chirurgien, le Docteur Penfield de l'Institut de neurochirurgie de Montréal, leur appliqua la pointe de deux électrodes où circulait un très faible courant. Il entendit alors le patient décrire des scènes oubliées de son enfance. L'opération terminée, le malade avait à nouveau tout oublié.

De simples impulsions électriques sur les lobes frontaux font donc naître une seconde mémoire, différente de notre mémoire consciente. Des événements, des impressions ont été enregistrés à notre insu ; inconsciemment, ils peuvent agir sur notre personnalité. La lobotomie fait disparaître cette mémoire inconsciente et c'est peut-être pour cela qu'elle modifie si facilement cette même personnalité.

UNE PERSONNALITE ARTIFICIELLE

La personnalité étant modifiable, il devient possible de créer une personnalité artificielle.

On voit parfois, au cours d'étranges procès, des prévenus s'accuser eux-mêmes de tous les crimes, renier leur passé pour satisfaire leurs juges, et cela dans la joie et l'exaltation.

Que s'est-il passé ? On a simplement donné à ces

hommes une personnalité artificielle en procédant à un « lavage de cerveau ».

Arrêté en pleine nuit, l'inculpé est conduit en prison par des policiers qui se refusent à lui donner une explication. Pendant des semaines ou des mois, il reste enfermé dans la même étroite cellule aux murs nus et blanchis à la chaux. Jour et nuit, tous les quarts d'heure il aperçoit dans le carré du judas les yeux de son gardien.

La cellule n'a pas de fenêtre, mais une simple bouche d'aération. Elle est éclairée en permanence par une lampe électrique clignotante.

L'homme est vêtu d'une sorte de pyjama sans aucun bouton. Le but est de l'humilier. A ce régime, il ne sait bientôt plus où il est, ni même depuis quand il est là. Il a perdu la notion du jour, de la nuit et même celle du temps. Il ne reçoit évidemment aucune nouvelle de sa famille, ni aucune visite.

Parfois il croit entendre sa propre voix. Ce sont des enregistrements truqués où il s'accuse de nombreux méfaits. Rapidement, il ne sait si c'est lui qui pense tout haut, ces enregistrements étant chuchotés.

Il est mûr, après quelques mois de ce régime, pour un premier interrogatoire. Une brute lui pose des questions stupides, le frappe. Une autre ne cesse de lui répéter :

— Avoue... c'est dans ton intérêt.

S'il avoue, c'est fini. Il est perdu.

Sinon un deuxième inquisiteur entre en scène. Celui-là est sympathique et parle avec douceur. Il a vite fait de

gagner la confiance de l'inculpé qui se raccroche à lui comme à un dernier espoir. Et cette fois il avoue n'importe quoi pour être agréable à cet homme, policier et psychologue.

— Le 27 mai dernier, tu as bien rencontré un nommé Bartov ?

— Je ne me souviens pas.

— Il faut te souvenir... Tu sais bien que tu l'as rencontré.

— Oui, j'ai dû le rencontrer.

— Tu vois... La mémoire te revient. C'est très bien !

— Je m'en souviens maintenant. Je l'ai rencontré.

Ce n'est pas vrai, mais l'étonnant dialogue se poursuit :

— Et combien de fois l'as-tu rencontré ?

— Trois ou quatre fois.

— Sois plus précis.

— Quatre fois.

— Tu savais que Bartov était un ennemi de la Nation ?

— Oui, je le savais.

— Tu as raison d'avouer. On t'en tiendra compte. Tu es prêt à le répéter publiquement ?

— Oui, je suis prêt.

— Je savais bien que tu étais un brave garçon. Ça ne sert à rien de mentir. La vérité éclate toujours.

Après le travail psychologique, les drogues inter-

viennent si la première méthode n'a pas eu raison de la résistance de l'inculpé.

Grâce à l'insuline les centres cérébraux qui contrôlent les perceptions seront bientôt privés de glucose. L'homme ne sera plus qu'un automate.

S'il résiste encore, les policiers pratiqueront sur lui des électrochocs.

CHAPITRE II

LES SECRETS DE L'HYPNOTISME

La narco-analyse, la psychanalyse... un autre moyen existe encore de partir à la poursuite des souvenirs perdus : l'hypnotisme. Le procédé est ancien, étrange et très sérieux, malgré les charlatans qui l'ont exploité. Il ne s'agit ni d'un fluide, ni d'une transmission de pensée. Officiellement adopté par la médecine et même par la chirurgie, il peut non seulement guérir, mais avantageusement remplacer la classique anesthésie.

Avec le penthotal, la diétylamide ou la chlorpromazine le psychiatre peut fouiller « l'inconscient » d'un malade en le plaçant dans un état particulier. Avec la première de ces drogues, le patient perd conscience et trouve le sommeil. Avec les autres, il garde sa lucidité.

Sans médicament, le psychanaliste sait, par des questions appropriées, faire revivre un passé perdu.

Il est encore un autre procédé qui fait sombrer le patient dans un sommeil particulier permettant de lui poser bien des questions et aussi d'agir sur lui-même. C'est l'hypnotisme.

Certains y croient, d'autres non. Pourtant l'hypnotisme est un fait réel avec lequel il faut compter. En Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne et ailleurs, il a été adopté par les autorités médicales les plus officielles.

L'hypnose vaut ce que vaut l'hypnotiseur. Pratiquée par un charlatan, elle est sans valeur ou néfaste.

L'hypnotisme vrai guérit et permet, en chassant la souffrance, des opérations presque incroyables.

Qui est hypnotisable ? En principe tout le monde, sauf quelques réfractaires.

L'hypnotiseur possède-t-il un don mystérieux ? Certes, non. L'hypnose est une technique sérieuse qui s'apprend.

Hypnotisé, le patient entre dans une « transe » plus ou moins profonde, suivie ou non d'amnésie. L'examen du tracé électro-encéphalographique des hypnotisés montre qu'il se rapproche beaucoup du tracé de l'état de veille. Parfois même il est identique.

L'hypnose ne serait donc pas une véritable inhibition, un repos complet du Cortex cérébral.

Les psychanalistes y voient un retour à l'enfance ou à l'adolescence. Pour l'hypnotisé, le médecin représenterait le père auquel il se soumettrait sans discussion.

En fait, nous ignorons encore ce qu'est vraiment l'hypnose.

En France, l'hypnotisme fut à la mode à la fin du dix-huitième siècle, lorsque vint à Paris, en 1778, le médecin autrichien Franz Anton Mesmer. Il endormait ses patients, soit par l'application des mains, soit en leur faisant tenir des tiges de fer plongeant dans l'eau. Il fit rapidement fortune, mais une commission scientifique nommée par les ministres de Louis XVI rendit un verdict défavorable.

Le mot « hypnotisme » ne fut inventé qu'en 1845 par le Docteur anglais James Braid. Pour faire entrer ces patients en transes, ce dernier leur faisait fixer un globe brillant en cristal, placé à 40 cm. de leurs yeux, légèrement au-dessus du front.

Les plus grands adeptes de l'hypnotisme furent en

France Liébault, Bernheim, Charcot, Coué.

Le Dr Bernheim soignait ainsi avec succès les névrosés à l'hôpital de Nancy. Le Docteur Charcot et son équipe travaillaient à l'hôpital parisien de la Salpétrière.

Dès 1885 et pendant un quart de siècle l'hypnotisme joua un rôle non négligeable dans la médecine française. Par cette méthode elle obtenait des résultats aussi rapides qu'étonnants dans la guérison des maladies de la peau, de l'alcoolisme, des bégaiements, des tics nerveux et de certaines paralysies.

La Faculté de Médecine de Paris ouvrit même en 1888, un cours libre sur cette technique. Puis vers 1910, l'hypnotisme fut brutalement déconsidéré, ses promoteurs les plus sérieux étant tombés peu à peu dans le spiritisme.

Des salles d'hôpitaux, l'hypnotisme passa alors sur les scènes de music-hall et, dans l'esprit du public, rejoignit rapidement les tours d'illusion et de magie.

Même Sigmond Freud, qui avait été élève de Charcot à la Salpétrière, l'abandonna, mais pour une raison différente. Il se révêla simplement très médiocre hypnotiseur et préféra, à son retour à Vienne, interroger ses malades à l'état de veille, les yeux fermés, sans avoir à les endormir. Ce fut le départ brillant de la psychanalyse.

Aujourd'hui l'hypnotisme est de nouveau pris en considération, aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis, au Canada, en Allemagne, en Australie ou en Russie.

ECHECS ET SUCCES

Rendons visite à un hypnotiseur ayant déjà obtenu de nombreuses guérisons sérieuses.

En compagnie de mon ami Nic Romans, le célèbre reporter de l'Agence Presse Française et Internationale, je me suis présenté au domicile de M. Ascot, une modeste villa au fond d'un jardin de banlieue. M. Ascot est mort depuis. Je ne lui ferai donc ni publicité, ni tort.

Le premier, je pénétrai dans son salon. D'épaisses tentures, des meubles sombres, de style empire, de l'ombre, du calme. Dans un angle un divan de velours marron.

— Si vous voulez vous allonger... m'ordonna M. Ascot d'une voix douce et monotone.

Je m'exécutai et m'installai assez confortablement, un oreiller très souple sous la tête.

— Regardez le plafond !

Je regardai le plafond, pensant aussitôt qu'il n'avait pas dû être reblanchi depuis un bon demi-siècle.

Monsieur Ascot était assis à mon chevet, à ma droite sur une chaise-fauteuil. Il portait un vêtement sombre, une chemise blanche et une cravate noire. Je notais machinalement ces faits sans importance.

— Ne me regardez pas. Regardez le plafond, et comptez lentement pour vous-même jusqu'à cinq.

Je comptais : Un, deux, trois... quatre... cinq.

— Maintenant, dormez !... Vous dormez...

Je ne dormais pas du tout, mais M. Ascot continuait :

— Dormez ! dormez ! Votre corps se détend, vos paupières s'alourdissent. Elles sont de plus en plus lourdes.

Un moment de silence et à nouveau :

— Maintenant vous dormez profondément. Vous ne pouvez plus soulever les jambes.

Pour moi, c'était raté. Je soulevai les deux jambes en ouvrant les yeux. M. Ascot avait perdu. Il ne se démonta pas pour autant :

— Vous êtes un des rares réfractaires. Trop nerveux sans doute ?

— Oui.

Ce fut alors le tour d'un homme plus paisible, plus calme : le reporter Nic Romans. Je quittai la pièce, mais laissai la porte entrebaillée.

Trois minutes plus tard, je revins sur la pointe des pieds. Etouffée par les tapis et les tentures, la voix de M. Ascot paraissait lointaine et douce.

— Vous dormez ! Vos paupières sont lourdes, de plus en plus lourdes... Vous dormez profondément. La preuve est que vous ne pouvez plus dénouer vos mains.

Je pensais : « C'est encore raté ! Nic va lever les bras en l'air et bondir comme un diable ».

Nic ne bougea pas. Il dormait vraiment.

Quand il fut réveillé et qu'il eut repris conscience, il nous expliqua ce qu'il avait ressenti.

— A vrai dire, nous confia-t-il, en jetant un regard d'admiration vers M. Ascot, je ne croyais pas à l'hypnotisme en venant ici. Vous êtes très fort, M. Ascot. Je

comptais jusqu'à cinq très lentement, me forçant à ne penser à rien. Aussitôt, je me sentis sombrer dans une sorte de pré-sommeil. J'avais bientôt l'impression d'être sur une barque filant sur une rivière calme et tanguant légèrement. La voix de M. Ascot me faisait un bien immense. J'avais nettement conscience de l'entendre mais j'ignorai d'où venait cette voix. C'était un peu comme si une brise chaude et légère me l'avait apportée. Quand M. Ascot me parla de dénouer les mains, j'eus l'impression de faire un effort pour les dénouer, mais je n'insistai pas, sachant par avance que cela était impossible. Je ne voulais plus les dénouer.

— Avez-vous senti la piqûre ? demanda M. Ascot.

— Quelle piqûre ?

Ascot se mit à rire.

— Eh bien je vous ai piqué à la joue avec ça pendant votre sommeil.

Et Ascot prit dans sa main une longue aiguille à tricoter posée sur le guéridon.

Nic Romans venait de découvrir le pouvoir anesthésique de l'hypnose.

Ascot compléta notre information.

— Quand l'hypnose est profonde, le patient ne saurait rien refuser à son « maître » du moment. Si on lui dit de se tenir sur une jambe, il s'y mettra et y restera jusqu'à l'ordre de reprise de la position normale. Si on lui tend un verre d'eau, il boira, si on lui en donne l'ordre. Mais si, à ce moment, l'hypnotiseur crie « C'est

du poison ! Jetez ça », le patient jettera aussitôt son verre.

L'HYPNOTISE PEUT-IL COMMETTRE UN CRIME ?

— En appuyant simplement un crayon sur la peau d'un névrosé, on peut lui faire croire qu'on le brûle au fer rouge et il se met à hurler de douleur... et presque tout de suite une cloque se forme à l'endroit du contact. Charcot, par suggestion, fit encore mieux, arrivant à paralyser un membre ou à provoquer des saignements de nez. Un de ses élèves réussit même à créer des « stigmatisés artificiels ». Sur la main d'un patient, il fit apparaitre une croix en assurant à son sujet qu'elle reviendrait tous les vendredis pendant plusieurs mois, et, pendant quatre mois, la croix fut exacte au rendez-vous... Par hypnose Charcot provoquait la fièvre. Son expérience de la « main froide », en 1886, est restée célèbre. Il dit brusquement à son patient « Votre main droite est très froide, presque glacée . » Quelques secondes plus tard, les assistants étonnés virent la main enfler et devenir violette. Un aide prit la température cutanée. Elle était tombée à 9 degrés et demi.

Pendant une courte absence de mon ami Nic Romans, M. Ascot me confia lui avoir donné un ordre, lui ayant dit : « Demain à dix heures 20, vous prendrez un taxi et vous vous rendrez à Château Gombert acheter

un kilo de pain ». Château Gombert se trouve à 11 kilomètres.

Nic Romans qui déjeune au restaurant, allait-il le lendemain, à dix heures 20 aller chercher un kilo de pain au fond d'une banlieue éloignée ?

Selon M. Ascot, il serait théoriquement possible de faire commettre une mauvaise action à un hypnotisé, mais cela n'a jamais eu lieu pratiquement. La suggestion hypnotique abolit bien la volonté du sujet, mais ne va jamais à l'encontre de la conscience.

— Et si l'ordre de commettre un crime est donnée ?

— Cela s'est fait et l'expérience de l'Allemand Karl Schmitz est célèbre. Son sujet avait reçu l'ordre de poignarder la première personne entrant dans son bureau. Réveillé, le patient entendit frapper à la porte. Il prit le couteau placé sur le bureau, se précipita à l'encontre du visiteur... Mais il s'arrêta devant lui pour lui faire des excuses. Une volonté étrangère n'arrive donc pas à faire commettre un acte contraire à la conscience.

— L'hypnose n'est cependant pas sans danger ?

— Non, si elle est faite sérieusement. L'expérience terminée, il ne faut pas oublier de « remettre en état normal » le patient. Vous savez ce qui est arrivé en 1952 à Ralph Slater, un des plus célèbres hypnotiseurs britanniques. Ralph Slater travaillait dans les music-halls. Un soir, il mit en transes une jeune fille. Après son retour chez elle, le comportement de la jeune fille changea du

tout au tout. Très douce auparavant, elle ne supportait plus la moindre observation. Elle devint mélancolique, ne cessant d'évoquer sa mère morte depuis plus de dix ans. Slater lui avait ordonné de se transformer en bébé de douze mois. Aussitôt, elle s'était mise à sangloter et avait réclamé sa mère. Les suggestions de Slater restaient gravées en elle. Son père porta plainte et Slater fut condamné par le tribunal à verser des dommages-intérêts.

— L'hypnotisme peut-il se pratiquer par télévision ?

— Oui. L'expérience a été tentée en Angleterre. Des milliers de téléspectateurs tombèrent dans un profond sommeil. Le Parlement s'en mêla et vota, à la suite de cette réussite, l'Hypnotism Act, qui interdit toute démonstration d'hypnose à des fins de divertissement.

— L'hypnose, prise très au sérieux dans ce pays, a été officialisée par la *British Medical Association* qui comprend environ 65.000 médecins.

L'hypnose est donc aujourd'hui un phénomène physiologiquement reconnu, si la nature exacte du don de l'hypnotisme reste mystérieuse.

Les Français ont connu le « Grand Robert », le célèbre hypnotiseur canadien.

— Tenez-vous votre don du ciel ? lui demandait-on parfois.

Il riait :

— Mon père était déjà hypnotiseur. Ce don est donc chez moi héréditaire. Mais pour le conserver je m'entraîne chaque jour dans un gymnase. Je fais une heure de jiu-jitsu. Je ne bois pas, je ne fume pas.

Il est arrivé au « Grand Robert » d'endormir tous les spectateurs du Théâtre Saint-Denis, à Montréal.

Le lendemain de cette entrevue avec Ascot, je ne quittai pas Nic Romans. Vers neuf heures et demi, je l'accompagnai jusqu'à son bureau et m'arrangeai pour faire durer la conversation. Régulièrement, je regardai la pendule. A dix heures, Nic s'installa à son bureau et se mit à taper sa dernière enquête.

— Elle doit partir avant midi, me dit-il.

Dix heures cinq...

Dix heures dix... onze... douze.

Encore une expérience de ratée, sans doute !

Le quart d'heure sonna à un clocher voisin. Nic ne sembla pas l'entendre.

Dix heures seize...

Brusquement, il repoussa son siège et se leva. Avec une minute de retard, le mécanisme mental à retardement fonctionnait.

— Vite ! Un taxi ! fit-il... Il faut que j'aille à Château Gombert.

— Pourquoi faire, mon Dieu ?

— Pour acheter du pain.

Il descendit les escaliers au galop. Je me gardai bien de le retenir, craignant de déclencher un choc quelconque. Par la fenêtre, je le vis traverser la rue. Il leva le bras. Un taxi s'arrêta devant lui. Il s'y engouffra.

L'hypnose avait gagné.

LE SECRET DE L'HYPNOTISME

Pour tenter d'expliquer la cause de phénomènes si étranges il convient d'étudier la technique des hypnotiseurs.

Au XVI^me^ siècle, l'allemand Jacob Bœhm provoquait le sommeil chez des êtres humains en leur faisant regarder suffisamment longtemps un plat d'étain brillant au soleil.

Au XVII^me^ siècle, l'italien Kircher plongeait un coq en léthargie en traçant sur le sol, devant son bec, un trait blanc à la craie. Deux siècles plus tard, on s'amusait à paralyser les grenouilles en leur caressant l'abdomen et par des pratiques simples, on endormait pigeons, lapins ou cobayes.

Nous avons vu comment James Braid faisait entrer ses clients en transe en leur faisant fixer un objet brillant placé à 40 centimètres de leurs yeux.

Les passes dites « magnétiques » pratiquées par certains consistent simplement à passer les mains « régulièrement » devant les yeux du patient.

L'hypnotiseur s'en prend le plus souvent aux yeux, mais il peut tout aussi bien s'attaquer aux oreilles grâce au tic-tac d'une pendule, ou au nez par un parfum. L'essentiel pour lui, est d'entrer par l'intermédiaire d'un organe des sens en liaison avec le cerveau du sujet.

Dans l'hypnotisme, par conséquent, n'intervient aucun fluide magnétique et pas davantage de transmission de pensée.

Le sujet fixe quelque chose de monotone pendant un temps allant d'une à trente minutes. Il a accepté à l'avance de s'endormir. Il y a donc à la fois une part de suggestion et une part d'auto-suggestion. Un sujet qui se refuse délibérément à dormir ne peut être hypnotisé.

Il convient encore de tenir compte de l'inhibition de toutes les perceptions au profit d'une seule, phénomène qui fut mis en lumière par le savant russe Ivan Petrovich Pavlov au moment où il expérimentait les fameux « réflexes conditionnés ». Pavlov avait habitué un chien à ne prendre sa nourriture qu'en entendant la note « la » jouée au piano. Quand une autre note était donnée, le chien s'endormait.

Chez l'homme, un phénomène analogue peut se produire. Fixer longuement un objet permet d'éliminer les autres perceptions. Conscience et volonté se mettent en repos et le sommeil pourra venir.

Pour être efficace, l'unique perception enregistrée par le cerveau doit être monotone. D'où les passes régulières, le point lumineux : flamme d'une bougie ou autre objet brillant, le même bruit régulier : tic-tac de la pendule ou voix monotone d'un conférencier.

Les meilleurs sujets seront les névrosés, chez qui la volonté est déjà partiellement abolie. Ils se laisseront d'autant mieux influencer qu'ils sont en proie à un conflit intérieur. Cela les conduira bien souvent vers la guérison.

L'hypnotisme, en effet guérit, et guérit surtout les victimes de troubles psychologiques.

QUAND L'HYPNOTISME GUERIT

Les rapports étroits existant entre l'esprit et le corps ne sont plus à démontrer et l'on sait que bien des maladies relèvent de la médecine psychosomatique : l'insomnie, les ulcères de l'estomac, les maladies de la peau, l'impuissance, le bégaiement, les dépressions nerveuses, les tics, etc. . .

Une forte émotion fait rougir ou pâlir et la tension artérielle d'un homme en colère s'élève.

Le phénomène s'explique par l'action du système nerveux sympathique qui commande les sécrétions glandulaires et la dilatation des vaisseaux sanguins. Or, ce système est sous la dépendance de l'hypothalamus, siège à la fois, à la base du cerveau, de l'inconscient et de l'affectivité, c'est-à-dire de toutes nos émotions et de tous nos désirs.

Le système sympathique peut donc bien dérégler le fonctionnement de l'estomac pour créer des ulcères ou encore la sécrétion des glandes sébacées en vue d'un eczéma futur.

En provoquant le sommeil, l'hypnotisme permet d'agir sur l'inconscient et par suite sur le système nerveux sympathique.

Par ce procédé, à Londres, le Docteur Mason guérit 70 % des maladies de peau qui lui sont soumises. Ce docteur a même guéri par l'hypnose une ichthyosis congénitale rebelle étendue à tout le corps. Il a pu la faire reculer plaque par plaque, à ses ordres.

De même, l'hypnose guérit la frigidité ou l'impuissance datant même de plusieurs années. En de tels cas, l'hypnotisme remplace avantageusement la psychanlyse, la méthode étant plus rapide et moins coûteuse.

Le Docteur Ambrose cite l'histoire de ce soldat ramassé sourd et muet sur le champ de bataille. Hypnotisé, il se mit à parler et raconta son histoire :

— J'étais camouflé dans un trou avec un camarade, Johnny, et un autre fantassin. Nous étions tous les trois légèrement blessés. Qui irait chercher du secours ? On tira à la courte paille. Le sort me désigna. A mon retour mes deux amis avaient été déchiquetés par un obus. J'étais responsable de leur mort.

Le docteur prouva au soldat qu'il n'en était rien, que le hasard était seul en cause et, en une seule séance, obtint la guérison du malade.

Comme le psychanaliste, l'hypnotiseur aide son sujet à rechercher la véritable cause de son mal, le choc émotionnel qui, à son insu, le paralyse, parfois depuis de longues années.

QUAND LA CHIRURGIE ADOPTE L'HYPNOSE

Après la médecine, la chirurgie a adopté l'hypnotisme. Il peut, en effet, se substituer à l'anesthésie classique.

Déjà, en 1929, le célèbre chirurgien français Cloquet enlevait, sous hypnose, une tumeur du sein.

Depuis, le procédé se trouve fréquemment employé. A Chicago, par exemple, le Docteur William Kroger pratique l'hypnotisme sur ses malades, avant et pendant les opérations.

Avant l'intervention, pour préparer l'esprit — endormi — du malade à ce qui se passera au cours de cette intervention et pendant cette dernière pour lui supprimer toute sensation de douleur.

Tout comme le fait le cerveau lui-même lorsque l'attention se concentre sur un point précis, la suggestion hypnotique peut « débrancher » momentanément les nerfs sensitifs.

Monsieur J. N. Barron, directeur du Service de Chirurgie plastique de l'Hôpital Odstock, à Salisbury, en Grande-Bretagne, rapporte un cas surprenant d'une greffe de peau où l'hypnose joua un grand rôle.

Il s'agissait de greffer à l'avant du pied des tissus prélevés sur le ventre par l'intermédiaire de l'avant-bras gauche.

Le bras placé sur l'abdomen, le patient fut hypnotisé. On détacha partiellement un peu de tissus de l'abdomen, une extrémité restant fixée, l'autre étant insérée dans le bras. Le patient reçut l'ordre de « verrouiller » son bras. Il le laissa ainsi immobile vingt-et-un jours (ordinairement on immobilise le bras par du plâtre). Au bout de ce délai, le bras et l'épaule n'étaient nullement ankylosés.

La greffe ayant pris sur le bras on sépara le greffon de son lien d'origine et on inséra l'extrémité libre au pied

à traiter. Pendant vingt-huit nouveaux jours le patient tint ainsi son pied à la main aussi bien à l'état de veille qu'en plein sommeil. La deuxième greffe ayant pris, on sépara le greffon du bras et on donna au patient l'ordre de « déverrouiller ». Dans ce cas encore, les articulations fonctionnaient parfaitement.

LE MYSTERE BRIDEY MURPHY

Le samedi 29 novembre 1952, à Pueblo, dans le Colorado, une mère de famille de trois enfants, Mrs Ruth Simmons se trouvait dans le salon d'un jeune banquier, M. Morey Bernstein.

Il était un peu plus de 22 heures. Se trouvaient encore dans le salon Hazel Bernstein, femme du banquier et le mari de Ruth.

Morey Bernstein, amateur d'hypnotisme, avait réussi un jour à faire remuer les doigts d'une main paralysée à la suite d'un poliomyélite. Il se jugeait donc sûr de ses pouvoirs. Pour la troisième fois en six mois, ce soir-là, il « endormit » Mrs Ruth Simmons avec l'intention de faire remonter progressivement son sujet jusqu'aux premiers temps de son enfance... et peut-être bien avant, suivant la technique dite de la « régression hypnotique ».

Enveloppée d'une couverture, Mrs Ruth s'allongea sur le divan. Morey Bernstein, suivant sa technique personnelle, approcha une bougie allumée à trente-cinq centimètres des yeux de sa patiente.

— Fixez la flamme, Ruth !... Un... Fermez les yeux et essayez de voir encore la flamme avec votre esprit... Deux... Rouvrez les yeux et fixez à nouveau la flamme... Trois... Fermez les yeux et cherchez encore à retrouver la flamme ! Cette flamme symbolise le sommeil. Vos paupières sont de plus en plus lourdes. Vos articulations aussi. Maintenant vous dormez profondément.

C'était vrai. Ruth Simmons dormait et seule sa respiration régulière et profonde soulevait la couverture.

Tandis qu'un magnétophone enregistrait la scène, Morey Bernstein, le banquier, continuait à donner des ordres.

— Maintenant, nous allons remonter le temps... Vous avez sept ans et vous êtes à l'école... Voyez-vous cette école ? Où est-elle ?

— Oui, c'est l'Adelphie Academy.

— Vous reconnaissez la camarade devant vous.

— Bien sûr, c'est Jacqueline.

— Maintenant vous êtes toute, toute petite. Quel âge avez-vous ?

— Un an.

— Avec quoi jouez-vous ?

— Avec une poupée en coton, Seulm'Baby... mais j'ai déchiré la robe.

— C'est parfait... Reposez-vous un moment.

Pendant un instant Morey Bernstein se souleva et son regard chercha celui des deux autres assistants immobiles. Qu'allait-il se passer maintenant ? Morey Berns-

tein allait tenter pour la première fois d'aller... au-delà de la vie.

— Cherchez bien dans vos souvenirs. Peut-être êtes-vous dans un pays lointain. Revoyez-vous une scène vécue par vous dans ce pays ? Quel est votre nom ?

Et la chose étonnante se produisit. Après un temps, avec un fort accent irlandais, Mrs Ruth répondit sans hésiter :

— Bridey Murphy.

— En quelle année êtes-vous née ?

— En 1798.

— Où habitez-vous ?

— A Cork, en Irlande.

— En ce moment quel est votre âge ?

— Huit ans.

Et les révélations sur ce passé lointain continuèrent un bon moment. Bridey avait huit ans en 1806. Fille d'un avocat nommé Duncan Murphy et de son épouse Kathleen, elle vivait dans une blanche maison de bois. Elle avait encore deux frères : l'un était mort et l'autre s'appelait Duncan comme son père.

— Que fait votre père ?

— Il est « barrister ».

Ce nom inusité en américain, désignant un avocat, pétrifia l'assistance. Désormais, celle-ci attendit avec angoisse les réponses aux questions de Morey Bernstein.

— Comment est votre père ?

— Il est grand avec des cheveux roux.

— Et, tombez-vous amoureuse plus tard ?

— Oui, de Brian Mac Carthy.

— A quel âge ?

— Dix-sept ans.

— L'épousez-vous ?

— Bien sûr.

Bridey Murphy — alias Ruth Simmons — révèla ensuite qu'elle s'installa à Belfast où son mari devint professeur de Droit. Le couple n'eut pas d'enfant.

Et là, les choses se corsèrent. Moray Bernstein voulut savoir si la perception de Bridey Murphy avait cessé avec la mort. Et il posa la plus inattendue des questions :

— Revivez l'instant de votre mort !... Comment cela s'est-il passé ?

— Je suis tombée dans les escaliers, fit Ruth d'une voix basse et infiniment triste.

— Quel âge aviez-vous ?

— Soixante-six ans.

— Etes-vous morte sur le coup ?

— Non... Quelques jours plus tard. C'était un dimanche.

Et Bridey Murphy raconte son séjour dans l'autre monde après avoir assisté à son enterrement et décrit sa tombe. Elle assure avoir séjourné dans des sortes de limbes où elle ne ressentait ni peine, ni bonheur. Puis elle revoit le nouveau bébé né dans le Iowa en 1923. C'est le moment de sa réincarnation.

Au cours d'une autre séance d'hypnotisme, le 18 décembre 1952, Ruth Simmons donne de nouveaux dé-

tails sur sa vie en Irlande, pays où dans son « existence actuelle » elle n'a jamais été.

Le 22 janvier 1953, troisième séance. Cette fois, après le réveil, Morey Bernstein réussit à lui faire esquisser les pas d'une danse typiquement irlandaise évoquée au cours du questionnaire. Au cours de cette séance, elle a décrit le carrefour de « Bayling's Crossing » où elle est passée après son mariage en allant de Cork à Belfast. A l'ambassade d'Irlande, où l'on se renseigne, personne ne connaît ce carrefour, mais, quelques temps après, son existence est démontrée.

Des reporters américains sont allés vérifier sur place les déclarations de Ruth Simmons sur sa « vie antérieure ». Certains détails du récit cadrent avec les faits. On retrouve même dans les archives le nom de quelques personnages mêlés à la vie de Bridey Murphy. Malheureusement à Cork, où elle prétend être née, aucun registre ne parle d'elle. Il en est de même à Belfast où elle dit être morte en 1866.

Cette aventure, Morey Bernstein l'a racontée dans un livre intitulé : « *A la recherche de Bridey Murphy* ». Certains ont cru à cette réincarnation. Malgré la bonne foi de Morey Bernstein et de Ruth Simmons, ce n'était pourtant qu'un bluff. Le journal « *Time* » donna la solution de l'énigme :

Ce n'est pas là un mystère de la réincarnation, mais une simple manifestation de la mémoire inconsciente. A Chicago où elle passa son enfance, Ruth habitait juste en face d'une irlandaise, une certaine Mme Anthony

Corkell, née Bridie Murphy. La petite Ruth allait souvent la voir et elle lui racontait sa vie en Irlande avant sa venue aux Etats-Unis.

Un reporter du « *Times* » retrouva Madame Corkell. Elle se souvint très bien de la petite Ruth : « C'était une enfant bizarre et imaginative, lui déclara-t-elle. Elle ne s'arrêtait pas de me poser des questions sur mon pays et mes antécédents irlandais ! »

Herbert Brean, pour le compte de «*Life* », suivit l'affaire.

— En état d'hypnose profonde, déclara-t-il, certaines personnes sont anormalement influençables et réagissent souvent à la moindre indication comme à un ordre formel. Au cours d'un sommeil hypnotique, un individu peut faire montre d'une extraordinaire ingéniosité pour satisfaire aux injonctions qu'on lui fait, parce qu'il puise alors dans les multiples ressources de sa mémoire subconsciente. C'est ainsi qu'un adulte endormi s'exprimera couramment dans une langue étrangère qu'il n'a plus entendu parler depuis son enfance et qu'il n'a jamais très bien comprise. Il peut même lui arriver de réciter mot pour mot des pages entières d'un livre qu'on lui a lu à l'âge de trois ans... L'effort accompli par le patient pour satisfaire ce qu'il croît être la volonté de l'hypnotiseur le porte souvent à inventer de toutes pièces... Bernstein lui-même a suggéré souvent avec précision à Ruth Simmons ce qu'il voulait lui faire dire.

Et il ajoute :

— Tenter de contrôler en Irlande la véracité de

cette histoire, c'est aborder la question de biais. La seule voie directe d'information serait d'étudier l'enfance de Ruth Simmons.

Son confrère du « *Times* » l'a fait. Il n'y a plus de mystère Bridey Murphy.

DEUXIÈME PARTIE

A LA POURSUITE DU SIXIÈME SENS

CHAPITRE III

EXISTE-T-IL DES ÊTRES AUX POUVOIRS EXTRAORDINAIRES ?

Les exploits des « Mages », les réussites des « Guérisseurs », les succès des « Magnétiseurs », les tours de force des « Fakirs » et « Yogis » se réduisent, en fait, à peu de choses. Il n'existe pas d'êtres humains aux pouvoirs extraordinaires. On rencontre seulement quelques cas étranges et les phénomènes de télépathie, seuls, offrent un véritable intérêt dans ce domaine.

Avec une certaine régularité, les journaux signalent à leurs lecteurs la venue d'un « mage » doué d'étonnants pouvoirs. Le consulter peut être profitable, si cela est fait avec la certitude préalable qu'il va transformer une situation et accomplir des miracles. Alors, l'auto-suggestion joue son rôle, le client remporte une victoire sur lui-même et le « mage » triomphe... il a simplement joué le rôle de catalyseur.

« MAGES »

Le véritable « mage » se défend, d'ailleurs, d'émettre un fluide quelconque. Comment agit-il alors ? Nous allons le demander à l'un d'eux, Pak Subuh, célèbre, en particulier, pour avoir sauvé l'actrice Eva Bartok.

Pak Subuh est un homme de taille moyenne, vêtu à l'occidentale et dont les classiques lunettes laissent passer un regard dont le magnétisme ne semble point bouleversant.

Il ne dissimule pas son passé :

— J'étais teneur de livres adjoint aux Offices Municipaux de Samarang. A l'âge de trente-deux ans, pendant

l'occupation Japonaise, je commençais mon enseignement en secret à Java, fondant le mouvement « Subuh » qui, rien que dans cette île, compte aujourd'hui un millier d'adeptes.

— Mais comment agissez-vous sur vos semblables ? Par fluide ?

— Pas du tout... Le fluide, cela n'existe pas. Je commence par calmer l'agitation qui règne dans l'esprit de ceux qui viennent me voir. J'aide d'abord celui qui souffre à retrouver la paix de l'âme. Celle du corps vient ensuite naturellement. Après seulement, je leur communique le pouvoir de s'éveiller à la vérité. Ce pouvoir est comme une grande rivière dont la source serait Dieu...

Faisons abstraction des deux dernières phrases. Que constatons-nous ? Que le mage connaît parfaitement la médecine psychosomatique et le rôle de l'autosuggestion. C'est un homme instruit. C'est un sage. En Indonésie, on dit plus simplement : « C'est un saint ».

Là-bas, il dirige une sorte de couvent, appelé « ashram », dans lequel il communique son enseignement à de nombreux disciples.

L'un de ceux-ci, l'anglais John Bennett, a introduit le mouvement en Angleterre ; son siège se trouve dans le domaine de « Coombe Springs » dans la banlieue de Londres.

Pak Subuh a, sans doute, tort de mêler la divinité à l'autosuggestion, d'affirmer qu'il possède un « don » et surtout de raconter comment lui est venu ce don :

— Je n'avais pas encore vingt ans, quand, une nuit,

me promenant seul dans la campagne, une vive lueur m'enveloppa. Mon corps tout entier fut secoué par un gigantesque frisson de fièvre. Le lendemain, je m'aperçus que je pouvais lire à livre ouvert dans les pensées des gens autour de moi... C'est là un pouvoir encombrant et bien souvent déprimant...

Fiévreux et inquiet, Pak Subuh, peut très bien, en se promenant nuitamment dans la campagne, avoir eu des frissons. La lueur, il a pu l'apercevoir. Il y a tant d'étoiles filantes par beau temps et tant d'éclairs par temps d'orage !

Mais pourquoi vouloir nous faire admettre qu'il lit dans la pensée des gens ? Je mets Pak Subuh au défi : ne devrait-il pas pouvoir lire à distance tout ce que j'écris, puisque ce que j'écris est la traduction graphique de ma pensée ? N'a-t-il pas assuré que, de son île de Java, il peut converser par télépathie avec les lamas du Tibet ?

Aux Indes, la « guérison spirituelle » est connue depuis toujours. En Occident, nous l'appelons autosuggestion et plus scientifiquement, médecine psychosomatique ou guérison du corps par l'esprit.

Le magicien peut se trouver ici dans les pharmacies : il se présente parfois sous la forme des petites pilules bleues du « N-Oblivon » dont l'action se manifeste au niveau de l'hypothalamus.

Les effets du produit sont indiqués par le prospectus : — Le N-Oblivon exerce un effet de tranquillisation dans les états d'angoisse en empêchant la tendance à la formation des réflexes psychiques auto-entretenus...

L'anxiété, l'angoisse, l'appréhension, le trac disparaissent ainsi que leurs manifestations au niveau des différents organes ; le sommeil revient, le sujet reprend confiance et affronte la vie avec une sérénité lucide, sans toutefois ressentir une euphorie excessive.

Citons maintenant la guérison la plus célèbre du « mage » Pak Subuh.

L'actrice de cinéma Eva Bartok lui doit son enfant.

— A vingt-huit ans, dit Eva Bartok, atteinte d'un cancer, j'attendais un enfant. Etendue sur le lit d'une clinique d'Hollywood, j'étais condamnée par les médecins. Ceux-ci assuraient que l'enfant n'arriverait jamais à son terme : il fallait le sacrifier pour sauver la mère. A force d'entendre répéter cela, j'avais fini par me laisser convaincre que c'était la seule solution. Pourtant, la veille du jour où je devais être opérée, obéissant à un mystérieux appel, je m'enfuis de la clinique et je pris l'avion pour l'Angleterre. Arrivée dans ce pays, je me rendis chez un ami qui me présenta au mage Pak Subuh. Usée par la maladie, ne dormant plus depuis des mois qu'à l'aide de somnifères, je m'effondrai aux pieds du mage. Il me releva avec douceur, me fit allonger sur un divan. Au bout d'une demi-heure, je dormais profondément. Le lendemain j'étais gaie et détendue. Les jours suivants, Pak Subuh et sa femme Itu, vêtue toujours d'un sari jaune, venaient près de moi. Je menais bientôt la vie sévère des adeptes de « Coombe Springs ». Peu à peu, j'oubliais que j'étais une vedette et je changeais vraiment de personnalité.

— En quoi consistaient les exercices de « Coombe Springs » ?

— Plusieurs heures d'exercices spirituels, travaux du ménage et du jardin. Lorsqu'il m'arrivait de penser à mon ancienne vie, je me tordais de douleur. Mais la présence du mage me rassurait bien vite.

— Et l'accouchement ?

— Le grand jour arriva enfin. J'étais en pleine forme. Je me sentais une autre femme. L'opération dura deux heures et comme le mage me l'avait dit, tout se passa très bien.

On a parlé de miracle Eva Bartok. Il n'y a pourtant pas de plus bel exemple d'autosuggestion. Eva s'était dit : « En changeant d'existence, les choses s'arrangeront ». En brisant le rythme normal de sa vie, Pak Subuh, n'a fait que préparer le terrain afin que le corps cède plus facilement à l'esprit libéré de ses habituels soucis.

Le véritable mage est en nous-même. L'autre n'est qu'un utile prétexte.

« GUERISSEURS »

Existe-t-il des êtres humains ayant le pouvoir de guérir par des moyens « supranormaux » ?

Certainement non, et pourtant des malades continuent à se rendre chez les guérisseurs ; et pourtant, parmi ces malades, certains guérissent.

Pourquoi ? Par autosuggestion.

Qu'importe la méthode du guérisseur ! L'essentiel c'est de croire en lui.

Certains sont de simples hypnotiseurs et nous savons ce qu'on peut attendre de l'hypnotisme.

Les impositions des mains, les passes dites « magnétiques » n'ont aucune efficacité, mais des passes régulières devant le visage du patient, des passes qui n'ont rien de magnétique, mais qui concentrent son attention, lui faisant oublier tout le reste, constituent l'un des procédés de l'hypnotisme.

Un guérisseur n'a pas à parler de « fluide ». S'il vous endort, il accomplit correctement son travail.

Il est malheureusement possible de lire des récits de ce genre :

— Le guérisseur place sa main sur mon foie. Il m'explique qu'en ce moment son fluide rayonne jusqu'à cet organe intérieur et le « regonfle » comme on recharge une batterie de voiture. La vitalité, l'électricité — appelez cela comme vous voudrez — qu'il a en surabondance passe en moi et stimule une fonction fatiguée... Une trop forte dose de fluide risquerait de provoquer des réactions violentes et dangereuses...

A la cour de La Haye la « guérisseuse » Greet Hofmans joua pendant quelques mois un rôle important. Introduite au château à la demande de la reine Juliana, elle déclara :

— Dans deux ans votre fille recouvrera la vue, mais à la condition que nous prions tous avec ferveur, que

cette maison devienne une maison de prière...

La reine Juliana, prête à tout admettre pour sauver sa fille, l'installa près de son enfant et en fit sa confidente et son amie. Le prince Bernard apprécia moins cette présence. Il fut même question d'abdication de la reine.

Que disait Greet Hofmans pour expliquer son incontestable échec ?

— Mon seul pouvoir est la prière. Priez avec moi et nous sauverons l'enfant... Elle ne recouvrera pas la vue tant que vous serez reine. Abdiquez, menez une vie de prières et de renoncement et votre enfant verra... Ici il y a trop d'incroyants !

Au jourd'hui, Greet Hofmans, chassée de la cour, a ouvert un cabinet de consultations dans un dancing désaffecté.

Le palais de Soestigk n'est qu'à deux kilomètres de là. Là-bas, elle n'a pas fait de miracle... Qu'importe ! Elle est désormais célèbre et gagne beaucoup d'argent.

« MAGNETISEURS »

Certains guérisseurs prennent le titre de « magnétiseurs ». Il existerait un « magnétisme animal » et l'homme pourrait exercer sur ses semblables une influence à l'aide de ce « magnétisme » par l'intermédiaire de mouvements appelés « passes ».

Selon les adeptes de cette théorie, un sujet magnétisé tombe dans une sorte de somnambulisme lucide. Il lit

alors dans la pensée, voit et entend à travers les espaces et peut même, sans avoir étudié la médecine, révéler le siège d'une maladie et en indiquer les remèdes.

L'idée du magnétisme animal remonte à Paracelse, cet alchimiste et médecin suisse, père de la médecine hermétique, qui mourut à Salzbourg en 1541. Un autre médecin, allemand cette fois, Frédéric Antoine Mesmer en proclama le premier l'existence en 1779.

Mesmer vint s'établir pendant un certain temps à Paris. Malades et curieux affluèrent. Il provoqua surtout des scènes d'hypnotisme et de suggestion.

Le magnétisme eut ses apôtres en Angleterre (J. Braid en 1841) et aux Etats-Unis (Grimes en 1848), mais s'effaça bientôt devant la science de l'hypnose créée en 1860 par Charcot.

Aujourd'hui encore le mot « magnétisme » désigne l'ensemble des faits et des théories de l'hypnose et de la suggestion.

L'hypnose étant une chose bien réelle, les charlatans profitent de cette confusion des termes pour faire des victimes.

Les « magnétiseurs » continuent à prétendre que l'organisme humain émet des effluves — le fameux « fluide magnétique » — notamment par les extrémités des doigts. Ils assurent en outre que ce fluide est bienfaisant et peut guérir les malades.

Pour prouver l'existence de ce fluide, certains ont même fait appel à la photographie. Je me souviens d'avoir rendu visite à l'un de ces « magnétiseurs ».

— C'est très simple, me dit-il, et je vais vous prouver que mon fluide existe bien.

Il me fit pénétrer dans un cabinet noir et alluma une lampe rouge.

— Je place dans le révélateur, une plaque photographique vierge en prenant soin de mettre la gélatine en dessus. Je tiens ensuite la main droite horizontalement au-dessus de la plaque, à quelques centimètres de celle-ci.

Après vingt minutes d'attente, le « magnétiseur » retira sa main et la plaque du bain. Il me montra les auréoles que portait cette dernière.

— C'est le fluide ! fit-il triomphant.

— Pas du tout, cher Monsieur, cela tient à un surdéveloppement.

Je lui rappelai alors que d'autres avant lui avaient fait cette expérience, utilisant tantôt une main de mort, tantôt une main vivante. Avec la main vivante, ils obtenaient toujours des auréoles. La main de mort ne donnait rien. Le fluide magnétique existait donc ? Quelqu'un eut l'idée de chauffer la main de mort dans un bain à 35 degrés. Les auréoles apparurent aussi nettement qu'avec la main vivante. La chaleur de la main suffisait donc pour les expliquer.

Lorsqu'ils approchent leurs mains d'un point quelconque de votre peau, les prétendus « magnétiseurs » vous demandent toujours :

— Ne sentez-vous pas une chaleur bienfaisante ?

Bienfaisante ou non, vous sentez évidemment la chaleur émanant de la main.

Vous sentez seulement cette chaleur. La suggestion fera le reste.

« FAKIRS »

Sur les scènes de music-halls ou dans les foires, des hommes accomplissent des « tours » étonnants. Quelques-uns d'entre eux se font passer pour « fakirs ».

L'avaleur de sabre met l'ouverture de sa bouche dans l'axe de son œsophage. Il peut alors insérer la lame d'un sabre jusqu'à l'estomac et la retirer. D'autres préfèrent utiliser des épées truquées qui se replient à la façon d'un pied d'appareil photographique.

Le verre pilé ou les graviers peuvent s'avaler sans dommage. Pour les clous et les pointes, il est prudent d'ingurgiter au préalable de la purée de pomme de terre ou de la mie de pain ; quant aux lames de rasoir, elles sont simplement escamotées au bon moment.

Un « fakir », allongé sur une planche à clou, ne ressent rien, car la pression de son corps est répartie sur les nombreuses pointes dont les extrémités sont très souvent émoussées quand elles ne sont pas arrondies.

Marcher pieds nus sur des charbons ardents n'a rien de supra-normal. Il suffit au préalable de s'enduire les pieds de gomme arabique ou de blanc d'œuf.

Chacun peut danser sur des tessons de bouteille... si, au préalable et afin d'être émoussés, ils ont été trempés dans de l'acide.

Certains « fakirs » s'étendent sur des lames aigui-

sées ou grimpent pieds nus à une échelle dont les barreaux sont constitués par des lames de sabre. mais tous les illusionnistes savent qu'en posant franchement la peau sur une lame bien droite, on risque fort peu.

Et les « enterrés vivants » ? N'importe qui, avec un peu d'entraînement, peut rester quatre-vingt-dix minutes enfermé dans un cercueil, fut-il de verre.

La grève de la faim ? L'organisme peut jeûner deux mois sans trop d'inconvénients, à condition de boire suffisamment. Et tous les « fakirs », spécialistes du jeûne, boivent beaucoup.

Les transpercements de chair ne se font pas au hasard, mais aux endroits réputés peu sensibles. Sans douleur, vous pouvez vous enfoncer une aiguille dans la joue ou dans le creux du coude.

Pourtant, que dire de Mirin Dajo ?

Mirin Dajo — le Hollandais admirable — se faisait transpercer le corps à travers le ventre ou le thorax par des épées non stérilisées. Ses plaies ne saignaient jamais et les épées retirées ne portaient pas une goutte de sang.

Il n'y avait aucun truquage ; plusieurs radiographies furent prises. Mirin Dajo se promena un jour pendant un quart d'heure avec un fleuret au travers du ventre. L'arme le transperçait complètement et ressortait de vingt centimètres dans le dos.

Tous ses organes avaient été transpercés des dizaines de fois : l'estomac, les reins, le foie, les poumons et même le cœur, toujours sans aucune infection.

Que faut-il en conclure ? Miracle, phénomène para-

normal ? Non. Simple curiosité physiologique. Les épées étaient enfoncées lentement de telle façon que les tissus se distendaient progressivement. Les gros vaisseaux s'écartaient. Les mêmes expériences purent être réalisées avec succès sur des animaux.

Mirin Dajo mourut en 1948, à la suite d'une opération chirurgicale, après avoir avalé un poignard de 35 cm. de long. L'autopsie révéla qu'il était mort à la suite d'une infection généralisée.

La « rigidité cataleptique » des « fakirs » de music-hall n'est pas un phénomène plus sérieux que ceux venant d'être décrits.

Quelques spectateurs sont invités à monter sur la scène pour vérifier l'arrêt du pouls ou du cœur.

L'un d'eux prend le poignet du « fakir ». Son pouls ne bat plus, mais personne ne voit la balle de ping-pong placée sous l'aisselle afin de ralentir puis d'arrêter la circulation dans la veine pressée sous le pouce.

Une main est mise sur la partie gauche de sa poitrine. Aucun battement de cœur.

Le « fakir », en se contractant insensiblement vers l'arrière, réussit à donner ainsi l'impression d'un arrêt du cœur.

Il existe pourtant de vrais « fakirs » mais on ne les voit pas en Europe ; ils vivent aux Indes. Ce sont des mendiants à la recherche de la sainteté par la contemplation et la mortification.

Ascète vivant de la charité publique, ce « sadhou » — saint homme — s'inflige les plus cruelles tortures.

Pendant des années il restera, par exemple, le bras levé jusqu'à ce que le membre devienne insensible.

De tels hommes font preuve d'une étonnante volonté, mais ne manifestent point pour cela de pouvoirs extraordinaires.

« YOGIS »

Qu'est-ce que le yoga ? Une religion ? Une mystique ?... Non. Simplement une gymnastique originale qui par des exercices physiques et de concentration conduit à la méditation et à l'extase. Cette gymnastique psycho-physiologique permet à l'homme de se soustraire à tous ses maux.

Dans un but qui pourrait échapper aux Occidentaux, le yoga cherche à arriver à la totale maîtrise de soi. Par le corps, il triomphe de l'esprit. Un exercice quotidien et une discipline constante du corps et de l'âme sont évidemment nécessaires.

Devenir maître de son corps n'est pas facile, certaines fonctions comme la respiration ou les battements du cœur échappant à notre volonté.

La maîtrise de soi, le yoga y arrivera d'abord par le contrôle de la respiration — le pranayama. Il existe selon la tradition de l'Inde une relation entre la respiration, les fonctions des organes et les états mentaux. Pour agir sur son corps et sur son esprit, il faut donc commencer par contrôler cette respiration, la régulariser et savoir la ralentir de plus en plus.

La durée moyenne de l'inspiration est de trois secondes. Le yoga la portera à sept secondes, gardera son souffle sept secondes, puis mettra le même temps pour expirer. Au bout de quelques jours de cet exercice très simple il éprouvera bien-être et apaisement, s'il le combine avec une intense concentration d'esprit.

Il arrivera par la suite à réduire encore considérablement cette respiration et même à la suspendre totalement pendant une ou plusieurs heures. Il s'agit d'un véritable entrainement et si le yoga se trouve de ce fait dans une sorte d'état cataleptique, il n'y a là rien d'extraordinaire, ou de magique.

Quinze jours pour observer simplement sa respiration, un mois pour tenter d'en corriger les irrégularités, puis ensuite savoir lui imposer le rythme voulu suivant l'effet cherché : la méditation sur un sujet précis ou le sommeil.

Le contrôle de son corps exige davantage. Un échelon de plus — le pratyahara — permet d'arrêter les battements du cœur ou bien de glacer ou d'enfiévrer un membre. Le yoga pourra alors dormir nu dans la neige sans ressentir le froid. Certains gardent un charbon ardent sur leur crâne rasé sans éprouver la moindre douleur.

Avant d'en arriver là, il y a « l'asana » c'est-à-dire la gymnastique immobile, la gymnastique des postures. Pendant une demi-heure sans être incommodé, il pourra se tenir debout sur la tête, ce qui activera la circulation cervicale.

Sur une scène de music-hall un « mage » présente au public de merveilleuses expériences de magnétisme et de lévitation. Il ne s'agit, évidemment, que d'habiles truquages et d' « illusionisme ».

(Cl. Agence Rapho, Zalewski, photographe)

Cet « asana » de la tête procure un délassement immédiat et constitue un excellent remède contre les troubles nerveux et la constipation.

Un autre exercice, le « nauli », contracte les muscles du ventre et dessine la colonne vertébrale en avant du corps, triomphant des descentes d'organes et de certains troubles abdominaux.

Pour pratiquer de tels exercices la présence d'un professeur sérieux, d'un « guru », est nécessaire.

Il faut des années pour gravir les haut échelons du yoga. Le septième échelon — le dyanha — c'est-à-dire la méditation, mène au « samadhi », — la béatitude.

Le yoga est donc une discipline du corps et de l'esprit, mais il ne s'agit point d'un pouvoir extraordinaire. Seulement, si les Occidentaux ont découvert récemment la médecine psycho-somatique, il y a quinze siècles, on savait dans l'Inde que le physique et le psychique — le corps et l'esprit — se conditionnent l'un et l'autre.

A plusieurs reprises, des médecins ont contrôlé scientifiquement d'authentiques yogis. Par l'enregistrement simultané du pouls, de la respiration et de l'électrocardiogramme ils ont constaté que ces hommes pouvaient parfaitement contrôler les rythmes cardiaques et respiratoires. Mieux encore : ils sont capables de contracter certains muscles isolément, comme les grands droits de l'abdomen.

S'il ne convient pas de prendre au sérieux les fakirs « enterrés vivants », il n'en va pas de même pour les yogis. L'ascète qui se livre à cet exercice se met au préala-

ble dans un état d'auto-hypnose en observant longtemps son nez ou son nombril. Il obstrue alors sa gorge en repliant la langue en arrière et de ses deux poings appuie de toute ses forces sur les carotides.

La gorge et les artères bloquées, le cœur se ralentit à un minimum et la respiration devient imperceptible.

Les disciples du yoga bouchent alors à la cire chauffée tous les orifices du corps et enduisent d'huile ce dernier avant de le placer dans le cercueil.

Une pareille expérience nécessite un entrainement très poussé. Des accidents ont lieu quelquefois. Au cours de sa « résurrection » le yogi revient progressivement à la vie normale et attend cinq ou six jours avant de pouvoir marcher et s'alimenter.

Il n'y a là rien d'étrange, ni de mystérieux ; il s'agit d'un phénomène physiologique que la science peut étudier et comprendre.

LA TELEPATHIE

Peut-on tenter de même une explication scientifique dans le cas des êtres qui se livrent à la transmission de pensée ?

La « télépathie » est-elle sérieuse ?

Le nom vient des mots grecs « télé » (loin) et « pathos » (affection). C'est la sensation éprouvée par un sujet, se rapportant à un événement réel accompli au même moment, mais à une distance ou dans des circons-

tances qui font que sa connaissance, par le sujet, soit matériellement impossible.

Le cas du Hollandais Peter Hurkos, auquel les polices de cinq pays ont fait appel, semble particulièrement caractéristique.

Peter Hurkos prétend pouvoir saisir à distance la pensée d'une personne quelconque.

Mieux que cela ! En touchant un objet appartenant à une personne inconnue de lui, il peut révéler la vie et le passé de cette personne, même dans ses détails les moins connus.

Le caractère excessif de telles prétentions a été prouvé :

Lors de la disparition à Phalampin, dans le nord de la France, de la petite Joelle, on le fit venir pour éclaircir le mystère.

Peter Hurkos toucha une écharpe de la fillette.

— Elle est morte !

Il fut incapable de préciser l'endroit exact où se trouvait le cadavre.

Il avait vu juste en disant que la petite Joelle était morte, mais chacun le pensait déjà, et, l'expérience a prouvé depuis longtemps que lorsqu'un bambin a disparu depuis plusieurs semaines, on ne le retrouve jamais vivant. Que devient, dans ces conditions, le mérite de Peter Hurkos ? Il n'en continue pas moins à parler de son « cerveau-radar ».

Il n'a pas hésité à affronter les tests scientifiques. Le Docteur Henry Puharich et ses collaborateurs du

laboratoire de Glen Cove, dans l'Etat du Maine aux Etats-Unis, ont mis au point un système très simple et très pratique pour établir si l'homme est réellement capable de transmettre sa pensée.

Sur une table, sont placées dans dix boîtes de matière plastique dix images différentes : un papillon, une rose, une voiture, une araignée, etc. . .

Séparé de la table par un écran, de façon à ne pas voir les images, se trouve un homme aux yeux bandés.

L'expérience commence.

Le couvercle d'une des dix boîtes est soulevé au hasard. L'image révèle un papillon. On demande à l'homme aux yeux bandés quelle image est découverte.

S'il répond : « Un autobus », c'est qu'il n'y a pas eu transmission de pensée. S'il répond : « Un papillon », cela ne prouve encore rien, car il a une chance sur dix de ne point faire erreur.

On répète donc l'expérience des dizaines et des centaines de fois.

Il est possible de perfectionner l'expérience, chacune des images existant en deux exemplaires et chacune des dix boîtes renfermant alors deux images ; Les images sont réparties dans les boîtes au hasard. L'homme aux yeux bandés devra tenter de les ranger par paires, de replacer les deux papillons dans une boîte, les deux roses dans une autre boîte. On voit s'il se trompe ou s'il réussit. L'expérimentateur ne dit rien, mais si sa pensée « passe » vraiment, l'homme doit « l'entendre » intérieurement et ne pas faire d'erreur.

On assure que Peter Hurkos a réussi plusieurs fois le test. Le Docteur Henry Puharich prétend qu'on ne peut plus nier la télépathie.

— Comment fonctionne-t-elle ? lui demande-t-on.

— Je n'en sais absolument rien. Le cerveau fabrique de l'électricité. Il s'agit peut-être d'ondes électromagnétiques.

Avons-nous un poste émetteur dans le crâne ? D'autres cerveaux peuvent-ils se régler sur notre longueur d'onde personnelle ? Ces ondes électromagnétiques sont-elles le fait de cerveaux particulièrement favorisés ou entrainés ? Dans le monde de l'étrange, tout est possible.

Jusqu'ici tout s'expliquait. Avec la télépathie, pour la première fois, le doute apparait.

CHAPITRE IV

LA ROUTE DE L'AU-DELA EST COUPÉE

Le spiritisme prétend établir des relations entre le monde des vivants et le monde des morts. Ces derniers pourraient, selon les spirites, se manifester aux vivants, les guider à l'aide de signes tels que :

— coups frappés se faisant entendre dans les objets inanimés ;
— écriture tracée directement par l'esprit sur une ardoise ou une feuille de papier ;
— écriture au moyen de la table qui répond aux questions posées en frappant du pied : un coup pour oui, deux coups pour non ;
— prise de possession par l'esprit d'un corps humain par les organes duquel il se manifeste ;
— apparitions ou auditions de voix grâce aux médiums ;
— matérialisations ;
— apports ou projection d'objets divers.

Les « médiums » sont les personnes qui prétendent servir d'intermédiaire entre les hommes et les esprits.

Au cours des séances de spiritisme, on entend presque toujours des coups. Il s'agit d'un simple truquage relevant de la ventriloquie ou du craquement très naturel et voulu des articulations.

En vocabulaire spirite, on désigne par le mot « raps » — d'un mot anglais signifiant choc — ces chocs légers ou craquements qui au cours des séances se font entendre dans les murs ou dans les objets.

Pour obtenir ces « raps », certains spirites achètent simplement de petits appareils aux fournisseurs des prestidigitateurs. Il existe par exemple une semelle articulée qui produit un effet merveilleux. Avec cette semelle craquante, il suffit de déplacer le pied dans la chaussure pour faire entendre les « esprits ».

Certains « médiums » préfèrent se badigeonner de colophane l'ongle du majeur. Lorsque la main repliée est posée sur la table, l'ongle adhère à celle-ci ; en contractant le doigt il se produit un craquement.

Bien d'autres procédés existent encore. Signalons seulement ce « marteau américain » fixé au genou sous

le pantalon et dont le manche, grâce à un fil, est solidaire du mollet. Il suffit de fléchir la jambe pour exercer une traction sur le fil et pour que le marteau vienne frapper le dessous du guéridon.

Avec de tels procédés, il n'est pas plus difficile de faire écrire les esprits comme de simples écoliers sur des ardoises...

Il suffira d'avoir préparé à l'avance tous ces messages « en provenance de l'autre monde » sur une ardoise truquée.

Le faux médium se sert, par exemple, d'un crayon lithographique. Avant la séance, il écrira sur l'ardoise : « Pour le moment, les morts se portent bien ». Le texte reste bien entendu invisible. Au moment voulu, il va essuyer l'ardoise avec un chiffon... et la réponse apparaîtra, de la poudre de craie ayant simplement été dissimulée dans le chiffon.

Il est également possible d'user d'encres sympathiques, ou de révéler un texte écrit à la paraffine à l'aide de mine de plomb. Autre procédé : une ardoise ayant été badigeonnée avec une solution de gomme arabique, le texte écrit avec un crayon d'ardoise ne se voit pas. Si l'on passe dessus une éponge imbibée d'alcool et que l'on attende un moment, le texte apparaîtra bientôt.

LES ECTOPLASMES

Pour les spirites, l'ectoplasme est une émanation visible plus ou moins fugace, émise par certaines parties du corps d'un prétendu médium.

Là encore, tout est truquage.

Une séance de spiritisme se passe toujours dans un cabinet médiumnique fermé par un rideau.

Pour éviter toute tricherie, on fait déshabiller le médium avant son entrée. J'ai procédé moi-même à l'une de ces vérifications. Ce n'était point désagréable d'autant plus que le médium était une jeune et jolie femme. Un docteur vérifiait le nez avec un spéculum, puis la bouche et la gorge. Que d'objets peut-on cacher sous la langue ! Puis, ce fut la visite des oreilles et celle des pieds. Le vide entre chaque orteil fut inspecté avec le plus grand soin.

Le rectum n'échappa pas au contrôle.

Allait-on pousser plus loin l'examen ? Non. Ce fut un tort.

La jeune femme nous fit examiner le vêtement noir qu'elle allait revêtir pendant la séance. Il était en tissu fin et ne possédait ni doublure, ni poche. C'était une sorte de longue chemise de nuit. Elle la revêtit devant nous et passa immédiatement dans son cabinet.

Inutile de vous dire que nous avions préalablement vérifié chaque meuble de cette petite pièce tapissée de bleu : le guéridon, les fauteuils, le petit bahut et même les rideaux, sachant bien que le mobilier, dans des cas pareils, avait souvent servi à dissimuler les objets les plus divers.

Nous étions quatre spectateurs sceptiques. Assis sur des chaises de paille. La jeune femme était droite devant

nous, dans sa chemise noire, juste devant le rideau de velours noir.

— Eteignez la lumière, s'il vous plaît !

L'interrupteur était à côté de la porte. Je n'eus qu'à tendre le bras pour plonger la salle dans l'obscurité. Celle-ci n'était cependant pas totale, car un peu de lumière filtrait de chaque côté du rideau de velours cachant la fenêtre.

Juste devant le rideau, nous vîmes bientôt apparaître une traînée blanche qui descendit lentement vers le plancher, prit alors la forme d'une boule, puis remonta en se balançant à droite et à gauche.

Je croyais rêver. Tout ayant été parfaitement contrôlé, étais-je en présence d'une de ces fameuses « formes ectoplasmiques » émises par les médiums ?

Un instant la forme s'approchait vers moi, puis reculait. Stupeur ! Je distinguais nettement les traits d'un visage humain. Etais-je vraiment devant une « matérialisation » et allais-je reconnaître dans un instant une de mes amies morte récemment et qui avant de quitter cette terre me disait en plaisantant : « Lorsque je serai dans l'autre monde, je viendrai te rendre visite... »

Le visage s'illuminait d'une pâle lueur bleuâtre. Quelqu'un demanda :

— Venez-vous vraiment de parmi les morts ?

— Bien sûr... fit l'apparition d'une voix lointaine.

C'était fantastique.

Je reconnus alors que la matérialisation ressemblait

étrangement au beau visage de notre médium. Je bondis vers l'interrupteur et je fis jaillir la lumière.

Il fallut s'expliquer.

L'ectoplasme n'était plus qu'un léger voile de mousseline. Mais où était-il caché tout au début de la séance ? Simplement dans un doigt de caoutchouc dissimulé dans le sexe de la jeune femme.

La « matérialisation » n'était que le visage de celle-ci, éclairé par une lampe à phosphore, grosse comme un œuf de poule. Cette lampe se trouvait au début dissimulée dans le bras creux du fauteuil.

Ainsi tout devenait clair.

J'appris ainsi qu'un bon « médium » se réserve toujours quelques cachettes pour dérober son matériel aux yeux des contrôleurs. Tous les orifices naturels du corps humains peuvent être utilisés à cet effet. Sexe et rectum sont les lieux favoris parce que bien des contrôleurs hésitent à les fouiller.

Il existe même des « médiums » régurgitateurs. Ils avalent leur matériel avant l'expérience et seule une radiographie de l'estomac pourrait révéler la supercherie.

Un bon « médium » est aussi ventriloque. Cela lui permet de faire parler ses « apparitions » avec une voix d'outre-tombe.

Comment se présente le matériel ectoplasmique ou fantômatique des médiums ?

L'ectoplasme est le plus souvent en gaze légère, en mousseline de soie, en coton.

L'apparition fantômale est généralement le corps même du médium, lorsque celui-ci n'utilise pas un mannequin truqué. Des photographies découpées dans des revues sont à la base des « matérialisations plates ».

De la gaze légère enroulée ou déroulée autour d'une lampe à phosphore donne la parfaite illusion d'une matérialisation ou d'une dématérialisation progressive.

Chez l'accessoiriste pour prestidigitateur j'ai vu tout ce matériel amusant qui pendant des siècles a surpris la bonne foi de tant de savants et de tant de docteurs. Dans la boutique poussiéreuse, j'ai déroulé des bandelettes luminescentes, j'ai gonflé des mannequins en caoutchouc aux yeux phosphorescents, j'ai essayé des « gants paranormaux », j'ai tourné et retourné entre mes doigts de curieux moulages ectoplasmiques.

L'un de ces moulages était censé représenter l'avant-bras et la main recroquevillée d'un fantôme. Il était creux et paraissait avoir été obtenu avec un moule sans raccords.

D'abord, je ne compris pas très bien son rôle. Je demandai au marchand quelques explications.

— Au cours des séances de spiritisme, des spectateurs cherchent à obtenir des moules de membres ectoplasmiques.

— Ce ne doit pas être facile ! fis-je en riant.

— Ils ne doutent de rien et demandent au fantôme ou à l'ectoplasme de plonger tantôt sa main, tantôt son pied dans un baquet d'eau chaude où surnage de la paraffine fondue. L'ectoplasme s'exécute et après dématéria-

lisation, abandonne le moule de paraffine comme trace de son passage.

— Pourquoi le « médium » ne plonge-t-il pas lui-même son bras dans ce baquet ?

— Tout simplement parce qu'il ne pourrait pas retirer son bras du moule fragile sans le briser. Surtout si les doigts sont recroquevillés.

— Comment obtenez-vous ce moule « ectoplasmique » ?

— A l'aide d'un moulage en sucre. On le plonge quatre ou cinq fois dans la paraffine et une dernière fois dans l'eau qui dissout le sucre.

— Où le « médium » place-t-il ce moule ?

— Dans un « coffret spirite ». Au cours de la séance il n'a qu'à le plonger dans le baquet présenté par les spectateurs crédules. De véritable savants furent bernés par ce procédé. Aussi, afin de déceler le truquage possible l'un d'eux ajouta de la cholestérine à la paraffine du baquet. La séance terminée, il emporta le moule « laissé par l'ectoplasme » et retrouva dans son laboratoire trace de cholestérine sur ce dernier.

— Je crois qu'il s'agit du Docteur Gustave Geley qui avant la première guerre mondiale exerça à Annecy.

— Lui-même. Il fut directeur de l'Institut Métapsychique International fondé en 1919. Il décela de nombreuses fraudes, notamment celles du médium lumineux Erto, mais celle-ci lui échappa.

— Et qui donc lui joua ce mauvais tour ?

— Un « médium » polonais, Franck Kluski. Geley

l'avait fait venir à Paris pour l'étudier, car Klusky avait une renommée internationale dans le domaine des matérialisations.

Les phénomènes lumineux baptisés « paranormaux » relèvent également de la pure illusion. Dans l'ombre, rien n'est plus facile que de faire apparaître des étincelles, des filaments ou des boules lumineuses.

Certains « médiums » s'imprègnent les doigts de substances phosphorescentes comme le sulfure de calcium ou de baryum. Il leur suffit d'ouvrir et de fermer les mains pour faire apparaître ou disparaître le phénomène lumineux. On vit même un « médium » féminin s'enduire les jambes d'huile phosphorée.

Pour produire des étincelles, il suffit de se munir d'un morceau de ferro-cérium et de frotter dessus une plume d'écolier.

Quant aux boules lumineuses, ce sont des ballons de baudruche barbouillés d'une solution phosphorée. On les gonfle avec la bouche dans l'obscurité. Tenus par un fil, ils voltigent dans l'air. On les dégonfle avant le retour de la lumière.

Il arrive, assez souvent d'ailleurs, que, las de tricher et d'exploiter leurs concitoyens, de prétendus « médiums » révèlent publiquement leurs procédés.

Ce fut le cas de William Roy, une célébrité britannique, dont le cabinet s'ouvrait au numéro 10, de Hampstead Way à Londres.

Il publia, dans l'hebdomadaire français « *France-Dimanche* », cette confession :

La boule de cristal, qui est un des instruments classiques de l'hypnotiseur, fait aussi partie traditionnellement de l'arsenal du magicien. La lumière est discrète, de l'encens brûle, parfumant l'atmosphère, les objets familiers prennent un étrange aspect, de bizarres signes déroutent l'esprit. Un « climat » magique, favorable à l'exploitation de la crédulité, a été créé.

(Cl. Agence Rapho, Robert Doisneau, photographe)

« Je sortais d'une cachette aménagée dans le plancher à mes pieds, une sorte de porte-voix que les « médiums » appellent « trompette spirite » et une perche télescopique qui tenait dans le creux de ma main, mais pouvait en se dépliant atteindre trois mètres de long.

» Avec la perche, je faisais bruisser des fleurs dans un vase à l'autre bout de la pièce, puis j'y adaptai la trompette. Ainsi, je pouvais parler dans la perche creuse et ma voix déformée et amplifiée semblait venir du coin de la pièce où je n'étais pas.

» Ensuite, je sortais des écouteurs de radio de ma poche, les fixais à mes oreilles et branchais leur fil dans une prise derrière mon fauteuil. J'étais ainsi relié avec mon complice de l'autre côté du mur. Il pouvait me transmettre les renseignements récoltés dans les sacs à main de mes clientes.

» J'ai même plusieurs fois réussi à faire parler les esprits en pleine lumière. C'était simple. J'avais un petit amplificateur caché dans ma montre-bracelet, ses fils remontant par ma manche et descendant le long de mon corps, puis par les jambes de mon pantalon jusqu'à deux clous qui traversaient mes chaussures.

» J'appliquais ces clous sur deux clous paraissant très inoffensifs et semblant fixer mon tapis. En réalité, ils étaient reliés à d'autres fils qui traversaient le mur jusqu'à un micro dans lequel mon complice parlait. A la main, je tenais une de mes trompettes. La voix sortant de l'amplificateur dans ma montre était amplifiée par la trompette comme si un « esprit » l'avait fait résonner.

» J'ai ainsi mystifié des dizaines de pauvres femmes crédules. Je ne mérite que des blâmes. Je tirai 50.000 francs par semaine de la crédulité publique ».

Cela suffit, n'est-ce pas ?

FANTOMES ET MAISONS HANTEES

Maisons hantées et fantômes existent-ils ?

Non. Lorsqu'il est question de maisons hantées, il s'agit toujours de maisons situées sur des terrains en pente ou bien au voisinage d'un fleuve ou de la mer. L'infiltration des eaux fait son œuvre, les glissements de terrains aussi. Rien dans de telles maisons ne se trouve à la verticale. Il est donc naturel, dans ce cas, que des objets glissent, tombent ou se déplacent.

Lorsque des coups frappés sont entendus par plusieurs personnes, il s'agit, presque toujours d'un truquage. Il arrive aussi que l'eau souterraine produise un grondement permanent ou périodique. Il n'existe pas davantage de fantômes dans les maisons « hantées », bien que certaines personnes — et j'en connais au moins deux — affirment en avoir vus. Il s'agit simplement d'une hallucination télépathique, hallucination qu'on peut expliquer ainsi : Une personne X... pense intensément à une personne Y... vivant en un lieu différent de celui où se trouve X. La pensée de X peut parvenir à Y. Mais c'est le subconscient de Y qui est « heurté » par ce signal et ce subconscient invente une scène où intervient un per-

sonnage que Y croit voir mais qui n'est qu'une simple illusion. Voilà pourquoi les gens qui voient des fantômes sont sincères.

Au cours du premier Congrès Mondial consacré à l'étude des Sciences Occultes, à Cambridge, en juillet 1956, le Professeur Spurland, président de la délégation anglaise n'a point défendu, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, les fantômes si chers à son pays.

Son rapport éclaircit pour la première fois le mystère des maisons hantées.

— Des études statistiques ont prouvé que 90 % des anciennes demeures et toutes des plus célèbres étaient situées au bord de la mer ou au bord de l'eau. Des infiltrations, des glissements de terrain se sont produits, disloquant très lentement les charpentes. Ainsi s'expliquent les multiples craquements, les bruits insolites perçus la nuit dans le silence. Les habitants ne peuvent remarquer ces imperceptibles modifications qui s'étalent sur des siècles. Mais des mesures précises ont prouvé qu'aucune de ces maisons n'est plus rigoureusement verticale, aucun angle n'est droit, aucune surface n'est plus horizontale. Les objets ont tendance naturelle à glisser et à tomber, ce qui, pour beaucoup de gens, atteste l'intervention des esprits frappeurs.

CHAPITRE V

A LA POURSUITE DU SIXIÈME SENS

Les recherches menées, depuis quelques années, dans le domaine de la Parapsychologie par des théologiens, des médecins, des physiciens, des philosophes, des mathématiciens, ont permis d'aboutir à la conclusion que les prémonitions, la transmission de pensée, la télépathie, la clairvoyance et les précognitions possèdent une existence réelle. Tous les hommes sont pourvus d'un sixième sens (l'E.S.P. : Extrasensory Perception) et il n'existe pas de frontière précise entre les manifestations normales et supranormales.

Périodiquement se tiennent des congrès de parapsychologie. Il m'a été donné de rencontrer l'un des savants ayant participé au dernier. Je me suis empressé de l'interroger sur cet étrange sixième sens, la perception extrasensorielle.

— Qui la possède ?

— Tout le monde. Malheureusement, chez la plupart des hommes, elle reste endormie toute la vie ou ne se manifeste qu'à l'occasion d'un événement très grave, comme la mort d'un parent cher. N'avez-vous jamais entendu dire par quelqu'un venant de perdre un être aimé : « La veille de sa mort, j'ai rêvé de lui » ou bien « Ce jour-là, on aurait dit que je sentais ce qui allait arriver. Mes mains tremblaient, j'ai cassé plusieurs objets ».

— Le pressentiment ?

— Oui, ou plutôt la prémonition, cette sensation très particulière qui précède un fait et l'annonce d'une certaine manière. Chez quelques-uns, au contraire, le sixième sens se manifeste très souvent.

— Y a-t-il des états plus favorables ?

— Oui, la transe, par exemple, provoquée par des

émotions fortes, par des douleurs ou des drogues, la narco-analyse ou certaines techniques. Elle crée un état psycho-physiologique favorable. Ce sixième sens était certainement plus développé chez les hommes primitifs.

Il est d'ailleurs possible de se demander si ce sixième sens, cette perception extra-sensorielle appelée parfois « fonction psi » ou « phénomène psi » ne serait pas archaïque et comme une sorte de sens fossile.

La civilisation ayant émoussé notre acuité sensorielle, le sixième sens serait donc en régression.

Le psychanaliste Jules Eisenbud, professeur à l'Université de Denver, est d'un autre avis. Lors de son récent séjour en France, il me déclara :

— Je ne crois pas que le sixième sens soit un phénomène résiduel. Pour moi, il fait partie intégrante de la vie et le fait qu'il se manifeste rarement ne prouve pas qu'il s'agit d'un phénomène en régression. Les phénomènes parapsychologiques existent à un degré plus ou moins considérable chez tout être humain et si nous ne les apercevons pas, le plus souvent cela tient à la résistance qui peut se manifester aussi bien chez le sujet que chez l'observateur.

— Plus sensibles, plus intuitives que les hommes, les femmes doivent être favorisées sous ce rapport ?

— C'est exact. Elles sont douées dans ce domaine comme tous les gens émotifs.

— Comment expliquer le phénomène ?

— Il n'y a pas d'explication, mais des faits apportés par les électro-encéphalogrammes. Les sujets en tran-

ses se trouvent dans un état de sommeil du bulbe, ce qui leur donne une certaine passivité. En Angleterre, des électro-encéphalogrammes de yogis en contemplation ont prouvé que les courants électriques de leurs cerveaux différaient à la fois de ceux de l'homme normalement conscient et de ceux de l'homme endormi. Il s'agissait donc là d'un nouvel état encore mal connu.

Il existe donc, pour les parapsychologues, entre le monde extérieur et l'homme, des rapports qui ne s'établissent pas par l'intermédiaire des cinq sens classiques (l'ouïe, l'odorat, la vue, le goût et le toucher), mais par celui d'un sixième sens encore mystérieux, inexplicable. Il n'est pas influencé par la distance. Comme l'homme, les animaux le possèdent. Il est intimement mêlé à des éléments profondément émotionnels et affectifs et ne peut pas être soumis à un processus d'apprentissage. Enfin, il échappe au pouvoir de la volonté. Par suite, ce n'est pas un phénomène susceptible d'être perfectionné par l'éducation, et pourtant certains spécialistes comme l'italien Ernesto de Martino de l'Université de Rome pensent que les phénomènes paranormaux n'échappent pas à la volonté et peuvent être guidés par certains êtres privilégiés.

LES CARTES DU DOCTEUR RHINE

A l'Université Duke, à Durham, en Caroline du Nord, le Docteur J. Rhine passe pour un des maîtres de

la parapsychologie. Il étudie cette science nouvelle depuis un quart de siècle et il désigne par « Psi » la faculté paranormale. Sur ce sujet il a publié un important ouvrage intitulé « *New World of the Mind* », « *Le nouvel Univers de l'Esprit* ».

Le don de seconde vue est fort ancien, mais les hommes s'y intéressent plus spécialement depuis le début du dix-huitième siècle.

En 1882, des savants anglais fondèrent la « *Société de Recherches Psychiques* ». Le bulletin de ce groupe publie depuis les compte-rendus de phénomènes ayant pu être sérieusement contrôlés. En 1930, un laboratoire de parapsychologie fut créé à l'Université Duke par le Docteur Rhine. Celui-ci mit au point des tests précis de perception extra-sensorielle.

En américain la perception extra-sensorielle se dit : « Extrasensory Perception » ou ESP.

Les tests d'ESP se font avec un jeu de cartes sur lesquelles sont dessinés des symboles très simples. Le jeu contient cinq cartes de chaque symbole, cinq carrés, cinq croix, cinq étoiles, cinq cercles, cinq vagues.

La chance pour le sujet d'appeler une carte exacte est donc de une sur cinq. Pour les vingt-cinq cartes du jeu, les calculs donnent cinq réussites. Si les résultats dépassent ce chiffre, c'est que la perception extra-sensorielle entre en jeu.

Quatre types généraux de tests d'ESP se rapportent : les premiers à la clairvoyance, les seconds à la télépathie, les troisièmes à la perception extra-sensorielle en général

(ici la télépathie ou la clairvoyance ou bien les deux à la fois peuvent opérer), et les dernières à la précognition portant sur l'avenir.

La clairvoyance, c'est la perception extra-sensorielle — hors de la normale — de choses matérielles ou d'événements objectifs dans le présent.

Dans la télépathie, le sujet a conscience d'événements se déroulant dans l'esprit d'autres personnes. Précisons que ce n'est pas, comme on le croit trop souvent, une « transmission de pensée », car les sujets en cause ne participent pas aux mêmes raisonnements C'est simplement une communication d'émotion, d'impression, entre deux esprits en dehors des voies sensorielles normales.

Avant de commencer le test, l'expérimentateur explique au sujet le but poursuivi et lui donne des exemples de clairvoyance ou de télépathie pris dans la vie courante : il arrive parfois qu'on sente à l'avance qu'une certaine lettre va arriver tel ou tel jour, il arrive aussi qu'une scène entrevue dans un rêve se produise plus tard dans la réalité, etc...

Si le sujet doute de son habileté à réussir ces tests, on peut faire appel à son instinct de joueur. Les enfants seront attirés par l'offre de petites récompenses pour les bons résultats. L'atmosphère de jeu est la plus favorable : le sujet accepte alors avec joie de voir de combien il peut « battre la chance ».

Il est recommandé de conduire les expériences dans une pièce tranquille où seuls sont présents l'expérimen-

tateur et son sujet. L'idéal serait que le sujet s'y sente comme chez lui. Si d'autres personnes sont présentes elles veilleront à ne pas distraire le sujet.

On procède par séries de vingt-cinq cartes c'est-à-dire par jeux entiers. Un appel de vingt-cinq cartes constitue un « run » et il est désirable que les tests ne soient pas trop longs afin de maintenir l'enthousiasme et l'intérêt du sujet.

Deux tests de clairvoyance ont été imaginés.

L'un est dit BT, « broken technique » : l'expérimentateur prend les cartes une à une pour les faire appeler par le sujet. Dans le test dit DT le paquet de cartes n'est pas touché durant tout le « run ».

L'expérimentateur et le sujet se trouvent placés chacun, face à face, à l'extrémité d'une table au milieu de laquelle s'élève un écran de bois ou de carton suffisamment grand pour que le sujet ne puisse voir les cartes.

Avant l'expérience on prend la précaution de recouvrir les miroirs ou les surfaces polies qui dans la pièce pourraient réfléchir les cartes.

L'expérimentateur explique au sujet comment est constitué le jeu de vingt-cinq cartes.

Il devra, en effet, connaître parfaitement les symboles qu'il appellera.

L'expérimentateur bat le jeu de vingt-cinq cartes, le coupe plusieurs fois puis le pose à plat devant lui, les symboles en dessous.

Le sujet marquera ses « appels » dans la colonne

« call » d'une feuille de résultats placée devant lui et suivant un code établi à l'avance :

O pour un cercle
+ pour une croix
L pour un carré
= pour les vagues
^ pour une étoile

Le test commence.

L'expérimentateur prend la première carte du paquet et la pose à côté sans la retourner. Le sujet fait son choix pour cette première carte entre les cinq symboles et note celui qu'il croit être le bon dans la colonne « call » de la feuille de résultats. Il dit alors : « Ready ».

L'expérimentateur enlève la seconde carte du paquet et la pose sur la précédente toujours sans la retourner. Le sujet note le second symbole qu'il croit juste et dit encore « Ready ».

L'opération continue ainsi jusqu'à épuisement des vingt-cinq cartes du paquet.

Pendant tout le « run », l'expérimentateur ne doit pas dire au sujet s'il y a un essai heureux ou malheureux et même ne doit regarder aucune carte.

Le « run » terminé, le sujet remet sa feuille de résultats à l'expérimentateur. Sur une autre feuille identique, mais dans la colonne « card » celui-ci note les cartes du paquet en n'oubliant pas que la carte du fond du paquet à la fin du run était la première carte appelée par le sujet.

Ceci fait, il vérifie les deux colonnes « call » et

« card » et donne 1 point par réussite, c'est-à-dire lorsque le symbole appelé correspond au symbole de la carte. Il inscrit alors le « score » au bas de la double colonne.

Voici un tableau donné par Miss Betty M. Humphrey et qui permet d'estimer le degré de réussite obtenu par un sujet.

ESTIMATIONS DES REUSSITES EN « ESP CARD TEST »

Nombre de Runs de 25 cartes chacun	Points fournis par la chance	Moyen	Bon	Excellent
1	5	9	10	11
2	10	16	17	19
3	15	22	24	26
4	20	28	30	32
5	25	34	36	39
6	30	40	42	45
7	35	46	48	51
8	40	51	54	57
9	45	57	60	63
10	50	63	66	69
11	55	69	72	75
12	60	74	77	81
13	65	80	83	87
14	70	85	89	93
15	75	91	94	98
16	80	96	100	104
17	85	102	106	110
18	90	107	110	116
19	95	113	117	121
20	100	118	123	127
50	250	279	286	293
100	500	540	550	560

Le nombre de points offerts par la chance est de cinq par « run », c'est-à-dire par paquet de vingt-cinq cartes. Les résultats peuvent être moyens, bons ou excellents et indiquent dans ces deux derniers cas que le facteur ESP a fonctionné.

Dans le « BT Clairvoyance Test », on utilise le même écran en travers de la table. Le jeu de vingt-cinq cartes, battu et coupé plusieurs fois, est placé dans une boite, les symboles en dessous, pendant tout le test.

Le sujet, essaie, sur une feuille de résultats, d'identifier l'ordre des cartes dans le paquet. Celui-ci n'est pas touché tant que le sujet n'a pas marqué les vingt-cinq symboles du « run ».

Pour le compte des points, l'expérimentateur opère comme précédemment.

Il existe d'autres tests de clairvoyance mis au point au Parapsychology Laboratory de la Duke University de Durham aux U.S.A.

Le « Open Matching Test » — O M — utilise le même jeu de vingt-cinq cartes. L'examinateur place en dehors de la présence du sujet chacune de ces vingt-cinq cartes dans une enveloppe , le symbole en dessus. Le jeu battu et coupé plusieurs fois est alors remis au sujet qui a, étalées devant lui, la face visible, les cinq cartes clés : carré, croix, cercle, étoile, vagues.

On devine le principe ; le sujet prend les cartes sous enveloppe une à une et les dépose devant les cartes clés en ayant l'idée de faire coïncider les symboles. Ainsi, s'il

Nom du sujet : *Jerry Lodden*
Agent (s. GESP ou PT)
Méthode et condition : *O M — Cartes sous enveloppes.*
Expérimentateur : *Roger May*
N° 1 Date : *10 août 1958.*

Cartes clés : ^ + = O L

O	^	O	+	O
=	+*	L	L	=
^*	O	+	O*	+
O	L	=*		L*
^*				=
L				O
				^
				+

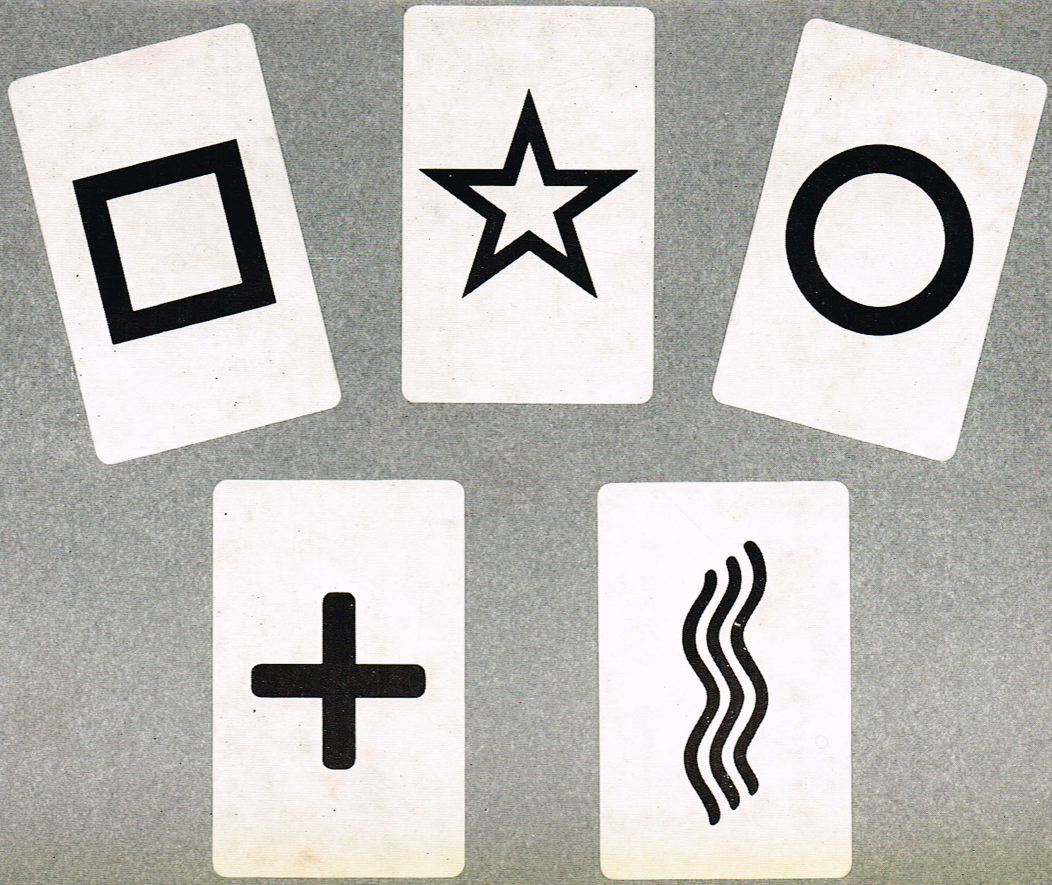
6 points

Cartes clés : + L = O ^

^	O	=*	+	O
L	L*	O	O*	^*
+*	O	=*	L	=
=	^	^	O*	L
O	L*	=*	=	
^				

9 points

Rappel : + (croix) L (carré = (vague) O (cercle) ^ (étoile)



Cartes utilisées pour les tests d'Extrasensory Perception. Le jeu comprend cinq cartes de chacun de ces symboles : carré, croix, étoile, cercle, vagues. La chance pour le sujet d'appeler une carte exacte est de 1 sur 5 ; pour les 25 cartes du jeu, 5 réussites. Si les résultats dépassent ces chiffres, c'est que la perception extra-sensorielle entre en jeu.

(Coll. privée.)

pense tenir dans la main une carte « cercle », il la posera devant la carte clé montrant un « cercle ».

Lorsque le « run » de vingt-cinq cartes sera épuisé, il aura devant lui, cinq petits tas de cartes et il pourra y avoir dans un même tas plus de cinq cartes.

L'expérience terminée, l'examinateur retire, pour chaque tas, les cartes des enveloppes et les étale en colonnes, sur la table, la carte clé formant la tête de chaque colonne. Il est alors facile de compter les réussites après avoir enregistré les résultats sur une feuille spéciale dont une reproduction est donnée. Les symboles sont placés sur la feuille de résultats de la même façon que sur la table d'expérience.

Par exemple, si la carte-clé de la première colonne est « l'étoile », on comptera 1 point pour chaque symbole « étoile » trouvé dans cette colonne. On pratiquera de même pour les quatre autres colonnes et on y ajoutera entre eux les points, c'est-à-dire les réussites de toutes les colonnes.

Le « Blind Matching Test » — B M — est une variante de ce procédé. Ici les cinq cartes clés se trouvent chacune dans une enveloppe et sont étalées devant le sujet dans un ordre inconnu.

Le jeu remis au sujet est nu. Celui-ci constitue encore cinq piles devant les cartes clés en ayant l'intention de faire accorder les symboles. Le sujet place les cartes sans regarder le symbole qu'elles portent.

On note les résultats comme précédemment.

Autre technique dans le même genre, le « Screened Touch Matching Test — STM —.

Un écran opaque est dressé au centre de la table entre l'examinateur et le sujet. Mais la partie inférieure de cet écran est évidée.

Les cinq cartes clés sont alignées exactement à l'aplomb de l'écran : les symboles sont dessus et peuvent être vus à la fois par l'examinateur et par le sujet.

L'examinateur tient un jeu de vingt-cinq cartes battu plusieurs fois et coupé. Il est assis en face du sujet, séparé de lui par l'écran. De son côté une planche inclinée empêche le sujet de voir les cartes du jeu.

L'examinateur prend les cartes une à une, le symbole en dessous. Le sujet les identifie ou tente de les identifier en touchant de la pointe d'un crayon la carte clé qu'il croit correspondre.

L'examinateur place ainsi chaque carte devant les cartes clés qui lui sont successivement désignées par le sujet. Quand le « run » est terminé, il y a cinq piles de cartes et pour dépouiller les résultats on opère comme dans les deux tests O M et B M.

Le degré de réussite du sujet peut être apprécié au moyen du Tableau d'Estimations des Réussites en « ESP Card Tests », donné par ailleurs.

Dans les tests de Perception Extrasensorielle Générale (ou GESP Test), on fait appel soit à la télépathie ou à la clairvoyance ou aux deux à la fois.

L'examinateur joue alors le rôle de « l'envoyeur » et le sujet celui de « receveur ». Ils sont placés chacun

dans une pièce différente. Ces pièces peuvent ne pas être situées au même étage. Aussi doit-on installer auparavant un système synchronisé de liaison. On peut utiliser les chronomètres mais un système de liaison lumineuse est préférable.

Le sujet-receveur appuie sur un bouton. Une lampe s'allume dans la pièce ou se trouve l'examinateur-envoyeur. Ce dernier a devant lui le jeu habituel de vingt-cinq cartes bien battu et coupé ainsi qu'une feuille d'inscription de résultats. Il prend la première carte du jeu retourné et regarde le symbole tant que la lampe reste éclairée. Quand la lampe s'éteint, il note le symbole qu'il a regardé dans la colonne « card ».

Le receveur, lui, pendant qu'il maintenait son doigt appuyé sur le bouton commandant la lampe, a cherché quel pouvait être le symbole regardé par l'examinateur. Son choix fait, il a cessé d'appuyer sur le bouton et a noté le symbole dans la colonne « call ».

Il appuie à nouveau sur le bouton. La lampe s'éclaire devant l'examinateur qui, à ce signal, prend la seconde carte du jeu pour en regarder le symbole. Isolé dans sa pièce, le « receveur » cherche à deviner ce second symbole et le note sur la feuille de résultats.

Il est procédé ainsi jusqu'à l'épuisement des vingt-cinq cartes du jeu.

L'examinateur se rend dans la pièce où se trouve le « receveur » et compare les deux feuilles de résultats, c'est-à-dire la colonne « card » qu'il a rempli lui-même avec la colonne « call » remplie par le sujet.

Chaque correspondance de symboles donne 1 point au sujet et le degré de réussite du sujet est toujours apprécié d'après le tableau des estimations.

Il existe aussi des tests de pure télépathie « Pure Telepathy Test » (P.T.)

L'organisation est la même que pour les GESP Tests précédents, mais l'examinateur- « envoyeur » prend des cartes numérotées de 1 à 5, le jeu étant battu et coupé. A chaque numéro correspond un des cinq symboles que nous connaissons : 1 signifie, par exemple, « l'étoile » ; 2 le « carré », etc...

Le but de ces cartes numérotées est d'éviter que l'examinateur ne pense inconsciemment toujours à ses symboles préférés, ce qui fausserait les résultats.

L'EVALUATION DES RESULTATS

Il était déjà possible d'apprécier grossièrement le degré de réussite du sujet d'après le tableau des estimations dressé par Miss Betty M. Humphrey, mais une évaluation plus précise peut également être faite.

La part de la chance en présence de cinq symboles est de 1 sur 5. Le sujet avec un « run » de 25 appels est donc en droit d'espérer les 5 points que lui donnent les calculs de probabilité.

Pour un nombre n de « runs » la part de la chance sera donc de 5 n. Exemple : pour 20 runs, elle offre 5 points $\times$ 20 = 100 points au sujet.

Si, au cours de ces 20 runs, le sujet obtient 123 points, il aura battu la chance de

123 points — 100 points = 23 points [1]

La « déviation » de la chance en faveur de la clairvoyance est de 23 points. Pour mesurer ces déviations, les statisticiens ont décidé d'employer une unité de mesure, le « standard déviation » qui dépend du nombre de « runs » faits.

Ce « standard déviation » (S D) est facile à trouver puisqu'il est égal au double de la racine carrée du nombre de « runs ».

Ainsi pour 20 runs, la racine carrée de 20 étant 4,472, on a

S D : 4,472 × 2 = 8,944

Il reste alors à diviser la déviation créditée au sujet par le S D. Le résultat obtenu est appelé « critical ratio ».

Dans l'exemple proposé où la « déviation » est de + 23 pour 20 « runs », on obtient le « critical ratio » (C R) suivant

C R = 23 : 4,472 = 2,57

Le C R serait exactement le même si S D valait — 23 au lieu de + 23.

A chaque « critical ratio » est associée une estimation mathématique donnée par les calculs de probabilité et se rapportant à la fréquence attendue d'un événement donné lorsque seule la chance opère.

1) On écrit + 23. Quand la déviation est négative on note par exemple — 12, — 5.

Des tables donnent ces correspondances :

Critical Ratio	Probabilité
1	• 159
1.50	• 067
2.00	• 023
2.33	• 01
2.50	• 0062
3.00	• 0013
3.50	• 0002

Par exemple, pour un C R de 2,50, la probabilité qui y est associée est de • 006. Cela signifie qu'une déviation positive de + 23 (donnant un C R de 2,57 voisin donc de 2,50 figurant sur la table) en 20 « runs » peut être obtenue seulement 6 fois sur 1000 séries par la chance seule.

D'une façon générale, scientifiquement parlant, une probabilité de • 01 est dite « significative » sur le tableau précédent nous voyons qu'une telle probabilité de 1 pour 100 est associée à un C R de 2,33.

Donc, pour les C R supérieurs à 2,33 nous pouvons dire que le test met en évidence un phénomène ESP.

Encouragé par les résultats obtenus, le docteur Rhine se demanda si cette clairvoyance pouvait s'exercer à distance.

Il plaça ses sujets, non plus dans son bureau derrière un paravent, mais dans une pièce voisine. Les résultats furent tout aussi probants.

Des expériences analogues furent ensuite tentées avec des sujets placés en d'autres maisons de la ville ; quelques-unes étaient à plusieurs centaines de mètres de l'expérimentateur.

Avec des sujets situés en différentes villes, les résultats furent aussi bons et même souvent meilleurs.

A 450 kilomètres de distance, la moyenne de 10 réponses justes pour 25 cartes fut atteinte par certains sujets.

Les phénomènes parapsychologiques existent donc. Il n'est plus possible de les nier. Quant à les expliquer, il n'en est pas encore question.

Dans une étude parue dans l'hebdomadaire américain *Life,* Aldous Huxley, le petit-fils de Thomas Huxley qui fut l'un des champions de la théorie du transformisme, déclara :

— Faut-il penser avec le philosophe William James que l'homme baigne dans un « continu de conscience cosmique » et qu'une parcelle de l'esprit universel pénètre dans le cerveau de chaque individu, ou dire avec Bergson que l'esprit en soi a conscience de tout, partout, et cela indépendamment des données de temps et d'espace ? Mais la fonction du cerveau est de bannir la plus grande partie de cette connaissance, qui n'est pas utile à l'homme, dans l'intérêt de l'efficacité du mécanisme biologique. Partant de cette hypothèse, la perception extrasensorielle serait le résultat de l'infiltration dans la conscience individuelle de certaines données mentales normales repoussées par le cerveau. Les constatations amassées

jusqu'à présent tendent à prouver que certains êtres peuvent avoir conscience d'événements qui se déroulent dans l'esprit d'autres personnes ou bien loin d'eux ou d'événements mentaux ou physiques qui ne se sont pas encore produits. La tâche la plus urgente qui s'offre aux savants est donc de découvrir le moyen d'introduire cette perception extra-sensorielle dans la conscience directe et de contrôler son action. On sait déjà en parapsychologie que l'ennui et la monotonie sont des facteurs d'échec.

CHAPITRE VI

LE SIXIÈME SENS DANS LE TEMPS

Au cours des divers congrès de parapsychologie, de nombreux phénomènes de voyance, sérieusement contrôlés, ont été cités.

Les plus étranges et typiques seront seuls retenus ici.

Depuis des années, le cas de Pasqualina Pezzola intrigue les Italiens. C'est une robuste et replète mère de famille (elle a trois enfants) qui vit à la campagne dans les environs d'Ancône.

Elle passe pour être une femme courageuse, tranquille et de bon sens. Son don de clairvoyance a été maintes fois contrôlé par les neurologues et psychiâtres italiens et étrangers.

— La première fois, dit-elle, que la chose m'arriva, ce fut en 1939. C'était le soir et mon mari était en retard. J'étais inquiète. Je me laissais tomber sur une chaise enfouissant ma tête dans mes mains. C'est alors que je l'ai vu nettement. Il quittait son travail et se dirigeait vers la maison. Quelques instants après, j'allais lui ouvrir.

Quand Pasqualina Pezzola « voit au loin », elle est en état de somnambulisme. Un docteur de Bologne lui

donna récemment le nom et l'adresse d'un de ses clients, le tout écrit simplement sur une feuille de bloc-notes.

Elle prit la feuille et alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la pièce en fixant le nom et en le répétant doucement plusieurs fois. Puis elle ferma les yeux et sa tête se mit à osciller légèrement.

Au bout de quelques minutes, elle étira les jambes et se leva péniblement, fit quelques pas dans la pièce, tout à fait dans l'attitude d'une somnambule, puis retourna s'asseoir.

Elle fit le geste de tenir un volant et brusquement elle porta les mains à la tête, tandis qu'une expression de terreur se lisait sur son visage.

L'adresse que lui avait donné le docteur de Bologne était celle d'un chauffeur de taxi, qui, à la suite d'un accident, avait été gravement blessé à la tête.

On a beaucoup parlé aussi du cas de l'Allemand Ludwig Kahn qui prétendait lire la pensée et fut même à cause de cela condamné, avant la guerre, pour escroquerie.

Pour prouver sa bonne foi, Ludwig Kahn demanda au Professeur Schottelius de l'éprouver. Ce dernier réfléchit un moment, puis dit à Kahn :

— Restez dans ce vestibule... Je reviens vous chercher dans un instant...

Le professeur pénétra dans son bureau, détacha trois feuilles de son bloc et sur chaque feuille écrivit une phrase différente. Il plia ensuite les feuilles en quatre et les laissa sur le bureau.

Il fit alors entrer Ludwig Kahn.

— Vous dites pouvoir lire dans la pensée des gens comme dans un livre ?

— Mais oui, professeur, avec une grande facilité. Pour me tester, vous venez d'écrire trois phrases différentes sur trois feuilles de papier.

Le professeur Schottelius, d'abord interloqué, se ressaisit :

— Ce n'est pas difficile à deviner... Vous voyez les trois feuilles pliées sur mon bureau.

Schottelius prit la feuille la plus rapprochée de lui.

— Eh bien, Monsieur Kahn, vous pourriez donc me dire ce qui est écrit sur chacune de ces trois feuilles.

— Oui, professeur.

— Voyons ! Commençons par celle-ci.

Kahn parut hésiter, se concentra un moment, puis dit la phrase exacte.

— C'est parfait ! lança Schottelius en prenant la seconde feuille qu'il plia, cette fois en huit.

— Allez-y, Monsieur Kahn !

Pour la seconde fois, Ludwig Kahn devina.

De même, Ludwig Kahn réussit brillamment la troisième épreuve.

Quelques années plus tard, vers 1930, cet homme étonnant vint à Paris. On voulut encore le mettre à l'épreuve.

Le test était particulièrement difficile. Sur une feuille de papier, le docteur Moutier fit un dessin compliqué et écrivit dessous une phrase de six mots en quatre lan-

gues différentes. La feuille fut ensuite placée dans une enveloppe et Kahn introduit dans la salle d'examen.

Il prit l'enveloppe dans la main comme pour la soupeser, fit glisser un moment ses doigts sur le papier. Puis il leva la tête, et sans erreur aucune prononça la phrase écrite un moment plus tôt.

Kahn arrivait aussi à deviner des formules de mathématiques compliquées dont il ignorait complètement la signification. Dans toutes ces expériences aucune tricherie n'était possible, il y eut vraiment, là, un phénomène paranormal.

A Paris, Ludwig Kahn fut contrôlé à diverses reprises par des médecins ou des professeurs. Un de ses exploits resté célèbre eut lieu le 3 mars 1925, chez le professeur Richet, en présence du docteur Osty, du docteur Lassablière, de Monsieur Ripert et de Madame Le Ber.

Ludwig Kahn devina, sans aucune erreur, diverses phrases écrites par des personnes différentes de l'assistance sur des morceaux de papier. Il demanda chaque fois, simplement, à toucher les papiers, mais d'une façon très rapide et seulement du bout du doigt. A peine avait-il touché le papier, qu'il révélait la phrase écrite sur ce dernier. Mieux encore : il montrait sans hésitation la personne ayant écrit cette phrase.

Naturellement toutes les phrases avaient été écrites dans le cabinet de travail du professeur Richet en l'absence de Ludwig Kahn.

Le professeur Richet essaya de le tromper : sur un

papier il n'écrivit pas une phrase, mais fit un dessin, la silhouette d'une petite cabane avec son toit pointu. Kahn toucha le papier du bout de l'index et sourit.

— Donnez-moi un crayon et je vais reproduire le dessin qui est sur ce papier.

Kahn prit le crayon qu'on lui tendait et fit un dessin sur un bout de papier. Le professeur compara les deux dessins, ils étaient identiques.

Le cas du polonais Stephan Ossowiecki est aussi connu. Il fit beaucoup parler de lui autour des années 1925.

Ossowiecki lisait, sous contrôle, des textes placés dans une enveloppe cachetée. Au mois d'août 1923, le Docteur Dingwall lui présenta un document de ce genre. Pour corser la difficulté, Dingwall avait placé le document dans une première enveloppe rouge, celle-ci dans une seconde noire et le tout dans l'enveloppe visible.

Ossowiecki précisa immédiatement qu'il y avait trois enveloppes. Il en indiqua les couleurs. Il fit ensuite le dessin tracé sur le papier blanc plié en deux dans l'enveloppe rouge, une bouteille.

Ossowiecki donna encore la date marquée sous le dessin, mais ne put trouver la phrase écrite au verso.

Le contrôle de cette expérience eut lieu dans la grande salle de l'Université, lors du Congrès Métapsychique de Varsovie de 1923.

Il en est tout autrement lorsque, dans les baraques foraines ou sur les planches d'un music-hall, on admire un prétendu voyant lisant des textes placés dans des

enveloppes cachetées. Ici, la fraude est totale. Il suffit en effet d'imbiber l'enveloppe avec de l'alcool à 95 degrés ; elle devient transparente temporairement — juste le temps de lire au travers. L'alcool est passé à l'aide d'une petite éponge discrètement réfugiée dans la main. Le client retrouve donc son enveloppe intacte et se laisse convaincre.

Il existe d'ailleurs bien d'autres truquages pour ce genre d'exercice lorsqu'aucun contrôle n'est envisagé.

Un des livres de bord les plus célèbres est peut-être celui de l'*Aventureuse,* navire qui faisait le trafic des esclaves entre le Gabon et Saint Domingue.

Un jour, alors qu'un certain Gaston Toussaint était de quart, celui-ci vit sur le fond sombre de la nuit, une scène épouvantable : son frère en train de mourir.

C'était le 12 décembre, à onze heures du soir. Vincent Toussaint était au Havre, à 5.000 kilomètres de là.

Gaston Toussaint, bouleversé, ne put s'empêcher de porter sa vision sur le livre de bord :

« Aujourd'hui 12 décembre à 11 heures de la nuit, j'ai vu mourir mon frère Vincent ».

Il ne toucha Le Havre que dix-huit mois plus tard. Sa mère, venue sur le quai pour l'accueillir, s'efforça de rire en voyant son fils, mais s'effondra bientôt dans ses bras. Vincent était bien mort, le jour dit, à l'heure de la vision.

Au cours de la dernière guerre, en Angleterre comme en France, se sont déroulées des scènes comparables à

celle qui m'a été contée et qui a pour héroïne Madame Andrews.

Un matin de septembre 1945, Madame Andrews s'éveilla en sanglotant et s'écria :

— C'est trop terrible, Peters est mort... Une balle l'a frappé à la tête.

Elle ouvrit les volets de sa chambre. La lumière entra dans la pièce avec le bruit de la rue. Madame Andrews se pencha au dehors en murmurant :

— Jamais plus je ne guetterai sa venue comme autrefois.

Depuis un mois, elle n'avait plus de nouvelles de son fils Peters qui se battait en Hollande.

Elle fit part de ses inquiétudes à sa femme de ménage. Un moment plus tard, un télégramme lui annonçait le décès de Peters Andrews. Il avait eu lieu quelques jours plus tôt.

Madame Andrews apprit ensuite qu'il avait été tué d'une balle dans la tête.

Des cas étonnants de clairvoyance ou de télépathie sont fréquents chez les peuplades primitives.

A son retour d'Australie, l'explorateur français Jacques Villeminot raconta le fait suivant :

— Je séjournais auprès des Pitjantjara, une peuplade primitive de l'Australie Centrale, à l'approche de Noël. Dans le camp des hommes bruns les femmes se mirent à pousser des cris et à se frapper le corps avec des pierres et des bâtons. Au contraire, les hommes restaient immobiles et graves. Je demandais la raison de cette

scène. A ma grande surprise, on m'apprit qu'en ce moment même, des hommes de la même tribu se battaient furieusement dans le « bush » à Ernabella. Or Ernabella se trouvait à 300 km. du camp. Je n'y crus point, mais j'appris, quelques jours plus tard, que la bataille avait bien eu lieu à l'heure où le récit m'en avait été fait.

Selon Jacques Villeminot le silence du désert crée une ambiance favorable pour recevoir de tels messages.

L'E.S.P. ET LE PASSE

Ainsi des êtres humains possèdent en fait ou en puissance une faculté paranormale — au-delà de la normale — la perception ultra-sensorielle (au-delà des sens classiques) : l'E.S.P.

Ce sixième sens peut-il fouiller le passé ? Me refusant à prendre parti, je rapporterai seulement ici, brièvement une histoire étrange que mon sympathique confrère Marcel Berger a déjà contée.

Une égyptologue, Mademoiselle de S.P., voulut éprouver les possibilités d'une « voyante ». Elle se rendit donc chez elle, mettant dans son sac un bout d'étoffe venant d'un tombeau égyptien.

La voyante la reçut avec le cérémonial d'usage et la fit asseoir.

— Mademoiselle, que désirez-vous savoir ?

Mademoiselle de S.P. sortit de son sac le morceau

A la fin d'un test de clairvoyance, le sujet et l'expérimentateur comparent les résultats obtenus afin de déterminer si le sujet a réellement fait preuve de perception extra-sensorielle.

(Cl. David B. Eisendrath, Brooklyn, N.-Y.)

d'étoffe fanée, vieux de 2.000 ans. Elle le tendit à la voyante :

— J'aimerais être renseignée sur la personne qui a porté ce tissu.

La voyante prit l'étoffe dans ses mains, la tourna, la retourna, la respira de très près pour mieux en apprécier l'odeur. Elle l'étala enfin devant elle sur le guéridon en plaçant la main droite à plat sur l'étoffe, puis elle déclara sans la moindre hésitation :

— Voila un tissu qui ne date pas d'aujourd'hui et qui aurait beaucoup de choses à raconter !... Il ne vient pas de France, mais d'un pays éloigné, baigné par la Méditerranée. Je peux même vous assurer qu'il a enveloppé une momie.

— C'est exact, fit Mademoiselle de S.P.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire dans cette réponse. Pour qui a quelques notions d'histoire ancienne, un fragment de bandelette est aisément reconnaissable.

— Pourriez-vous me dire de quelle dynastie ?

— Oui... Ce tissu ne date pas de plus de 2.000 ans. Il a été porté au temps du Christ par une reine très belle morte à l'âge de quarante ans environ.

— Il est impossible de savoir de quoi elle est morte ?

— Pas du tout. C'était un mal étrange que nous ignorons en France et qui lui paralysa d'abord les pieds, puis les jambes.

— Peut-être la poliomyélite ?

— Je ne sais pas... Le microbe vit dans les eaux du Nil. La reine est tombée malade en revenant de se

baigner. Elle finit par être paralysée et passa de longs mois sur une chaise.

Mademoiselle de S.P. bien qu'impressionnée par ces déclarations pensa qu'il s'agissait d'une invention de sa « voyante ».

Quelques jours plus tard, Marcel Berger lui confirma pourtant le diagnostic ou tout au moins les symptomes dénoncés par la voyante.

— Le papyrus que je viens de déchiffrer, dit-il, assure que la reine a succombée à une maladie contractée dans les eaux du Nil. Les pieds commencent par s'atrophier, les jambes sont ensuite touchées.

Si tout cela est exact, le fait est évidemment extraordinaire. Les parapsychologues ne s'étonnent pas de cette séance. Pour eux, la voyante n'a rien deviné grâce au morceau d'étoffe. Elle a simplement lu dans la pensée de Mademoiselle de S.P. ; celle-ci savait en effet que le morceau d'étoffe avait appartenu à une reine morte à quarante ans, au temps de Jésus-Christ, en Egypte.

La chose est admissible. Mais Mademoiselle de S.P. ignorait de quoi était morte cette reine. Elle ne devait l'apprendre que quelques jours plus tard. La « voyante » aurait-elle donc pu deviner ce que Mademoiselle de S.P. ne savait pas encore ?

APRES LE PASSE, L'AVENIR

Il est possible, selon la parapsychologie, de parvenir à une certaine connaissance de l'avenir.

Le mathématicien J. S. Soal se livrait au jeu de cartes du docteur Rhine, jeu que nous connaissons déjà. Son sujet était l'étudiant Basil Chakelton.

Basil Chakelton, ce jour-là n'avait pas de chance, il ne devinait jamais aucune des cartes retournées par le professeur Soal. On aurait dit qu'il le faisait exprès.

Mais chose curieuse, la carte nommée par l'étudiant était celle retournée le coup d'après. Cela le professeur Soal ne le remarqua pas tout de suite, mais seulement un peu plus tard en comparant les listes de sortie des cartes et les listes divinatoires du sujet si peu brillant.

Certains voient quelquefois en rêve des événements futurs. Un professeur de lettres m'a fait dernièrement la confidence suivante :

— J'ai été inspecté mardi dernier...

— Cel a bien marché ? Pas trop sévère votre inspecteur général ?

— Non. Cela s'est bien passé. Figurez-vous que la nuit précédente j'avais justement rêvé d'une inspection. Et dans la réalité, j'ai tenu compte des petites remarques que l'Inspecteur m'avait faite dans le rêve !

On assure que l'appareil utilisant le Radar pour le tir contre-avions fut inventé en rêve par un ingénieur de la Compagnie des Téléphones Bell.

Ne vit-on pas récemment un fidèle client de la Loterie Nationale rechercher un billet portant un numéro entrevu dans un rêve ? Il finit par trouver ce numéro et il gagna un dixième du gros lot.

Citons un dernier rêve prémonitoire, celui du professeur Baruk.

Il venait d'être nommé médecin-chef de Saint-Maurice. Une nuit, il rêva qu'il traversait une rivière sur un pont ; le pont s'écroulait et il allait se noyer lorsqu'un de ses amis — chirurgien — le saisit par la main et le sauva.

Le lendemain, au cours de la visite, le docteur fut blessé à la tête par une pierre qu'un pensionnaire lui avait lancée. Le traumatisme crânien était important, mais le chirurgien ami — qui s'était déjà manifesté dans le rêve — se trouvait présent. Il opéra aussitôt le médecin-chef et le sauva.

En état de sommeil, la conscience a-t-elle donc des pouvoirs de divination ?

DES TESTS DE PRECOGNITION

Au laboratoire de parapsychologie de la Duke University, le professeur Rhine et ses amis ont mis au point divers tests de précognition, c'est-à-dire de prévision d'un événement futur.

Les tests sont relativement faciles ; ils n'exigent ni les écrans, ni certaines des précautions nécessaires pour les tests de clairvoyance ou de télépathie.

Le sujet doit écrire l'ordre dans lesquel se trouveront les cartes du jeu de ving-cinq cartes, lorsque ce jeu sera battu.

Avant les tests, l'examinateur fixe le nombre de fois où les cartes seront battues au cours des expériences de précognition, six par exemple.

Avant chaque « run », il faut six fois couper les cartes battues, mais non de façon indifférente.

En effet, il lance six dés et fait le total des points inscrits sur les faces supérieures. Le jeu n'ayant que vingt-cinq cartes, si le nombre donné par les dés dépasse 25, on retranche 25 de ce nombre.

Si les dés donnent 17, on coupe le jeu après la 17^{me} carte.

Si les dés donnent 32, on enlève 25 à ce nombre $32 - 25 = 7$. On coupe le jeu après la 7^{me} carte.

Les cartes sont battues et coupées par l'examinateur et la règle rigide de la coupe est suivie, sinon ce dernier pourrait inconsciemment faire preuve de clairvoyance pour couper le jeu à une place favorable.

Il existe également des tests de précognition où le battage du jeu se fait au bout d'un certain nombre de jours, de semaines ou même de mois, délai fixé bien entendu avant le début des expériences.

Pour un délai de 10 jours par exemple, les choses se passent ainsi :

Le jour J., le sujet fait ses prévisions en notant les symboles dans l'ordre où il pense qu'ils se trouveront après le battage du jeu 10 jours plus tard : il les marque dans la colonne « call » de la feuille de résultats.

Au jour J + 10, le jeu est battu et coupé par l'examinateur. Celui-ci note les symboles dans l'ordre

où ils se trouvent, dans la colonne « card » d'une autre feuille de résultat.

Il suffit de comparer les 2 colonnes pour enregistrer les réussites.

Ces tests de précognition ont montré que certaines réussites ne pouvaient être dues à la chance seule.

Faut-il donc penser que, même à l'état de veille, l'homme peut — quelquefois — deviner l'avenir ?

Il est évidemment des cas fort étranges.

Nous citerons seulement le plus connu, celui de deux étudiants en médecine de Lyon, nommés Gallet et Varay.

Le matin du 27 Juin 1894, les deux jeunes gens préparaient ensemble leur examen. Ils étaient dans leur chambre assis en face l'un de l'autre, des deux côtés d'une table.

Ce matin-là, les membres du Congrès se préparaient à élire un nouveau Président de la République.

— Aujourd'hui j'aurais bien voulu être à Versailles, dit Varay. Mais je ne regrette rien, car ici nous avons un peu de fraîcheur et là-bas il va faire une chaleur étouffante. Quels sont les derniers pronostics ?

— Casimir Perrier ! lança Gallet.

Tout en répondant à son ami, Gallet écrivit le nom du futur Président de la République Française et dessous ajouta « 451 voix ».

A midi, ils se rendirent au restaurant et ne parlèrent pas de l'élection présidentielle. Après le déjeuner, ils rencontrèrent dans la rue deux autres étudiants.

— Quoi de nouveau ?

— Casimir Perrier est passé...

— Par combien de voix ? interrogea Varay.

— 451.

Varay ouvrit de grands yeux. Il se retourna vers son ami Gallet.

— 451 ! Tu entends ! C'est le chiffre que tu as marqué ce matin sur ton carnet.

Précognition diront les uns. Simple hasard répliqueront les autres...

Il faut distinguer la voyance et la prémonition.

Pour les spirites, la voyance est la faculté qu'ont certaines personnes baptisées « médiums », d'avoir des visions, de voir des événements passés ou futurs ou des scènes de la vie présente se déroulant au loin. Pour eux, il s'agit d'une faculté permanente.

La prémonition, elle, est un avertissement mystérieux concernant l'avenir, une sensation particulière annonçant un événement tout proche. On se trouve alors, au contraire, en présence d'un phénomène très rare et même si exceptionnel qu'on peut se demander s'il n'est pas dû au hasard seulement.

Le 27 Juin 1894, l'étudiant lyonnais Maurice Gallet sentait dès 10 heures du matin que le président Perrier serait élu dans l'après-midi avec 451 voix. Mais jamais plus dans sa vie, il n'a rien deviné à l'avance.

On nous assure que, le 25 mai 1932, la femme du colonel Bataillard s'arrêta de jouer aux cartes pour annoncer à ses partenaires que le président Doumer allait mourir après avoir reçu deux balles de révolver,

ce qui eut lieu effectivement le lendemain. Par la suite, Madame Bataillard, comme Monsieur Maurice Gallet, n'a plus jamais deviné.

Dans la nuit du 16 au 17 mai 1938, une certaine Marie Lagrave voyait en rêve une carte de France découpée transversalement par un ciseau. Cette ligne, elle la retrouva plus tard dans la réalité : elle partageait la France en deux zones. Jamais plus Marie Lagrave ne fit d'autres rêves prémonitoires.

La véritable prémonition reste donc un phénomène tout à fait exceptionnel.

LA GEOMANCIE

Hasard ou télépathie ? Il y a peu de temps est arrivé, au tirage de la Loterie Nationale, une affaire extraordinaire. L'événement eut lieu au mois de mai 1955.

Un ami de Bruno Coquatrix, le directeur de l'Olympia, lui signala l'existence d'un homme capable de dire le numéro du billet gagnant le gros lot à la Loterie Nationale au prochain tirage. D'abord sceptique, Bruno Coquatrix accepta finalement de tenter l'expérience. Il convoqua ce phénomène, nommé Sanas.

— Vous devinez à l'avance le numéro du gros lot ?

— Oui Monsieur... Vous vous demandez sans doute pourquoi je ne cours pas acheter le billet ? Tout simplement parce qu'avec moi, ça ne marche pas.

D'ailleurs le numéro gagnant est sans doute déjà vendu à quelqu'un. Le destin seul sait où il va frapper et je peux uniquement prévoir ce qui est écrit dans le destin.

— Bien. Voulez-vous paraitre sur scène le soir même du tirage et, une heure avant celui-ci, donner aux spectateurs le précieux renseignement ?

— D'accord.

Le 20 mai 1955, M. Sanas se présenta chez Maître Lefêvre, huissier à Paris.

— Je viens déposer chez vous ce petit coffret. A l'intérieur, dans un tube de verre scellé aux deux extrémités, se trouve le numéro du billet gagnant au prochain tirage de la Loterie Nationale. Dans cinq jours, le 25 mai, voudrez-vous avoir l'obligeance de venir sur la scène de l'Olympia et d'ouvrir ce coffret devant les mille huit cents spectateurs de ce music-hall ?

Le 25 mai arriva. Quatre-vingt-dix minutes avant le tirage, Maître Lefèvre se trouva sur la scène en face des spectateurs incrédules. Devant le micro, en habit, il annonça :

— Chers spectateurs ! Je vais ouvrir le coffret. Dans le tube de verre placé à l'intérieur, se trouve un papier et sur ce papier le numéro qui rapportera dans une heure et demie, vingt-cinq millions au propriétaire du billet...

— C'est le numéro 31874.

Certains sourirent, tous regardèrent leurs billets. Le futur gagnant n'était pas dans la salle.

Ce même soir les sphères de la Loterie Nationale laissèrent tomber le numéro 31874.

Hasard ou télépathie ?

M. Sanas ne prétend pas être télépathe. Il est adepte de la géomancie, c'est-à-dire de la divination qui s'opère en jetant de la terre, de la poussière ou des petits cailloux sur une table et en étudiant ensuite les figures ainsi formées !

Le Révérend Père Reginald Omez, au cours du colloque de Royaumont, a donné la position de l'Eglise Catholique à légard des prédictions :

— Un avenir peut être connu à travers ses causes, d'autant mieux qu'une intelligence est plus poussée. Des hommes doués au point de vue subconscience peuvent très bien arriver à percevoir et à deviner des événements futurs, dans des causes encore difficiles à analyser. L'Eglise admet donc que dans les profondeurs du subconscient nous pouvons parfois prévoir certains événements. Mais le fait de craindre ou de souhaiter un événement peut largement contribuer à sa réalisation et ainsi donner faussement l'impression d'une prévision qui, en réalité, aura été tout simplement la cause éloignée mais efficace de l'événement. Lorsqu'il s'agit d'un événement dû entièrement au hasard, l'Eglise estime qu'aucun être humain ne peut prévoir cet événement futur.

CHAPITRE VII

LA PENSÉE AGIT-ELLE SUR LA MATIÈRE EN MOUVEMENT ?

Les parapsychologues, après avoir montré que le sixième sens permettait de voir quelquefois le passé ou l'avenir, étudient l'action de la pensée sur la matière en mouvement : la psychokinésie ou le facteur P.K., qui n'a rien à voir avec la télékinésie, ce tour qui veut faire croire que des cerveaux humains peuvent, seuls, déplacer des objets à distance.

Les parapsychologues ont cherché à savoir si l'esprit pouvait agir sur la matière. Le docteur Rhine a, dans ce but, multiplié les expériences en se servant de deux dés ordinaires.

Il disait à ses sujets :

— Voilà deux dés. Lancez-les. Il faut qu'ils totalisent 7 points à chaque lancée.

— Cinq et deux ? Ou quatre et trois ?

— N'importe... Il me faut 7 au total.

Sur douze coups, les lois de la chance n'accordent que deux fois ce chiffre 7.

Les sujets du docteur Rhine firent beaucoup mieux. Ne vous est-il pas arrivé, à vous aussi, en jouant au jacquet par exemple, de vouloir intensément un double six ou deux as et d'avoir vu arriver le double six ou les deux as ?

L'esprit, d'après les expériences du docteur Rhine serait capable d'exercer une influence sur la matière.

Fait curieux, la fatigue ou la distraction diminue cette aptitude nouvelle, comme elle diminuait l'aptitude à la perception extrasensorielle tandis que les stimulants lui sont favorables.

La chose parait inexplicable... à moins que les calculs de probalité, comme l'avance le docteur Robert A. Mc Connel de l'Université de Pittsburg, soient faux.

Les calculs sont pourtant justes !

Il y a donc là un défi à la physiologie, à la statistique ou à la psychologie. L'affaire vaut qu'on s'y attarde.

Pour effectuer les tests du Parapsychology Laboratory de la Duke University le matériel est très simple : des dés, un cornet pour les lancer et une table.

On prend de préférence une paire de dés dont les points noirs sur les faces ne sont points représentés en creux. Ils sont lancés avec un cornet cylindrique d'une capacité suffisante, et non à la main, car on pourrait suspecter l'habileté manuelle du joueur.

Les dés doivent être lancés sur une surface unie où il peuvent rebondir et rouler librement.

Avant le test, des feuilles de résultats sont préparées. Elles portent en haut de chaque page le nom du sujet et celui de l'expérimentateur, la date et l'heure, la taille des dés et la méthode de lancement.

Avant l'expérience, le sujet soumis au test reçoit de l'expérimentateur toutes les explications utiles. Il connait ainsi parfaitement le but des gestes qu'il va faire, ce qui le met dans un état d'esprit favorable.

Il est préférable, pour ne point distraire le sujet, d'agir dans une pièce calme, isolée des bruits extérieurs, sans témoins inutiles.

On procède par séries de 12 lancers de la paire de dés ; chaque série est appelée « run ».

Dans le « *big-dice Test* », le sujet essaie d'obtenir avec les deux dés un nombre égal à 8 ou au-dessus de 8. Par exemple, 6 et 2 (8), 6 et 3 (9), 6 et 4 (10). Il doit penser à un nombre haut (high) — 8 ou au-dessus — au moment où il lance les dés.

S'il réussit, il marque un point.

Pour un « run », soit 12 lancers, les lois de la chance donnent 5 points, c'est-à-dire que le sujet le plus mauvais peut espérer obtenir 5 fois un total égal ou supérieur à 8 avec les deux dés.

Dans le « *Low-Dice Test* », on procède exactement de la même manière, mais le sujet, à chaque lancer, essaie d'obtenir avec les faces supérieures des deux dés un total égal à ou inférieur à 6.

Dans une expérience sérieuse, le sujet doit lancer un nombre égal de fois pour « high-dice » et pour « low-dice ». Ce procédé fournit un contrôle de la véracité des dés.

Voici un tableau de résultats de « High-Dice » ou « Low-Dice Test » :

Nombre de lancers	Points escomptés d'après les lois de la chance	Résultats moyens	Bons Résultats	Excellents Résultats
12	5	7	7	8
36	15	21	23	24
72	30	38	40	43
144	60	73	75	78
288	120	137	141	145
432	180	201	206	211

Feuille de Résultats pour PK Tests

SUJET : *Paul Durand* DATE : *7 août 1958*
EXPÉRIMENTATEUR : *R. May* HEURE : *9 h.*
NOMBRE DE DÉS : *2* TAILLE : *5/8* GENRE : *Red Inlaid*
CONDITIONS : *Cup Thrown*

High Dice

42	15	67
62	43	54
15	63	36
35	22	31
61	13	45
54	36	15
56	32	61
26	42	35
14	52	32
32	45	54
15	65	16
45	14	21

Points 6 4 6

+ 1*

Low Dice

21	31	63
43	44	54
36	25	42
56	16	13
32	33	15
45	32	55
13	42	34
66	65	26
52	11	21
41	42	51
54	65	46
22	41	31

5 7 6

+ 3*

Double six

31	41	66
34	43	53
23	32	44
55	11	34
66	54	51
33	13	63
16	43	66
15	16	45
23	52	24
42	34	34
54	25	61
43	13	32

Points 1 0 2

+ 2*

le chiffre marqué d'un astérisque (*) est le gain sur la chance.

Si pour 6 « runs » — soit 72 lancers — le sujet obtient 38 points pour « high dice », le résultat peut être considéré comme encourageant puisque le calcul des probabilités ne lui en accorde que 30.

S'il obtient 40 points, toujours pour 72 lancers, le résultat devient alors significatif. Si les tests ont été soigneusement faits et contrôlés, ils montrent, sans aucun doute possible, l'intervention d'un facteur P K, une action de l'esprit humain sur la matière en mouvement.

Certains sujets particulièrement doués obtiennent 43 points dans ces conditions, toujours pour 72 lancers (voir tableau de résultats de « high dice » ou « low dice Test).

*
**

Un autre type de test est le « seven » — sept —. Le sujet lance toujours la paire de dés et cherche à obtenir 7 en totalisant les deux faces supérieures. Par exemple 1 et 6 ou 5 et 2 ou 4 et 3.

Il ne pense pas « je veux obtenir 4 et 3 ou bien 5 et 2 » mais tout simplement « je veux obtenir 7 ».

Le nombre de réussites accordées par le calcul des probabilités est facile à obtenir. Avec 2 dés, il est possible d'obtenir seulement 36 combinaisons. Là-dessus 15 donnent un total de 8 et au-dessous, 15 autres un total de 6 et au-dessous.

Il reste 6 combinaisons donnant 7 : 6-1, 5-2, 4-3, 3-4, 2-5 et 1-6.

Il y a donc 15 chances sur 36, soit 5 chances sur 12 lancers d'obtenir un « high dice » ou un « low dice » et 6 chances sur 36, soit deux chances sur 12 lancers d'avoir un 7.

Voici un tableau de résultats de « Seven Tests » :

Nombre de lancers	Points escomptés d'après les lois de la chance	Résultats moyens	Bons résultats	Excellents résultats
12	2	3	4	5
36	6	10	12	13
72	12	18	20	21
144	24	33	35	37
288	48	61	64	67
432	72	87	91	95

Là encore, l'intervention d'un facteur P K apparaît nettement.

Autres tests de psychokinésie, les « Singles Tests » (simples tests). Chaque « run » consiste toujours en une série de 12 lancers de deux dés, mais le sujet cherche à obtenir une face, le « trois » par exemple.

S'il lance les dés et si ceux-ci donnent 3 et 4, il marque un point puisqu'il y a une face « trois ». Par contre si les dés donnent 3 et 3, il marquera 2 points car il y aura alors 2 faces « trois ».

Dans ce cas, le calcul des probabilités donne 4 points (soit 4 chances) pour 12 lancers.

Voici un tableau de résultats de « Single Tests » :

Nombre de lancers	Points escomptés d'après les lois de la chance	Résultats moyens	Bons résultats	Excellents résultats
12	4	6	7	8
36	12	18	20	23
72	24	33	35	37
144	48	61	64	67
288	96	114	118	123
432	144	166	171	177

Nous retrouvons toujours le facteur qui fait « dévier la chance ».

Les « Double Tests » ne sont qu'une intéressante variante des « Single Tests ». Le sujet cherche à obtenir une double face : double six par exemple. On lui donne un point quand sortent les deux six.

Ici les lois de la chance n'accordent qu'une réussite pour 36 lancers de la paire de dés, soit un point pour 3 séries de 12 lancers.

Et pourtant, bien des sujets arrivent à faire beaucoup mieux. Ainsi pour 144 séries de 12 lancers, la chance seule donne 48 points, mais certains sujets arrivent à décrocher 65, 69 et même 70 points.

Nous venons de voir jusqu'ici les tests de base en psychokinésie ; des variantes plus ou moins originales peuvent être introduites.

Ainsi, les dés peuvent être lancés mécaniquement.

A cet effet, ils sont placés dans une boîte à fond mobile située au-dessus d'une planche inclinée à 45 de-

grés et sur laquelle ils bondiront avant de rouler sur la table d'accueil.

Ils peuvent aussi être retenus en haut d'un plan incliné dominant la table par une simple règle solidaire d'une ficelle. Il suffit de tirer celle-ci pour les libérer.

Plus ingénieuse est la cage rotative dans un plan vertical. C'est un long parallélépipède rectangle aux parois de fin grillage permettant, de l'extérieur, la lecture des dés. Un petit moteur électrique anime le système tournant grâce à une courroie de connexion.

A la fin de chaque révolution, la cage est dans la position verticale et les dés se trouvent sur le fond, ce qui permet une lecture facile.

La vitesse de rotation est fixée pour chaque « run » et ne doit pas être modifiée au cours d'un même « run ».

Certains tests utilisent manuellement ou mécaniquement un plus grand nombre de dés.

Dans ce cas, un « run » comporte toujours la lecture de 24 dés. Par exemple, avec six dés utilisés, le « run » complet comprendra 4 lancers de six dés. Avec trois dés, il y aurait 8 lancers.

Dans les tests à grand nombre de dés le sujet souhaite voir sortir une face donnée, le « trois » par exemple.

Les lois de la chance sont ici les mêmes que dans les « single tests », soit, en réussite, le sixième du nombre de dés lancés. Avec 24 dés lancés, la chance seule donnerait donc 4 points. Pour lancer à la fois 24 dés, il y a évidemment intérêt à se servir d'un procédé mécanique.

UNE NOUVELLE UNITE

Les tests ayant été faits, il convient de pouvoir évaluer rapidement et pratiquement les résultats obtenus.

Pour les réussites dûes uniquement à la chance, une règle générale a été découverte. Le nombre de points (h) est alors égal, dans un nombre donné de lancers (n), au produit de ce nombre (n) par les chances de probabilité d'obtenir un point sur un essai (p)

$$h = n \times p.$$

Prenons le cas des « high dice tests ». Pour un « run » n vaut 12 et la chance d'obtenir une réussite sur un lancer est, nous l'avons vu, de 15/36 soit encore 5/12. Donc p vaut 5/12 et :

$$h = 12 \times \frac{5}{12} = 5$$

Pour 12 lancers, les calculs de probabilité donnent encore :

5 réussites en « low-dice tests »,
2 réussites en « seven tests »,
4 réussites en « single tests ».

Or, le sujet provoque une véritable « déviation » de la chance, déviation qu'il est maintenant facile de chiffrer.

Il suffira de retrancher du nombre de points obtenus par le sujet, le nombre de points imputables à la chance.

Prenons un exemple.

En faisant trois « runs » — donc 36 lancers — en

« high-dice », un sujet obtient 22 points. Nous savons que les lois de la chance lui ont offert 5 points par « run » soit 15 points pour les 3 « runs ». Sur la chance, le sujet a donc gagné

$$22 \text{ points} - 15 \text{ points} = 7 \text{ points.}$$

L'unité de mesure pour évaluer la réussite des tests de psychokinésie est le « standard deviation » (SD) qui varie avec le nombre de « runs ».

La formule de base de cette unité est :

$$SD = \sqrt{n\,p\,q}$$

n'étant le nombre de lancers, p la probabilité d'obtenir 1 point sur 1 lancer, q étant le complément à 1 de la valeur p, c'est-à-dire la probabilité d'échec sur 1 lancer.

Prenons le cas pour un « run », en « single tests » soit 24 lancers de un dé :

$$p \text{ vaut alors } \frac{1}{6} \text{ et } q = \frac{6}{6} - \frac{1}{6} = \frac{5}{6}$$

d'où le « standard deviation » pour 1 « run » en « single tests ».

$$SD = \sqrt{24 \times \frac{1}{6} \times \frac{5}{6}} = \sqrt{\frac{20}{6}} = \sqrt{3{,}333} = 1{,}8257$$

Si l'on veut le SD pour 30 « runs », il suffira de multiplier la racine carrée de 30 par 1,8257, soit

$$\sqrt{30} \times 1{,}8257 = 10.$$

Dans les tests PK comme dans les tests ESP le succès d'une épreuve est donné par le « critical ratio » (CR) — rapport critique — qui est, nous le savons, le rap-

port entre la déviation obtenue par le sujet sur la chance et le « standard déviation ».

Prenons, par exemple, un sujet ayant fait 30 « runs » en « single tests » et ayant obtenu 151 points. A 4 points par « run » la chance lui a offert 120 points. La déviation sur la chance a donc été de + 31. Dans ce cas

$$C\,R = \frac{+31}{10} = 3{,}1$$

pour 30 « runs » le SD en « single tests » valant 10.

Si nous consultons les tables fournies par les calculs de probabilité, nous voyons qu'un CR de 3,1 ne peut être obtenu par la chance seule qu'une fois sur 1032 séries. Nous pouvons donc en conclure que le facteur PK a opéré.

PSYCHOKINESIE ET TELEKINESIE

Il ne faut pas confondre la « psychokinésie », action de la pensée sur des systèmes matériels en mouvement tels que les dés à jouer ou même une goutte d'eau qui tombe, et la « télékinésie » qui n'est qu'une illusion amusante ou frauduleuse.

Le tour est généralement bien monté et l'illusion est parfaite.

Le télékinésiste prend toujours la précaution de se faire lier les chevilles ou les poignets par ses propres dupes. Pour mieux convaincre ces derniers, il fait plomber ses liens ou encore les fait recouvrir de cachets de

cire. Il lui arrive, comme Houdini, de se faire mettre des fers aux chevilles et des menottes aux poignets.

Dans ces conditions, comment va-t-il, dans l'ombre, ou dans l'obscurité, réclamée par lui, pouvoir tricher ?

Aucun lien ne résiste à un expérimentateur habile. Même s'il est enfermé dans un sac ficelé, il en sortira et le réintègrera avant le retour de la lumière.

Certains gonflent les muscles au moment où ils sont ligotés. En les relâchant, ils peuvent ensuite se libérer de leurs entraves et déplacer eux-mêmes l'objet, tout en faisant croire au pouvoir supranormal.

J'ai failli être dupe de la télékénésie. La séance se passait à Lyon au mois de septembre 1957, dans une chambre d'hôtel. Quelques amis m'avaient amené là pour me prouver la réalité de la télékinésie.

L'homme, sympathique, avait une quarantaine d'années. Il m'expliqua ce qu'il allait faire :

— Au centre de cette table se trouve une bouteille vide. Vous allez m'attacher sur ce fauteuil qui restera à cinquante centimètres de la table. Avec une craie, vous marquerez sur la table l'emplacement de la bouteille. Puis nous éteindrons la lumière.

— J'aimerais voir la chose se passer en plein jour.

— C'est impossible, car je n'ai plus aucun pouvoir. Mes forces supranormales ont besoin d'obscurité.

— Eh bien, d'accord !

Il me donna quatre longues ficelles assez épaisses et je lui attachai moi-même chaque mollet à un pied du fauteuil et les avant-bras aux bras de ce dernier.

Il était désormais impossible à notre homme de déplacer l'un de ses membres. J'allai tourner l'interrupteur. L'obscurité fut totale. J'étais moi-même à un mètre du fauteuil. J'entendis bientôt un léger bruit. La bouteille se déplaçait-elle ?

— Rallumez !

Je laissai à un ami le soin de cette opération. Stupeur, la bouteille se trouvait maintenant tout à fait au bord de la table. Avait-elle bougé de cinquante centimètres sous l'effet d'une force mystérieuse ?

Je regardai l'homme. Il souriait :

— Détachez-moi, s'il vous plaît !

Je déliai d'abord les jarrets, puis l'avant-bras gauche. J'étais, je dois le dire, assez bouleversé par ce que je venais de voir.

Brusquement tout s'éclaira. Au lieu de détacher l'avant-bras droit, je pris brusquement à pleine mains le bras du fauteuil et le soulevai. Surpris, l'homme avait essayé de résister, mais pour lui, c'était trop tard...

— Eh bien oui, fit-il simplement, je ne suis qu'un illusionniste. Je vous demande une grâce. C'est là mon gagne-pain. Ne révélez jamais mon nom.

En échange de cette promesse, j'appris des choses étonnantes et dus reconnaître son habileté et son esprit d'invention.

Avec son fauteuil truqué, par ailleurs démontable, il pouvait se permettre de déplacer n'importe quoi, dans l'obscurité, de procéder à des « attouchements spirites »,

d'écrire sur des « ardoises spirites » tout en ayant les bras attachés et toujours à distance.

Le bras du fauteuil étant mobile, restait solidaire de l'avant-bras qu'on y attachait.

Il m'indiqua plusieurs procédés pour mouvoir un guéridon à distance. Pour soulever un guéridon léger, il existe des bagues truquées que l'on porte normalement au doigt. Les unes sont munies d'un crochet. D'autres sont fendues et la fente vient s'encastrer sous la tête d'une punaise peinte à la couleur de la table et fixée dans le bois de celle-ci au moment où les mains sont posées bien à plat. En levant la main, on soulève forcément le guéridon.

On peut aussi mettre une bague à chaque médius et les relier entre elles par un fil noir de 40 à 50 centimètres de long. Il n'y a plus qu'à faire passer ce fil sous le plateau du guéridon.

Fils et cheveux permettent de déplacer à distance les objets les plus divers. Un couteau monte tout seul dans une carafe, un ciseau saute brutalement du parquet sur une chaise, etc. . .

Le Docteur Eugène Osty, mort à 64 ans en 1938, voulut étudier la connaissance paranormale et fut la dupe du « médium » autrichien Rudy Schneider.

Pour voir si Rudy Schneider ne trichait pas, il avait installé un ingénieux dispositif expérimental, à base d'infra-rouge dans la pièce obscure où se déroulait les expériences. Rudy Schneider cherchant à produire une télékinésie, le Docteur Osty, assisté de son fils Marcel,

ingénieur, fut surpris de constater que les rayons infrarouges — rayons invisibles — étaient absorbés partiellement.

Il en conclut un peu vite que l'Autrichien projetait alors hors de son corps une substance invisible.

Les amateurs du spiritisme estiment que le Docteur Osty fut le premier à déterminer les caractères de la « force médiumnique », à en suivre les manifestations et à en enregistrer les variations. Mais l'existence de cette force médiumnique n'est encore nullement démontrée, tandis que cent procédés sont connus d'intercepter, dans l'ombre, partiellement ou totalement, un faisceau d'infrarouge, ne serait-ce qu'en utilisant des écrans, même très légers.

Le Docteur Osty ne semble jamais y avoir pensé.

CHAPITRE VIII

LES SUBTILITÉS DE LA TÉLÉPATHIE

Le rôle du parapsychologue n'est pas de tout nier, ni de tout admettre, mais de distinguer le vrai du faux dans le domaine de l'étrange. La tâche est rude.

La « télépathie » peut très bien n'être, en réalité, que l'illusion du déjà vu, du déjà entendu ou même une simple coïncidence.

Il convient donc d'être méfiant.

Les expériences du savant français René Warcollier ont montré un aspect peu connu de la télépathie.

Le « message télépathique » n'arrive pas, le plus souvent, intégralement au cerveau récepteur. Au cours de sa transmission à distance, il subit des déformations qui échapperont à toute personne non avertie.

Dans une pièce, un homme, placé là par Warcollier regardait fixement une jupe à carreaux. Dans un immeuble voisin, un autre homme essayait par le dessin de capter le message du précédent. Or, il ne dessina pas une jupe à carreau, mais il écrivit simplement le mot « arlequin » à côté d'un grillage. Le message avait bien été capté, mais d'une façon déformée : la jupe à carreau lui avait fait penser à un costume d'arlequin.

Comment ne pas citer ici quelques mots de Robert Amadou, le grand spécialiste français de la télépathie ? [1]

1) *La télépathie,* Editions Grasset.

« La reproduction fidèle, exacte, ligne pour ligne, mot pour mot, nuance pour nuance d'une image, d'une idée, d'un geste prétendument transmis par télépathie, constitue le plus sûr indice d'une fraude ou d'une illusion. Car la télépathie n'est ni un téléphone, ni un appareil de photographie. C'est un savoir viscéral, une expérience digestive, transposée sur le plan psychique. C'est une fonction vitale dont toutes les caractéristiques d'apparence ou d'origine intellectuelle doivent paraître suspectes : régularité, fidélité, logique ou mécanique, signalent la fausse télépathie ».

LE SIXIEME SENS CHEZ LES ANIMAUX

L'hypnose animale paraît être un phénomène réel et bien connu.

Une courte ligne blanche tracée à la craie sur le sol ne suffit-elle pas pour hypnotiser une poule ? On place son bec au-dessus du trait blanc. L'animal qui, un instant plus tôt, se débattait violemment pour échapper à la prise de l'homme, s'immobilise complètement.

Après quelques secondes, la poule semble dormir.

Un autre procédé consiste à braquer dans les yeux de la poule deux doigts écartés. Elle s'immobilisera de même.

Mais les poules paralysées pendant un instant se trouvent-elles vraiment dans un état d'hypnose ? Il semble qu'il s'agisse seulement d'une immobilisation

Grâce au pendule certains prétendent découvrir des richesses souterraines, des trésors cachés ou retrouver des personnes disparues. Ici, l'objet de la recherche est un jeune enfant et les instruments de prospection sont le pendule, une photographie de l'enfant, un plan de Paris et le « fluide ».

(Cl. Agence Rapho, Robert Doisneau, photographe)

réflexe assez facile à obtenir chez un certain nombre d'animaux.

Quel prestidigitateur n'a jamais endormi une colombe en public ? Il la culbute doucement sur la paume de la main et le tour est joué.

Une excitation brusque déclenche en effet chez l'animal une peur paralysante. Il suffit de serrer dans la main une grenouille renversée pour l'immobiliser totalement et lui donner l'apparence de la mort.

La circulation sanguine joue un grand rôle et, bien souvent, la compression des carotides permet d'obtenir le même résultat. La pression sur ces vaisseaux produit une asphyxie sanguine suivie d'évanouissement.

Aux Indes les fakirs, les faux, bien entendu, ne pratiquent pas autrement. Devant un public toujours ébahi ils « endorment » ainsi de gros lézards, des lapins et surtout des oiseaux.

Les parapsychologues assurent que l'homme partage le sixième sens avec ses frères inférieurs.

On sait déjà que certains animaux ont des sens plus aiguisés que les nôtres. Des oreilles de chiens, par exemple, captent des ultra-sons qui nous échappent. Bien avant l'homme, les animaux devinent l'approche d'un orage. Mais ces faits peuvent s'expliquer par l'étude classique des sens.

Par contre, certains récits étranges ne peuvent s'expliquer que par l'intervention d'un sixième sens.

L'aventure du lévrier Wamar est un exemple devenu célèbre.

Wamar vivait à Turin chez son maître Mario Galli au temps de l'Italie fasciste. Mario, mobilisé, alla en 1936 faire campagne en Ethiopie.

Wamar le lévrier resta seul avec les parents de Mario et ne parut pas s'apercevoir de l'absence de son maître.

Puis, un jour de juin 1936 — le 27 exactement — Wamar se mit à grogner et à gémir dans la cuisine, tournant en rond.

Les Galli essayèrent vainement de le calmer. Ils ouvrirent la porte pour le laisser sortir, mais Wamar n'en avait nulle envie. Il reprenait sa ronde autour de la table en japant tristement et en reniflant chaque objet familier.

Le soir, il ne toucha pas à sa patée.

Les Galli se mirent à table et la conversation aidant, ils ne pensèrent bientôt plus au chien. On ne l'entendait plus.

Après le repas, la mère de Mario chercha Wamar. Il n'était ni dans la cuisine, ni dans les pièces attenantes.

— Il a dû monter en haut ! fit-elle... Il sait pourtant que je n'aime pas ça. Wamar ! Wamar ! Viens ici...

Mais malgré les appels répétés, toujours pas de Wamar. Alors, la vieille femme se décida à monter à l'étage. En voyant entrebaillée la porte de la chambre de son fils, elle comprit tout de suite où il était.

Wamar était allongé au pied du lit. Elle voulut le chasser, mais il la regarda si tristement qu'elle n'en eût pas le courage.

Depuis ce jour, Wamar n'accepta plus aucune nourriture. Il mourut bientôt d'inanition. Ce jour-là arriva à Turin la nouvelle de la mort de Mario Galli, au pays du Négus. Il avait été tué au cours d'une reconnaissance... le 27 juin 1936.

CHAPITRE IX

LES CHARLATANS DU SIXIÈME SENS

Les subtilités de la télépathie favorisent les supercheries, aussi les fraudes sont-elles fréquentes et nuisent-elles beaucoup au sérieux des recherches.

Les numéros de télépathie — « transmission de pensée » — présentés dans les music-halls sont évidemment truqués.

Dans de telles séances d'illusion il y a toujours deux personnes.

Le plus souvent, l'une, les yeux bandés, reste sur la scène tandis que l'autre se promène dans la salle parmi les spectateurs, les interrogeant sur eux-mêmes ou sur des objets présentés par eux : montres, permis de conduire, etc.

Des questions sont alors posées à haute voix au compère resté sur la scène. L'habile interrogateur utilise un code discret. Par exemple, il ne dira pas :

— Quelle est la couleur de cette robe ? mais :

— A présent, dites-moi la couleur de cette robe.

« A présent » fait partie du code et signifie rouge s'il s'agit d'une robe, « blond » pour des cheveux ou bien encore « or » pour un objet métallique.

Les codes ainsi employés sont complexes car le compère aux yeux bandés — souvent une jeune femme

— doit deviner aussi bien les noms de famille que les prénoms ou les numéros des cartes d'assurance sociale.

Très souvent ces illusionnistes utilisent des listes numérotés A, B, C, D, etc...

Chaque liste peut comprendre 20 ou 30 mots numérotés dans chacune d'elles de 1 à 30. Dans la question posée, l'interrogateur enverra habilement la lettre C et le chiffre 15 et à la réception sur scène le mot sera immédiatement identifié.

Parfois le tour est encore plus complexe et chaque numéro est traduit par un mot pour qu'il échappe au public attentif.

Par exemple, l'interrogateur veut faire dire « René » par son compère. Il ne dit pas :

— Quel est le prénom de ce Monsieur ?

Mais :

— Oui... le prénom de ce Monsieur ?

« Oui » dans le code des prénoms représente le chiffre 7 qui est en face de René. Sur la scène, le compère qui entend « Oui » fait l'opération inverse. Il trouve 7 et dit René.

Pour faire ce métier, il faut donc beaucoup de mémoire.

Certains couples chez qui elle commence à faiblir n'utilisent plus un code verbal, mais un code par gestes. Ceux-ci semblent naturels au public : bras levé, main portée derrière le cou, etc...

LE CUMBERLANDISME

Les cartes devinées forment un autre domaine de la simulation télépathique.

Il ne s'agit pas évidemment d'une carte qu'on fait tirer puis replacer dans un jeu de cartes. C'est là une petite supercherie enfantine.

L'Américain Ferding fut un spécialiste de cette illusion. On lui présentait un jeu de cartes. En détournant la tête, il en tirait une au hasard puis le rendait à l'expérimentateur. Ensuite Ferding quittait la pièce. Lorsqu'on le rappelait, il devait retrouver la carte précédemment tirée par lui, non plus dans le jeu, mais parmi dix cartes retournées alignées sur une table.

Ferding s'approchait de la table, semblait hésiter... et ne se trompait jamais. Après avoir passé ses doigts sur le dos des cartes, il sortait toujours victorieux de l'épreuve.

La réussite était la même lorsque la pièce était plongée dans l'obscurité.

Ferding était-il un télépathe ? Nullement.

Il reconnaissait la carte, non à des signes visibles puisqu'il ne l'avait pas regardée mais bien par des « signes tactiles ». Ses doigts étaient si sensibles à force d'entrainement qu'ils décelaient la moindre irrégularité du grain.

L'illusionniste — qui se prétend à tort télépathe — peut encore deviner, non la carte touchée par lui, mais

celle touchée ou simplement « pensée » par un témoin en présence d'un auditoire.

L'illusionniste quitte la salle. Le témoin touche du doigt une des cartes retournées sur la table ou simplement en retourne une et la montre à l'auditoire puis la remet en place : le roi de cœur, par exemple.

On fait rentrer l'illusionniste. Il place le témoin en face de lui et se met à retourner les cartes une à une. Le roi de cœur apparait.

— C'est cette carte ! fait-il.

Pour le spectateur, il ne peut y avoir que télépathie. Aucun truquage n'est possible s'il n'y a pas compère dans l'auditoire présent. Or, il n'y en a pas.

La télépathie n'a rien à voir là-dedans.

En retournant chacune des cartes, l'illusionniste regarde le témoin impassible en face de lui.

A son insu, ce témoin n'est pas tout à fait impassible. Lorsque le roi de cœur a été retourné, il s'est trahi et cela n'a pas échappé à l'illusioniste.

Il s'est trahi par un mouvement de la lèvre à peine perceptible, ou par un relâchement très léger dans la position de la main ou encore par quelque réaction musculaire dont l'illusionniste seul est conscient.

Il peut même arriver que ce signe presque imperceptible, l'illusionniste le découvre, non sur le témoin, mais sur l'auditoire tout aussi ému. C'est une attitude qui change au moment précis où le roi de cœur est retourné, un buste qui se penche un peu plus en avant, un pied qui remue, une tête qui se redresse, etc. . .

Cette technique basée sur l'observation de phénomènes physiologiques s'appelle le « cumberlandisme », parce que l'illusionniste anglais Stuart Cumberland étudia ce phénomène le premier.

La méthode permet de deviner non seulement des cartes, mais encore des personnes ou des objets.

Le plus souvent, les amateurs de cumberlandisme opèrent en s'aidant du contact physique d'une personne connaissant déjà le spectateur ou l'objet à deviner.

L'expérimentateur tient son sujet par la main ou lui presse le pouls. S'il est très habile, il se contente de tenir l'index ou encore interpose un ruban entre sa main et celle de son « pilote ».

Ce sujet n'est pas un compère. Il est pris au hasard parmi les spectateurs. Mais inconsciemment par les légers mouvements de ses muscles il guide l'opérateur. Celui-ci note en effet les plus faibles résistances, les moindres hésitations. Ce n'est qu'une question d'habitude.

Un certain Joseph Krauss parvenait à d'excellents résultats en observant n'importe quelle position du corps de son guide et sans avoir aucun contact avec lui. Il lui arrivait même de ne pas le regarder. Le guide marchait à un ou deux mètres derrière lui et Krauss notait les plus petits changements dans le rythme des pas, plus ou moins rapides et plus ou moins appuyés suivant que l'opérateur s'approchait du but ou s'en éloignait.

On comprend alors que bien des gens étonnés par de telles prouesses s'imaginent être en présence de vrais

télépathes. La télépathie n'a rien à voir dans ces exercices d'illusionnisme.

CENT MILLIARDS DEPENSES

Il existe en France plus de 30.000 voyantes, prétendant toutes être télépathes et s'estimant capables de lire dans le passé et dans l'avenir.

A Paris, les 6.000 devins donnent environ 90.000 consultations payantes par an, ce que représente pour eux près de 50 milliards de francs encaissés pendant la même période.

Dans toute la France, on peut estimer la dépense à une centaine de milliards. Ce fait n'est pas particulier à notre pays. En Espagne, en Italie, les voyantes sont consultées deux fois plus souvent.

Une voyante sait tout de suite beaucoup de choses sur son client et cela étonne ce dernier.

— Vous avez des ennuis d'argent !

— En ce moment quelque chose ne va pas. C'est sans doute le foie ou l'estomac.

— Vous faites des économies pour acheter un costume...

Tout cela est vrai. Comment a-t-elle pu savoir ?

Elle a simplement l'habitude et sait observer sa clientèle. Elle a jeté un coup d'œil rapide sur vos vêtements, et cela lui a suffi pour noter le tissu, la coupe,

l'usure, les coudes élimés... Elle a aussi l'habitude des visages : elle y lit très facilement la joie, la tristesse, l'attente, les ennuis, les souffrances. A l'insu du client, elle sait si bien questionner !

Sans le savoir, il la met sur le bon chemin. Se trompe-t-elle ? Inconsciemment un mouvement de tête a été fait et elle rectifie aussitôt son propos. A-t-elle vu juste ? Elle a compris qu'elle était approuvée.

Tout récemment une « voyante » me confiait ses petits procédés :

— J'observe d'abord la physionomie de mon client. J'en déduis aussitôt son tempérament et les dominantes de son caractère. Un nerveux, un lymphatique ou un sanguin se remarque tout de suite. Si je me trouve en présence d'un nerveux, je sais déjà qu'il prend des somnifères pour dormir, qu'il est inquiet sur son avenir immédiat et qu'il a des troubles d'estomac.

Sa voix peut être douce, autoritaire, rude. Je sais si mon client est habitué à obéir ou à commander. Dans ce dernier cas, il a sûrement des soucis d'affaires. Je tâte le terrain en lançant : « Des ennuis, pas vrai ! » L'œil s'anime, je suis tombé juste. Je peux lui dire qu'il se rassure au sujet de la prochaine échéance. Il a foi désormais en moi. C'est lui qui parle et s'attarde sur ses soucis. Des affaires, il passe à sa famille. Je sais bientôt tout sur lui. Il me semble que je l'ai toujours connu.

— Et combien vous donne-t-il en partant ?

— Cinq mille francs !

Au mois de décembre, chaque année, les journaux

publient les prévisions des « voyants » pour les douze mois à venir. 365 jours plus tard, ils recommencent et se trompent de la même façon.

Evidemment, il ne leur est pas possible de se tromper toujours. La mort d'un homme politique... des troubles au Moyen-Orient... des difficultés financières en France... des grèves en Angleterre... une vedette de cinéma tentant de se suicider. Il y a beaucoup de vrai, mais il n'est pas nécessaire d'être télépathe pour prédire cela.

TROISIÈME PARTIE

AU DELÀ DE L'ÉTRANGE

Voici un procédé de divination courant chez les Azande : l'Iwa. L'Iwa comprend deux pièces : une petite table a trois pieds et un disque de bois que le devin fait mouvoir sur la surface plane de la table après y avoir jeté une poudre magique. Selon que le disque glisse facilement sur la table ou qu'il s'y bloque, une réponse favorable ou non, est donnée par le devin.

(Photo Inforcongo, Cl. Goldstein)

CHAPITRE X

AU PAYS DES PAUVRES « ZOMBIS »

Haïti, l'île des zombis, ces surprenants « morts-éveillés », fut découverte en 1492 par Christophe Colomb et reçut le nom d'Hispaniola. Colonie espagnole, puis française, refuge, sous l'ancien régime, des corsaires, des boucaniers et des flibustiers, l'île se trouve aujourd'hui divisée en deux états indépendants, la République d'Haïti à l'ouest et la République Dominicaine à l'est.

Les noirs et les mulâtres qui peuplent Haïti descendent, pour la plupart, des esclaves recrutés au long des côtes occidentales d'Afrique, Guinée, Dahomey, Congo... Ces esclaves ont importé dans l'île la religion occulte du Vaudou, religion actuellement tolérée après avoir été interdite sous l'occupation américaine.

La religion Vaudou est originaire du Dahomey. Selon cette religion, des « esprits » — sortes de dieux secondaires — servent d'intermédiaires entre les humains et un dieu supérieur, Maou.

Ces esprits sont très nombreux. Le plus puissant est resté Damballah, le dieu-serpent. Derrière lui, il y a Legba, le dieu-des-chemins, les Ghédés — esprits de la mort — et l'étonnant Baron Samedi, protecteur des cimetières.

Le prêtre vaudou est le « houngan » et la prêtresse se nomme « mambo ». Le « houmfort » est une sorte de temple rectangulaire abritant l'autel vaudou.

Cette étrange religion comporte différents rites dont le classique « rite radas » et le « rite petro » à caractère

magique fondé à la fin du XVIII[e] siècle par le noir Don Pedro.

Les cérémonies du « rite radas » sont assez compliquées. Elles ont tantôt pour but d'initier les nouveaux adeptes et tantôt celui de rendre simplement hommage aux « esprits ».

Au cours de ces cérémonies, très souvent, l'initié entre dans une sorte de transe. Il cesse pendant quelques instants d'être lui-même et s'identifie à tel ou tel esprit vaudou.

S'il s'identifie à Damballah, le dieu-serpent, l'initié se mettra brusquement à ramper dans l'herbe à la manière d'un serpent. Son corps ondule, s'enroule sur lui-même. S'il s'arrête, il redresse la tête, tirant et rentrant brusquement la langue à la façon des crotales.

Sur le rythme des tambours sacrés, le houngan — le prêtre — vient se prosterner devant lui comme devant une divinité. A la fin de la cérémonie, chacun reprend son rôle.

L'homme a vraiment été « possédé »... ou, si l'on préfère, il a été victime d'une crise nerveuse dûe à la suggestion et qui gagne dans l'ambiance lourde et chaude des cérémonies vaudou, les individus trop sensibles.

Il existe un baptême vaudou. Les initiés portent des serre-tête et des chapeaux rituels. Pour officier, le « houngan » croise les avant-bras au dessus de la tête de son sujet. Sa main gauche tient une chandelle allumée et sa main droite les objets rituels. Le baptême se fait suivant la mode chrétienne.

Il n'y a jamais de sacrifices humains, comme on l'a écrit quelquefois. Lors des cérémonies, le « houngan » se contente de tuer un poulet. Il le tient par les pattes, le présente aux quatre points cardinaux et lui déchire la carotide en lui enfonçant un doigt dans la gorge.

On a parlé de cruauté. Le « houngan » passe rapidement les pieds et les mains des initiés au dessus d'une flamme de branches de pins et leur demande de tenir un court instant dans les mains une galette, très chaude, de maïs, retirée de l'huile bouillante. Cela leur permet de manifester leur maitrise devant les éléments et leur résistance à la douleur, mais l'épreuve n'est nullement terrible.

La religion vaudou admet l'existence de talismans portant bonheur ou malheur.

Le « paquet-congo » protège contre la maladie et la malchance. C'est une petite outre de satin renfermant divers ingrédients et notamment de la poudre de cannelle, du poivre de Guinée, du gingembre, de la terre de cimetière.

L' « ouanga » permet au contraire d'amener le malheur sur quelqu'un. Très souvent c'est un coq mort pendu à un arbre devant la maison de l'ennemi. D'autres fois, deux bougies en croix, piquées d'épingles, placées dans un buisson ou cachées dans l'herbe au bord d'un chemin, suffiront à jeter le mauvais sort sur la personne qui passera par là.

Ces pratiques ne sont pas risibles, car elles sont assez souvent suivies d'effet. Impossible ! dira-t-on. Très

possible, au contraire, et même logique. La victime qui y croit et découvre brutalement qu'elle est visée par un mauvais sort perd le sommeil. Simple effet de suggestion... mais effet terrible qui peut conduire à la folie.

La suggestion permet d'expliquer scientifiquement les affreuses conséquences des « mauvais sorts » au sein des populations primitives et de comprendre les étonnants récits des explorateurs.

CETTE FILLE AU REGARD ETEINT : UN ZOMBI

Dans la religion vaudou, la secte « Petro », secte vraiment diabolique, se consacre plutôt à la magie noire qu'à la religion et le « houngan » est plutôt un sorcier qu'un prêtre.

L'un des « esprits » vaudou, le Baron Samedi, protecteur des cimetières, joue alors un très grand rôle. Il est non seulement le gardien des tombes, mais le dieu de la mort et, à ce titre, intervient directement dans l'affaire de zombis. Ce Baron Samedi, ressemble un peu à notre Diable. Il a sous sa coupe les enfants non baptisés.

Dans certains cimetières de la campagne haïtienne, le Baron Samedi a son reposoir, un monument de pierres énormes surmonté d'une croix latine noire où, à l'intersection des branches, se trouve dessinée une classique tête de mort surmontant deux tibias croisés. Le plus souvent il se rappelle à l'attention des visiteurs par une croix latine de fer terminée par une tête de mort de même

métal et portant au dessous de la branche horizontale une croix de Saint-André également en fer.

Il n'est pas rare de voir les adeptes lui sacrifier une poule noire en manière d'offrande, généralement sous un arbre sacré préalablement arrosé de rhum blanc et autour duquel on a allumé des chandelles blanches.

Le Baron Samedi a des domestiques, les esprits des morts, les « Ghédés », représentés souvent sous la forme de curieux petits bonhommes vêtus de redingotes et chapeaux noirs.

Dans le temple vaudou — le houmfort — chaque rite à son autel placé dans une chambre séparée des autres.

Sur l'autel du rite radas, on trouve surtout des vases sacrés — les « govis » — contenant les esprits, des fleurs, des boissons destinées aux dieux et de petits récipients qui renferment l'âme des initiés. Ils sont parfois très nombreux. Sur une table voisine sont posées diverses offrandes, telles que vins et gâteaux.

L'autel du rite petro supporte, lui aussi, de nombreux « govis ». Comme pour le rite radas, ces vases sacrés sont entourés de satin. Un seul de ces vases n'est pas « habillé » : il renferme un esprit malfaisant : le Diable. A côté, un autre autel recouvert d'une nappe blanche est encombré de petits récipients non fermés renfermant des objets tels que des épingles ou un morceau de savon.

Il était nécessaire de connaître les grands traits de

cette étrange religion vaudou pour mieux comprendre l'affaire des Zombis.

Une des rivières de l'île, l'Artibonite, la traverse d'est en ouest, draînant les eaux des massifs de l'intérieur dont certains s'élèvent à près de 3000 mètres. Les petites vallées y sont nombreuses, abritant parfois de pauvres villages.

Remontons l'Arbonite, traversons le gros bourg de Mirebalais, puis plus à l'est, à une trentaine de kilomètres, la cité de Las Caobas.

Un peu plus haut, en remontant la rivière, on rencontre un affluent venant du mont Coupe à l'Inde. Sur sa rive est construite la petite ville de Mincha, entourée de ses plantations de cannes à sucre.

En 1946, la police de Port-au-Prince, à la fin d'une soirée de septembre, arrêtait quelques filles se livrant à la prostitution. On vérifia, comme il se doit, les identités de ses demoiselles. L'une d'elles n'avait aucun papier et était incapable de répondre aux questions du commissaire, émettant simplement quelques grognements.

Elle portait une simple robe bleu fané et un collier de coquillage et répondait au nom de Outa. Ses yeux étaient morts, son regard fixe et éteint. Aucune expression ne se lisait sur son visage.

Grâce à ses compagnes, on sut qu'elle venait de la région de Mincha. Elle n'était qu'un zombi placé là par un houngan-sorcier.

L'enquête faite dans la vallée de Mincha ne donna rien. Les houngans y sont si nombreux !

Outa fut reconduite à Mincha où elle trouva une place de domestique. Quelques mois plus tard, un jour de marché, elle fut reconnue par une vieille tante. Cette dernière, en voyant Outa, s'évanouit. Revenue à elle, elle déclara simplement :

— Outa est morte en 1938 et elle a été enterrée cette année-là.

Cette histoire m'a été racontée à Vichy, en 1953, par une belle haïtienne qui appartenait elle-même à la secte des vaudous. Elle me jura sur tous les esprits de sa religion que l'affaire était authentique.

Ayant un ami à Port-au-Prince, je lui demandai aussitôt de vérifier les registres de la police. Il retrouva le passage de Outa Nangué au bureau du commissaire. Encouragé par cette découverte, il poussa l'enquête jusqu'à Mincha... Quelques personnes lui racontèrent la même histoire, mais il ne put savoir où Outa Nangué avait été emmenée par sa vieille tante.

— Elle n'avait plus ses parents. Elle est repartie dans la montagne...

L'ART DE FABRIQUER UN ZOMBI

Si mon ami n'avait pas retrouvé Outa Nangué, il avait, par contre, ramené de Mincha une abondante documentation sur la « technique » de fabrication des zombis, ces faux morts sortis de la tombe par un habile houngan-sorcier.

Dans sa jeunesse, cet ami avait lui-même vu un zombi. C'était un pauvre homme travaillant quinze ou seize heures par jour dans les champs et ne parlant jamais. Les zombis sont très rares, aujourd'hui, car les houngans ont peur de la loi. Dans les montagnes de l'intérieur, il est encore possible d'en rencontrer quelques-uns. Ils travaillent généralement dans les plantations de cannes.

— En France aussi, nous avons un ou deux idiots par village. On pourrait les comparer aux zombis, mais ils ne travaillent presque jamais.

D'après les renseignements recueillis, l'histoire de Outa Nangué peut être ainsi reconstituée.

Outa Nangué avait un frère, un noir nommé Gona, fatigué de travailler dans la plantation. Pour mener la vie dont il rêvait, Gona, une nuit, alla voir le houngan dans le « houmfort », le temple du village. Il lui proposa de lui vendre sa sœur, assez jolie pour aller « travailler » avec succès à Port-au-Prince.

Le houngan accepta, prit un morceau de craie et sur le sol du temple dessina les attributs du Baron Samedi, le Dieu des Morts, la croix latine, les tibias croisés, la tête de mort et quelques autres signes.

Gona le regardait faire, déjà sûr de s'attirer la bienveillance des Ghédés, ces esprits de la mort, qu'il est préférable de ne point contrarier.

Les Ghédés parlèrent par la bouche du houngan. Le marché leur convenait. Gona dut écrire avec son sang son nom sur une feuille de papier. Le houngan plaça

celle-ci dans le vase qui abritait l'esprit des morts, puis donna une fiole à Gona.

— Dans le verre de ta sœur Outa, tu mettras vingt gouttes de ce liquide. Elle ne souffrira pas. Elle n'aura plus de soucis dans ce monde et toi, avec de l'argent, tu pourras être aussi heureux qu'elle.

Gona emporta la fiole.

Outa mourut le lendemain, tout de suite après le repas de midi, sans souffrir.

Le soir même, la maison de Gona Nangué fut ornée de dentelles blanches. Allongée sur un lit bas, Outa paraissait endormie, presque entièrement recouverte de fleurs.

Les voisins étaient venus et dans la chambre mortuaire enfumée, ils parlaient à haute voix de leurs affaires et de leurs soucis en buvant du rhum blanc.

— Outa a peut-être soif ? fit l'un d'eux en levant son verre.

Dans la montagne haïtienne, en pareille circonstance, la question ne surprend personne. Les veillées mortuaires n'ont rien de triste. On y mange, on y boit, on y fume... On y chante aussi.

— Femme, dit l'un des noirs, en s'adressant à la tante d'Outa, tu as pensé aux « ouangas » ?

— Bien sûr... Je ne vous ai pas attendu. J'en ai mis quatre aux pieds des arbres sacrés.

— Ça va... Les talismans écarteront les mauvais esprits.

Le lendemain soir, on enterrait la pauvre Outa. A

Haïti, on enterre ainsi toujours les morts au bout de vingt-quatre heures, car la chaleur tropicale favoriserait une putréfaction rapide.

Cette rapidité seule permet aux houngans de « fabriquer » des zombis.

Dans la fiole remise par le prêtre-sorcier à Gona Nangué, se trouvait simplement un poison végétal capable de provoquer l'apparence de la mort, mais l'apparence seulement.

Il y a une grande différence entre la mort apparente et la mort réelle. Le poison annihilant certains centres nerveux, empêche aussi bien le cerveau que le système nerveux sympathique de fonctionner normalement. Le corps se trouve en catalepsie. Le cœur cesse de battre, le pouls n'est plus perceptible. La respiration elle-même est arrêtée.

Par contre, la vie interne de l'organisme se poursuit à un rythme très ralenti. Cette catalepsie pourrait aussi bien être provoquée par l'hypnotisme... ou par le tétanos.

Ainsi, au moment où on enterre le futur « zombi », il n'est pas mort, mais seulement en état cataleptique, et cela, seul le houngan le sait.

L'affaire devient alors claire, mais l'on ignore encore la nature exacte de ce poison végétal employé par les houngans pour jouer avec la mort.

Pour certains, le produit serait tiré d'une variété de cactus, comme le peyotl des Mexicains.

Pour d'autres, il s'agirait simplement de morceaux

de branches de « calabere » macérés à froid dans du rhum blanc. Cette plante est encore appelée « calalou ».

Dès que la préparation est absorbée, le patient perd toute apparence de vie. Il s'écroule inerte sur le sol. Sa respiration s'arrête, son cœur cesse de battre, ses pupilles ne réagissent plus et son corps se refroidit.

Outa Nangué enterrée, le véritable travail du houngan allait commencer.

Quelques heures après le coucher du soleil, le houngan revint seul dans le cimetière, ouvrit la tombe fraîche et le cercueil où Outa reposait, avec à ses côtés divers parfums, un chapelet, un peigne et un savon.

Au moment des funérailles, on avait fait tourner le cercueil à plusieurs reprises afin que la morte ne retrouve jamais plus le chemin de sa maison. On avait même, par un surcroît de précautions, semé des clous sur la route derrière le cortège. Dans le cas où elle serait revenue chez elle, elle se serait blessée aux pieds et les vivants auraient entendu ses cris de douleur.

Le houngan emporta le corps de la jeune fille chez lui, prit une poignée d'herbes, l'écrasa entre ses doigts et en fit couler le jus entre les lèvres de la « morte ». Il lui frictionna les membres avec d'autres herbes et peu à peu Outa revint à elle.

Le jus absorbé, nouveau poison capable de détruire certains centres nerveux, faisait de Outa Nangué une morte-éveillée, indifférente à tout et prête à obéir aux ordres de son nouveau maître.

Outa était devenue un « zombi ».

L'histoire d'Outa Nangué est belle, mais encore faut-il y croire, faut-il admettre l'existence de ces poisons mystérieux. Il est beaucoup plus logique de penser que les « zombis » sont de vulgaires idiots de village autour desquels l'âme simple des noirs a bâti — il faut bien le reconnaître — une très jolie légende.

Sans doute, dans tous les pays, existent de faux morts revenus à la vie. Des êtres humains tombés en catalepsie à la suite d'un traumatisme, d'une asphyxie ou pour une cause d'origine hystérique, se sont réveillés après avoir été mis en bière. Mais ils ont toujours repris leur vie normale et ne sont point devenus des automates à la solde de quelque sorcier.

Comment peut-on admettre qu'à notre époque personne ne soit encore arrivé à percer le secret du mystérieux poison employé par les houngans ? Peut-être simplement parce qu'il n'y a pas de poison.

Scientifiquement pourtant, les Zombis peuvent exister et il n'est point dit que dans le passé la chose n'ait pas eu lieu. L'article 249 du Code Criminel de Haïti fait allusion à ces pratiques de nécromancie :

« Sera qualifié d'attentat meurtrier tout usage fait, contre les personnes, de substances qui, sans amener la mort, déterminent un sommeil plus ou moins prolongé.

» Et le fait d'enterrer la personne à qui de telles substances auront été administrées sera tenu pour meurtre, quel qu'en soit le résultat ».

L'écrivain W. B. Seabrook, avec son livre « *L'île*

magique », paru en 1932, a fait un grand tort aux Zombis, tout en permettant de mieux connaître la technique de cette pratique.

Malheureusement ce livre renferme une histoire impossible à admettre.

Un certain Ti-Joseph du Colombier aurait fait en 1918 « travailler des morts » dans des plantations de cannes à sucre appartenant à l'usine d'Hasco. Ti-Joseph était — on s'en doute — un houngan. On voyait les « cadavres vivants » peiner tout le jour au soleil sans jamais dire un mot. Ti-Joseph les surveillait avec sa femme Croyance, assurant aux curieux qu'il s'agissait de paysans ignorants venus des pentes du Morne-au-Diable, une région particulièrement sauvage sur la frontière dominicaine.

Seabrook, plein d'imagination, donne d'amusants détails :

« Les pauvres zombis furent donc envoyés dans les champs les plus éloignés, à l'écart de tout endroit où les routes se croisent, et ils campèrent là, restant entre eux, comme eut fait tout autre groupe familial ou villageois. Joseph, aidé de sa femme Croyance, les avait tirés de leurs paisibles tombes pour les faire peiner à son profit. Mais il savait que si, d'aventure, quelques-uns de ces morts étaient reconnus par leur père ou leurs frères, ce serait pour lui une méchante affaire. Aussi, chaque soir, tandis que les autres groupes campaient à part, se réunissant autour de la marmite de maïs ou de plantain assaisonnée d'ail et de poisson sec, Croyance, elle, mettait

deux pots sur le feu. Celui destiné aux Zombis ne renfermait jamais de sel ».

A Haïti, on assure que si les Zombis viennent à absorber du sel, ils prennent connaissance de leur état et meurent pour de bon. On ne sait pas s'ils reprennent vraiment conscience, mais il se pourrait très bien que le sel forme avec le poison déjà ingéré et agissant seulement sur les centres nerveux un autre poison plus dangereusement encore et les tuant alors véritablement.

L'histoire des zombis de Seabrook, ou plutôt de Ti-Joseph, se terminait ainsi :

Ayant eu pitié d'eux, Croyance les mena à la fête du village et leur permit de manger quelques pistaches. Hélas, les pistaches étaient salées... et le sel fit son effet. Mais Seabrook ne les fait pas mourir tout de suite :

« Les Zombis en sentant le goût du sel surent qu'ils étaient morts. Ils poussèrent de terribles hurlements, se levèrent et retournèrent vers leur montagne du Morne-au-Diable. Et les habitants qui faisaient la fête sur la place du marché, reconnurent avec surprise les défunts, qui un père, qui un frère, une femme ou une fille, enterrés depuis des mois. Certains se précipitèrent pour les accueillir et les prendre dans leurs bras. Mais les zombis ne reconnaissaient personne et gagnèrent le cimetière où ils se précipitèrent parmi les tombes ».

On le voit, l'histoire est invraisemblable.

Mon confrère Ray Stevens cite le cas de la jeune

Carmen M. . ., appartenant à la haute société. Un beau jour, elle tomba malade et mourut brutalement.

Cinq ans plus tard des amis de la famille chassant dans la montagne, aperçurent Carmen assise dans un jardin. Elle avait totalement perdu l'esprit. Elle fut ramenée chez ses parents. Ces derniers firent ouvrir sa tombe. Dans le cercueil on ne trouva trace d'aucun vêtement et un squelette. . . masculin.

Des psychiâtres américains examinèrent la jeune fille. Ils renoncèrent à la guérir, ses centres nerveux ayant été brûlés par le poison.

Ces viols de sépulture — vrais ou faux — expliquent pourquoi les Haïtiens protègent leurs tombes par d'épais blocs de briques et de ciment. Certains vont même jusqu'à percer avec une aiguille le cœur du mort afin qu'il ne devienne pas un zombi.

Comment croire à cette histoire de Carmen M. . . ? Certains auteurs la reprennent en donnant à l'héroïne le nom de Marie M. . .

A la base, se trouve un récit de Zona Hurston paru avant la première guerre mondiale, sous le titre « *Tell my Horse* » aux éditions Lippincott.

Pour Hurston, ce ne sont pas des chasseurs, mais des écolières qui découvrirent Marie M. . ., cinq ans après sa mort, assise dans un jardin. Une fillette la reconnut et se mit à crier. La police fit un peu plus tard fouiller la maison, mais le propriétaire avait pris la fuite.

MORTS-VIVANTS EN AFRIQUE ?

L'Afrique Noire a aussi ses « zombis ».

Le sorcier a le pouvoir de s'emparer de l'âme d'un mort pour la mettre à son service. Il peut encore faire davantage : ressusciter un mort qui vient d'être enterré afin d'avoir un serviteur dans ses pratiques d'envoûtement.

Le fait n'a jamais été observé, mais il est admis en de nombreuses régions du continent noir.

Dans son beau livre « *Afrique* » [1], Victor Ellenberger raconte comment se pratique cette manœuvre dans le Haut-Zambèze.

« La veille de la mise en terre, le sorcier s'approche de la case, un petit tuyau de bambou à la main. Ayant percé un trou dans la paroi de la hutte où repose le corps, il y fait passer le bambou et aspire l'air de la case. Il recueille ainsi un peu de la vie du mourant ; vite, il bouche l'extrémité de ce tuyau afin de conserver cette essence de vie, dont il va se servir après l'ensevelissement.

« Le mort, une fois enseveli, le sorcier reviendra seul, la nuit, muni de toutes ses amulettes, et frappant un grand coup sur la tombe avec son bâton, il criera : « Viens, homme ! » Alors le sorcier débouchera le tuyau de bambou et le souffle de vie qu'il contient ira aux mânes du mort qui reprendra la vie. Et comme projeté

1) *Le livre contemporain.*

hors de la fosse par une force surnaturelle, l'homme se dressera devant lui.

« Sur l'ordre du sorcier, il marchera, chancelant sur ses jambes, jusqu'à ce que, frotté de la médecine chaude préparée par le magicien, il puisse ramasser à terre, la flèche lancée par celui-ci. Désormais, « esclave-goule », il persécutera les gens de sa tribu et ses parents sur l'ordre de son maître ; c'est un hideux fantôme qui marche les pieds tournés à l'envers et le ventre à la place du dos... »

Est-il besoin de dire que tout cela n'existe que dans l'esprit des noirs. Mais cette croyance est si forte que bien des familles veillent sur leurs morts, ne se sentant rassurées qu'avec l'apparition de l'odeur de putréfaction.

CHAPITRE XI

QUAND LES FÉTICHES GUÉRISSENT OU TUENT

Le culte des fétiches a eu et conserve encore une grande importance en Afrique Noire. Croire que la possession d'un certain objet procure l'assistance ou la protection de l' « esprit » qui réside dans cet objet forme le principe du fétichisme.

Objet magique, le fétiche du Noir, grâce à l'esprit qui l'habite, peut avoir des effets bénéfiques ou maléfiques.

Attaché au cou, à la ceinture ou au poignet, il protège son possesseur contre tel ou tel malheur. Chaque fétiche a, en effet, une vertu bien particulière. Lorsqu'ils sont bénéfiques, certains fétiches éloignent la maladie. Cette petite corne d'antilope est une garantie de bonne chasse. Ces trois petits os attachés ensemble par un brin de raffia sont la promesse permanente d'une bonne récolte de miel. Cette dent de tigre protège contre les accidents. Un collier de graines exotiques vaudra une police d'assurance contre les incendies ou la foudre. De nombreux fétiches ont le pouvoir d'écarter les esprits mauvais.

Il faut reconnaître que les hommes blancs et « civilisés » possèdent, eux aussi, leurs fétiches. Pour une femme, ce sera, par exemple, un petit éléphant d'ivoire pendu à l'or de son bracelet. Pour un homme, telle breloque ou telle médaille.

Il n'y dans le fétiche ni fluide, ni esprit, ni mystère,

mais seulement de la suggestion. Cette suggestion, l'homme se refuse à la reconnaître et c'est elle, pourtant, qui permet seule d'expliquer bien des phénomènes étranges et qualifiés un peu vite de surnaturels.

LES FETICHES ONT-ILS UN POUVOIR ?

A Babadjou, au Cameroun, en plein massif de l'Adamaoua, à deux pas de la frontière de Nigeria, un douanier, Baptiste F., fut pris soudain, un soir de décembre d'une violente crise d'appendicite. Sa vie était en danger et le médecin décida d'abord de le transporter d'urgence à Douala, à près de 300 kilomètres de là.

Visiblement le malade ne pouvait supporter un tel voyage et le médecin revint bientôt sur sa décision.

Le serviteur noir, nommé Boko, proposa alors au douanier d'aller chercher son sorcier, qui demeurait dans la forêt. Le malade donna l'autorisation.

Le féticheur se fit expliquer la maladie du douanier et ne jugea même pas nécessaire de venir examiner le malade. Il remit au serviteur une dent de caïman que son maître devrait tenir dans sa main droite, toute la nuit. Le lendemain, le mal serait parti.

Le malade suivit l'ordonnance, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire et, grâce à une dent de caïman, le douanier Baptiste F... échappa à la mort.

Il me raconta ces faits au cours d'un séjour récent au Cameroun.

— Une heure après, je n'avais plus aucune douleur. Je continuais à serrer la dent dans ma main. Inquiet, le docteur revint me voir vers minuit. J'étais debout. Il me gronda comme il se doit, me fit allonger sur le lit et tâta tant et plus la région si douloureuse quelques heures plus tôt. Je ne ressentais absolument rien. On aurait dit que tout mon ventre était endormi.

Baptiste F... mit la main dans sa poche, la retira aussitôt et me la plaça grande ouverte sous les yeux. Au beau milieu, une dent de caïman, la dent du miracle.

— Elle ne me quitte jamais plus ! fit Baptiste F... Boko m'a bien recommandé de la garder toujours sur moi.

— Et si un jour vous la perdez ?

— Je ne couperai pas de la table d'opération. Du moins, c'est lui qui l'affirme.

— Vous y croyez ?

— Oui et non... Vous savez lorsque l'on a passé deux ans en Afrique Noire, on devient superstitieux.

Huit jours plus tard, j'appris que Baptiste F... était entré à l'hôpital de Douala. Je m'empressai de lui rendre visite. Hélas ! j'arrivai trop tard. Il était mort en cours d'opération : une appendicite doublée d'une péritonite. Je pus interroger l'assistante du chirurgien.

— Quelles furent ses dernières paroles ?

— Il réclamait sans cesse une dent de caïman qu'il avait perdue.

Le fait paraît étrange, mais il ne peut s'agir pour-

tant que d'une coïncidence et c'est avec de telles coïncidences que s'affirme le prestige de la magie noire.

LE SECRET DES FETICHEURS

Les féticheurs jouent, en Afrique, un rôle très important car les fétiches n'ont pas toujours, seuls, les pouvoirs nécessaires.

Pour les noirs, les maladies sont provoquées par des esprits malfaisants, le plus souvent ceux d'hommes ou d'animaux morts depuis plus ou moins longtemps.

Les plus redoutés sont les esprits des ancêtres. Ils se fâchent et frappent ceux qui ne respectent pas les décisions d'un aïeul disparu ou qui font preuve de négligence dans le culte des morts.

Ainsi, le noir, au cours de son existence entière, vit dans la crainte de mécontenter les esprits.

Après la destruction du corps l'âme survit et, dans l'au-delà, le défunt conserve sa situation sociale. Il continue à s'intéresser à ce que font les vivants, notamment les vivants de sa famille.

L'esprit s'évade du corps pendant le sommeil et, pour cette raison, le noir ne réveille jamais un dormeur, craignant que l'âme n'ait pas le temps de reprendre sa place habituelle.

Il croit aussi que de mauvais esprits se glissent chez certains individus. Quand l'homme dort, l'esprit mauvais peut agir et commettre des crimes, regagnant le corps

endormi avant le lever du jour. Chez l'individu habité par un de ces esprits pervers, il ne restera aucun souvenir de ce dédoublement.

Après la mort, les âmes gagnent une région mystérieuse après être passées devant un juge suprême. Mal préparées, elles ne sont pas admises au Paradis des noirs. Egarées, elles vont errer autour des lieux qu'elles ont jadis habités. Certaines se réincarnent dans des corps d'animaux, d'autres dans des êtres humains encore en vie. Ceux-ci auront donc deux âmes.

Très souvent, ceux qui ont péri au cours d'une guerre ou d'un accident viennent tourmenter les vivants. Alors la tribu visée connaît la malchance, l'épidémie, la sécheresse, la mauvaise récolte. Il faudra donc agir pour calmer l'âme irritée à la suite d'une négligence.

Seuls, bien entendu, des moyens surnaturels pourront vaincre l'être invisible. D'où les déguisements, les incantations, les visages barbouillés de blanc (reflet de la mort), le tam-tam de la dernière chance, les contorsions rituelles et les danses. Tout cela dans le but de calmer l'esprit de l'ancêtre ou bien d'effrayer l'esprit mauvais.

On conçoit que le patient entouré d'hommes hurlant et dansant, aux visages barbouillés de signes étranges, soit fortement impressionné. La cérémonie dure des heures. Tandis que le féticheur, jouant les épouvantails, chasse l'esprit mauvais, la suggestion chasse le mal.

Tout le mystère de la magie africaine, de la fameuse

magie noire, est dans ce fait : l'action de l'esprit sur le corps.

Vivant dans l'angoisse des esprits malfaisants, le noir a une sensibilité particulièrement vive. Son âme fruste accepte les influences maléfiques mais son esprit reçoit avec tout autant de facilité le choc nerveux, le coup psychologique qui amène la guérison rapide.

Le Révérend Père Trilles, qui, mieux que tout autre connait les Pygmées, ne s'y trompe point. Dans son beau livre, « *les Pygmées de la Forêt Equatoriale* » [1], il écrit :

« Un Négrille me met un jour son fétiche entre les mains, une petite corne d'antilope : « Prends, me dit-il, et serre ». Je m'exécute. « Maintenant je vais sortir de la case. Tant que je serai sorti, tu ne pourras ni sortir, ni lâcher le fétiche ». Il sortit et malgré tous mes efforts, il me fut impossible d'ouvrir les mains. Simple suggestion, dira-t-on. Eh ! oui, je le veux bien ! ».

Lorsque l'esprit malin est chassé, le féticheur-guérisseur songe au mal. Il en vient généralement à bout car il connait les vertus thérapeutiques de nombreuses plantes équatoriales.

Déjà, avant les cérémonies rituelles destinées à chasser l'esprit mauvais du corps d'un malade, le féticheur a usé de certains produits végétaux pour entrer en transes. Il arrive même qu'il parvienne à une sorte de catalepsie, mais le plus souvent, et pendant des heures,

1) Editions Bloud et Gay, Paris, 1932.

il reste dans cet état de transe fébrile qui fait songer à une crise d'épilepsie.

Le féticheur a absorbé des drogues agissant sur les centres nerveux. C'est parfois une noix de kola ayant longtemps macéré dans une infusion d'herbes, parfois des extraits de plantes équatoriales comme l' « iboga » et le « yohimbe » qui provoquent une véritable schizophrénie épileptique. Il y a alors un dédoublement de la personnalité comme sous l'effet de la diéthylamide. Le féticheur croit alors entrer vraiment en communication avec les esprits et en profite pour faire des prophéties... qui se réaliseront.

QUAND LE FETICHEUR CUMULE

Il a été question plus haut de féticheur-guérisseur. Normalement, les deux professions sont distinctes, les guérisseurs se trouvant au bas de la hiérarchie et se contentant de guérir ou de prévenir les maladies.

Ces guérisseurs ressemblent un peu aux rebouteux de nos campagnes. Ils soignent le plus souvent avec des « simples » de la savane ou de la forêt équatoriale, mais aussi avec des drogues prétendues magiques qu'ils fabriquent eux-mêmes et où crachats et excréments trouvent leur place.

Au-dessus d'eux, le féticheur se doit de détruire les influences magiques du sorcier, mais on compte aussi sur lui pour diagnostiquer les maladies restées rebelles

à la science du guérisseur ; aussi rencontre-t-on le plus souvent des féticheurs-guérisseurs.

Le devin est au-dessus du féticheur. Il décèle les mauvais sorts jetés par le sorcier. Mais là encore, le féticheur souvent remplit ce rôle.

Pour « deviner », le féticheur-devin jette ses osselets sur une natte. Il examine leurs positions les uns par rapport aux autres et tire les conclusions.

Percés d'un trou, ces osselets sont reliés par une cordelette et des marques désignent leur sexe. Deux proviennent des ongles des pieds d'un bœuf et deux du mufle du même animal. [1] Les autres, moins importants, mais ayant chacun un rôle bien défini sont des os de mouton, de chèvre, de sanglier, de singe et même de fourmilier.

Pour prédire les événements, le féticheur-devin peut utiliser également les calebasses, une araignée mygale ou bien le trajet suivi par une souris apprivoisée pour atteindre un appât placé sur du sable fin.

La tâche essentielle du féticheur reste la fabrication des fétiches. Il en prépare pour tous les goûts : pour se faire aimer, pour se faire protéger, pour triompher de ses ennemis, pour s'enrichir, pour mener à bien n'importe quel projet.

1) Utilisés par les devins-féticheurs Souto (Clef : « *Afrique* » par Ellenberger).

L'INITIATION

Pour devenir féticheur, il faut être admis par la société secrète. Alors on choisit son maître et l'initiation dure plusieurs années.

Chaque féticheur de renom a ainsi plusieurs élèves à qui il enseigne son art. Les novices doivent acquérir peu à peu les qualités indispensables, la connaissance de l'esprit humain, le pouvoir d'impressionner, l'art des attitudes. Sous la direction de leur maître, ils développent leurs facultés mentales et notamment leur mémoire.

L'élève pourra bientôt tout comprendre et voir tous les secrets. En effet, au début de l'initiation, le maître fait le nécessaire. En Afrique Occidentale il lui frotte les paupières avec le sang d'un coq sacrifié. Au Basoutoland, il lui fait avaler un philtre d'initiation, décoction d'une plante à fleurs blanches, le « séthouthou ».

Ensuite, le novice apprend à connaitre les vertus des plantes et des poudres, les effets des poisons et des remèdes.

Le féticheur lui enseignera l'usage des objets rituels en corne, en pierre, en bois ou en os, le nom des osselets divinatoires et comment interpréter leurs messages lorsqu'ils sont jetés sur le sol. Il lui apprend le rôle particulier de chacun de ces os.

L'élève saura bientôt tailler lui-même ces osselets et les polir afin de leur donner la grandeur voulue. Il saura graver sur les os provenant des bovidés les dessins exigés par la tradition.

Des années d'études sont nécessaires à l'apprenti-féticheur pour interpréter l'oracle révélé par la position des osselets, pour distinguer ainsi la maladie, le vol, l'amour, la guerre, le feu, la haine ou la sorcellerie.

Les osselets indiquent aussi le « charme » — c'est-à-dire le fétiche — ou le remède approprié à la situation découverte.

Enfin le jour vient où l'élève apprend les paroles rituelles, paroles dont il ne saura jamais ce qu'elles veulent dire car personne ne le sait.

Elles viennent du fond des âges et se transmettent de génération en génération.

Tout ce qu'il apprend en ces quelques années, l'initié jure de le garder pour lui, de ne jamais le transmettre à des personnes étrangères à la confrérie. Ce serment, il le fait sur une pierre sacrée. S'il le trahissait, ce serait pour lui la mort. S'il lui arrive de bavarder un peu trop, ce sera seulement un soir de fête, sous l'effet du vin de palme.

LE FETICHEUR CONTRE LE SORCIER

Au-dessus du guérisseur, au-dessus du féticheur, se trouve le sorcier qui, lui, incarne l'esprit du Mal.

La profession de sorcier est héréditaire, mais il est possible également de devenir sorcier avec la complicité d'un maître déjà établi, en absorbant un philtre convenable et en payant d'un bœuf ce si précieux service.

De plus, certains êtres humains sont sorciers sans le

savoir. N'importe qui, en Afrique, peut, de ce fait, être accusé de sorcellerie.

Tout le monde redoute le sorcier, mais nombreux sont ceux qui font appel à ses services. Grâce à lui, on peut se débarrasser de son ennemi ou, à défaut, lui envoyer la maladie ou la foudre.

Si la case prend feu, si le bétail meurt, si la récolte est mauvaise, si la maladie ne passe pas malgré les soins du guérisseur, un sorcier est responsable. Le noir ira trouver le féticheur dont le rôle est de découvrir qui a jeté le mauvais sort et de désigner le sorcier.

Le féticheur écoute les plaignants, décide si un mauvais sort a vraiment été jeté et recherche le ou les coupables parmi les ennemis de la ou des victimes, après s'être fait payer.

Parfois le féticheur fait subir de simples épreuves à tous les habitants du village pour deviner dans lequel d'entre eux se cache le sorcier.

Il les invite, par exemple, à enjamber un obstacle : lance, peau de serpent ou de lion, tronc d'arbre, etc. Celui qui hésite ou qui ne peut franchir l'obstacle est déclaré sorcier. Hier, il risquait sa vie. Aujourd'hui, on le chasse du village.

Résignée, la victime accepte généralement son sort ; quelquefois elle réclame une contre-épreuve. C'est alors l'épreuve de l'eau bouillante ou du poison.

Le prétendu sorcier est invité à plonger sa main dans un chaudron d'eau bouillante. S'il s'en tire sans mal, son innocence est reconnue.

Il est plus difficile d'échapper à l'épreuve du poison. L'homme doit absorber un sirop à base de poisons végétaux tirés notamment de l'euphorbe, de la fève de calabar ou d'autres plantes de la famille des strychnos. Certains de ces poisons, en paralysant les muscles du cœur, tuent sans délai. D'autres tuent à petit feu.

On prouve son innocence en vomissant le poison.

Le plus souvent l'opération est truquée. Celui qui est accusé de sorcellerie « achète » au préalable le féticheur par quelques cadeaux. Cela lui permet, au moment de l'épreuve, d'avaler une drogue inoffensive ou, à la suite du vrai poison, un contre-poison qui le sauvera.

LES TRANSFERTS DE MALADIE

Une des pratiques des féticheurs-guérisseurs étonne particulièrement les Européens, celle du transfert de maladie.

Nombreuses en effet, sont les scènes rapportées d'Afrique, où le féticheur guérit son patient en faisant passer le mal soit dans le corps d'un autre noir, soit dans celui d'un animal ou parfois même d'un arbre.

Sans aucun doute, le malade guérit par suggestion, étant par avance convaincu de l'efficacité d'une telle pratique.

Il reste à savoir comment un animal peut, sur ordre, prendre le mal qu'on lui confie ? Se laisserait-il, lui aussi, influencer ou mieux hypnotiser par le féticheur ?

Quand le mal passe d'un individu dans un autre, la suggestion joue deux fois avec la même force : chez le patient convaincu de la guérison, et chez la victime, certaine d'être en mauvaise posture.

Au printemps de l'année 1955, j'avais été invité par mon ami anglais Edward Parkett et quelques-uns de ses compatriotes à chasser l'éléphant et le lion dans la région située au nord-ouest de la Nigéria.

Notre petite troupe comportait, outre les porteurs noirs, une douzaine de blancs.

Après une journée passée à Sokoto pour reviser le matériel, les armes et les munitions, nous quittâmes le village le lendemain matin.

Notre convoi comprenait deux jeeps et un camion. Ils prirent bientôt la direction du sud.

Dans la soirée, nous traversions Jaredi, puis Arjungu. Nous laissâmes les véhicules à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest, exactement à Birnin Kebb, un gros bourg situé sur la rivière Kebbi, affluent du Niger qui, après Gaya, quitte les territoires français pour pénétrer et achever son cours en Nigéria.

La troupe de chasseurs s'enfonça dans les collines boisées dominant à l'ouest la rivière Kebbi. Pendant deux jours, nous cherchâmes en vain les éléphants.

On décida alors de revenir à Birnin, de traverser la rivière et de s'enfoncer dans la savane où antilopes et lions abondent.

Les véhicules roulèrent donc en direction de Jega

et traversant le pont foncèrent sur la piste de Gulbin Zaki, encore praticable.

Les véhicules garés à Anka, les chasseurs se livrèrent à leur sport. Le premier soir il y eut au tableau, trois gazelles, deux mouflons et un lion des plus majestueux.

Les porteurs préparèrent le dîner en plein air. Deux noirs, en allant chercher du bois sec, étaient arrivés à l'improviste sur les rives d'un petit étang et avaient réussi à capturer une petite gazelle âgée à peine de deux mois. Ils la ramenèrent vivante au camp. Elle aurait fait un excellent rôti si l'un des Anglais, Ernest Bolding, n'avait décidé de lui faire connaître l'Europe pour l'offrir à sa fille.

Juste avant le repas, en sautant un fossé, Ernest Bolding tomba malencontreusement et se tordit la cheville. L'infirmier de la troupe examina la partie douloureuse qui enflait rapidement. Au moindre contact, l'homme poussait des cris de douleur. Des tendons devaient être déchirés. Il restait une dizaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à Anka. Aussitôt les porteurs se mirent à construire un brancard avec des branches.

L'un d'eux, nommé Bon Saboun, s'écria :

— Pas besoin de brancard ! Il y a la jeune gazelle. Ça pourra très bien s'arranger !

On crut qu'il devenait fou.

— Il y a la gazelle, répéta-t-il. Je vais à Mai-Inchi chercher mon ami le féticheur.

Les chasseurs haussèrent les épaules et commencè-

rent leur repas, attristés par l'accident survenu à leur camarade.

Le repas terminé, on plaça Ernest Bolding sur le brancard de branches. Au moment où l'ordre de départ allait être donné, on vit revenir Bon Saboun essoufflé, en compagnie d'un grand noir vêtu de ridicules oripeaux de couleur, la face barbouillée de blanc.

— C'est Sam Baba, le féticheur, fit Bon Saboun, pour toute explication.

Sam Baba parut ignorer l'assistance et se dirigea tout de suite vers le blessé.

— Où est la gazelle ?

— Elle est attachée au baobab. Je vais la chercher, dit Bon Saboun.

Il revint un instant plus tard avec l'animal.

Sam Baba planta un piquet en terre à côté du blessé et y attacha l'animal. Puis, il prit les larges feuilles de « mpala » qu'il tenait enroulées sous son bras, mit à l'intérieur quelques plantes écrasées et posa le tout à la façon d'un emplâtre sur la partie douloureuse.

Un instant il caressa la jeune gazelle. Debout, le frêle animal était immobile. Le regard de Sam Baba allait de l'homme à la gazelle.

— Que vas-tu faire ? demanda Bolding. Tu ne vas pas tuer cette bête, au moins.

— Pas du tout ! fit le sorcier. Elle aura simplement mal à la jambe. Elle boitera pendant deux ou trois jours, puis guérira. Mais toi tu guériras tout de suite... Ton mal va passer dans la jambe de la gazelle !

— J'ai souvent entendu des histoires comme celle-là, dit Bolding, mais si tu fais ce miracle — car je ne l'ai jamais vu faire — je te donne mon fusil...

Sam Baba eut un large sourire.

— Tu es généreux, mais je viens de loin pour te guérir. Sens-tu toujours ta douleur ?

Bolding dut convenir qu'il ne ressentait presque plus rien. Il jeta un coup d'œil sur la gazelle. L'animal tremblait et commençait à gémir.

Le sorcier posa sa main gauche sur la cheville et promena au dessus deux os de léopard attachés en croix.

— Ton fétiche ! fit Bolding.

— Oui... un bon fétiche qui va chasser le mauvais esprit.

Brusquement, il écrasa la cheville entre ses mains.

— Tu vois, tu ne sens plus rien, fit-il à Bolding. C'est la bête maintenant qui est malade.

La gazelle s'était allongée à terre et paraissait se tordre de douleur. Elle ouvrait de grands yeux où jouait la flamme du foyer proche. Quand le sorcier lui toucha la patte tendue vers le ciel, elle se mit à gémir de plus belle.

Cette scène dura une bonne heure. Sam Baba déplia les feuilles de « mpala » qui protégeaient la cheville. Il y avait dessous une bouillie verte. Il en frotta le membre, le massant en remontant du pied vers le genou.

Bolding se souleva pour voir ses chevilles. Elles étaient identiques. L'enflure avait disparu.

— Tu peux te lever ! lui dit Sam Baba.

Moqueur il ajouta :

— Et mettre ton brancard au feu.

Il le fit lui-même, puis se retourna vers la gazelle.

— Toi aussi, tu peux te lever... Tu boiteras un peu, ma jolie, mais ça te passera dans trois jours.

La gazelle, détachée, se dressa. Maintenant elle boitait comme si elle avait reçu un violent coup sur la jambe.

Des scènes de ce genre se déroulent fréquemment en Afrique.

Elles sont plus étonnantes encore lorsque la victime est un autre noir, le plus souvent, le domestique d'un chef de tribu, bien obligé d'en passer par là pour sauver son maître.

De la même façon, le féticheur fera passer une méchante fièvre, un mal de tête ou un mal de dent chez un autre individu.

Ce procédé ne vient à bout que des maux relevant de la médecine psychosomatique. Le féticheur guérit le physique par le psychique, le corps par l'esprit.

On raconte, bien entendu, que des transferts de maladie se font de la même façon pour des membres cassés ou pour des abcès. Cela n'a jamais été vérifié. Il est, au contraire, possible de donner la liste des maux relevant de cette « magie » qui n'en est pas une : ulcère, eczéma, asthme, etc...

Les féticheurs et autres sorciers noirs se révèlent donc des êtres habiles à manier la suggestion et les tours d'illusion, mais ils n'ont en eux-mêmes aucun pouvoir et

ils exploitent au maximum la naïveté de leurs semblables.

Il serait seulement possible d'attribuer — à quelques-uns au moins — la pratique de la télépathie.

Il se pourrait que le fameux sixième sens soit un sens fossile. Peut-être a-t-il été très développé chez les premiers hommes, l'est-il encore chez les peuplades primitives ?

Faudrait-il alors conclure que la civilisation, en épuisant les individus, en supprimant toute véritable liberté de pensée et d'agir, en modifiant totalement leur comportement naturel a tué lentement le sixième sens ? Si l'on en croit certaines histoires qui courent dans les déserts australiens ou au cœur sauvage de l'Afrique, c'est possible.

Il n'en reste pas moins vrai que la magie noire n'existe pas. Les féticheurs sont seulement des psychologues passés maîtres dans l'art de la suggestion et de l'hypnotisme, passés maîtres aussi dans l'art du truquage et de l'illusion. « La mort par persuasion » ou mort à distance représente l'un de leurs plus beaux tours.

L'explorateur Jacques Villeminot, en Australie, a réussi à vivre quelque temps au sein même de la tribu des Pitjantjaras. Il a ramené de là quelques souvenirs curieux et en particulier un os de kangourou capable de provoquer la mort à distance, sans produire la moindre blessure. C'est un os d'une dizaine de centimètres de long, taillé en forme de barque très allongée.

Cet objet n'a pourtant rien de diabolique. Il n'émet

aucune effluve. Il agit seulement par suggestion, lorsque la victime choisie découvre l'os à effet mortel.

Généralement le sorcier se charge de l'opération. Il taille l'os ou le bois avec le plus grand soin, prononce peut-être pour la forme quelques paroles cabalistiques et la nuit venue, va enterrer l'objet dans le sable, à proximité du camp, en le pointant dans la direction de la victime.

La victime sait qu'elle s'est fait un ennemi. Parfois, elle fouille elle-même le sable, terrorisée à la pensée d'y trouver l'os de la mort ; mais, le plus souvent, un intermédiaire vient l'avertir de l'endroit où l'os est caché.

Que se passe-t-il alors dans cette âme simple et facilement influençable ? Nul ne saurait le dire avec précision. L'esprit reçoit un choc considérable et l'homme visé en perd vite le sommeil et l'appétit. Il dépérit rapidement et parfois devient fou avant de mourir.

Le sorcier est le seul défenseur contre « l'os de la mort ». Lui seul peut découvrir l'agresseur et du même coup faire disparaitre le maléfice. La paix reviendra alors dans l'esprit troublé et, avec le sommeil et l'appétit, la santé.

POURQUOI LES ENVOÛTÉS MEURENT

La pratique de « l'envoûtement » sévit également en Europe. Une personne se rend chez un prétendu sorcier pour lui demander de supprimer un ami ou un

parent. Le « sorcier » pour mener sa tâche à bien réclame le plus souvent une photographie de sa future victime ou mieux une mèche de ses cheveux. Il fabrique ensuite une petite statuette de cire ou d'argile censée représenter la victime et la pique ici et là avec une épingle. S'il pique la statue au thorax, la victime aura mal à l'estomac.

Je dis bien « aura »... Si la victime ignore tout de cette combinaison, elle n'aura jamais mal à l'estomac.

S'il s'agit d'une personne sensible et si elle apprend la manœuvre dont elle est l'objet — son ennemi s'arrangera toujours pour le lui faire savoir d'une façon ou d'une autre — elle finira par avoir vraiment mal à l'estomac. Suggestion et rien de plus.

Vivant désormais avec l'obsédante pensée qu'on veut lui faire du mal à tel point de son corps, elle en sera si bien convaincue qu'elle relèvera bientôt de la médecine psychosomatique. C'est un peu comme si elle répétait à longueur de journée pour elle-même ce tragique leit-motiv : « Tu vas avoir un ulcère à l'estomac... Tu vas avoir un ulcère à l'estomac... »

Et l'ulcère finira par venir.

Les victimes de l'envoûtement sont précisément les gens qui y croient, et, parce que l'envoûtement fait des victimes, son existence paraît indiscutable.

Certaines personnes sont sérieusement troublées par la crainte d'avoir fait l'objet d'un maléfice et se détruisent lentement elles-mêmes. Il se déclenchera dans leur subconscient une série de réflexes qui annihilent peu à

peu leur volonté et qui modifient totalement leur comportement. L'obsession, en fera des malades mentaux.

Plusieurs faits de « sorcellerie », inspirés ordinairement par la haine, l'envie ou la jalousie, peuvent être expliqués de façon différente.

Bien souvent, l'envoûteur ne croit pas lui-même en son procédé. Il agit alors directement pour donner plus de poids à ses menaces.

Un envoûteur du Piémont s'introduisit dans l'appartement de sa victime en l'absence de celle-ci et plaça dans l'oreiller une tête de poulet fraîchement tué. La diablerie fut rapidement découverte, et le mauvais sort commença à agir : La victime, une solide fermière des environs de Treviglio, eut des maux de tête et des coliques. Elle ne perdit pas son sang-froid et fit analyser l'eau de son puits. Le voisin y avait jeté une poudre insecticide dangereuse.

Une histoire plus surprenante encore se déroula à Marseille, haut-lieu français, avec Lyon, de l'envoûtement.

Deux voisines se haïssaient. Celle du troisième étage cria un jour à celle du second :

— Je te jetterai un mauvais sort. Tu l'auras voulu !

Cela fit rire la locataire du second étage. Quelques jours plus tard, elle commença à souffrir de mauvaises coliques. Elle pensa alors à la menace dont elle avait été l'objet.

Elle se rendit chez son médecin. Rien d'anormal. C'était l'été : elle alla passer huit jours à la campagne

dans sa famille. Les douleurs cessèrent comme par enchantement. Elles reprirent avec le retour à la ville.

Un ami crut comprendre ce qui se passait. Il grimpa sur une échelle et jeta un coup d'œil dans la caisse à eau, suspendue au mur de la cuisine, sous le plafond. Un tuyau déversait dans cette caisse le trop plein d'eau d'une caisse identique située à l'étage au-dessus. Il ne croyait pas au mauvais sort ; il eut l'idée de faire dévier le tuyau du trop plein afin qu'il se déverse directement dans l'évier par un raccord de caoutchouc.

Cela suffit pour faire cesser les méchantes coliques. La jeteuse de sort glissait on ne sait quelle substance dans le tuyau du trop-plein menant chez sa voisine.

Il est cependant possible de se demander si la télépathie ne joue pas un rôle dans l'envoûtement. N'est-elle pas une communication d'émotion qui se moque de la distance ?

Certains, comme le Révérend Père Réginald Omez, pensent que des angoisses ou même des souffrances peuvent ainsi se transmettre. La haine dont une personne fait l'objet pourrait-elle provoquer chez cette dernière le découragement et l'inquiétude ? Ce n'est là évidemment qu'une hypothèse.

Quoiqu'il en soit, la pratique de l'envoûtement continue à sévir dans certaines provinces françaises, notamment dans celles de l'ouest.

Ici on est « ensorcelé », dans la région de la Mayenne on est « ensabaté », en Vendée on est « enjominé ».

Envoûter veut dire précisément : agir sur l'esprit,

sur le psychisme d'autrui. L'objet d'envoûtement c'est le « voult ». Cela peut être la photographie de la victime ; elle sera lardée de coups d'épingle.

Beaucoup plus efficace — assurent les envoûteurs — est la statuette de cire à laquelle on a mêlé soit des rognures d'ongle, soit des cheveux ou encore du sang appartenant à la personne visée.

La victime doit savoir qu'elle fait l'objet d'une telle manœuvre, aussi l'envoûteur veille-t-il à placer sa statuette le plus près possible de la maison de sa victime ou de préférence à l'intérieur. Là encore, existent des cachettes de choix : le matelas ou l'oreiller.

Parmi les autres « supports » du mauvais sort on peut encore citer le cou d'un poulet hérissé de ses plumes ou deux couteaux entrecroisés enterrés près d'une porte.

Les cas d'envoûtements par les aliments relèvent simplement de la Cour d'Assise, car ce sont de véritables tentatives d'empoisonnement.

La pratique de l'envoûtement n'est pas gratuite et les sorciers, à Paris comme en province, se font payer très cher. Une statuette de cire vaut de 5.000 à 20.000 francs.

Il existe cent façons de se protéger contre le mauvais sort jeté par un envoûteur. Elles sont efficaces, ceux qui croient à l'envoûtement admettant aussi ses remèdes. Ces derniers, comme le premier, doivent donc agir par suggestion.

Pour se préserver des maléfices de l'envoûteur, j'ai

vu une fermière du Gard placer des épingles en croix sur le bord de la fenêtre de sa chambre.

A Sète, j'ai vu brûler sur un couvercle métallique un mélange bizarre composé surtout de gros sel et d'encens. Après la combustion, le résidu fumant était promené avec le plus grand sérieux autour de l'appartement avant d'être soigneusement rassemblé dans une feuille de papier. Et le petit paquet destiné à protéger la famille était placé ensuite sur la plus haute étagère de l'armoire.

Ces procédés font disparaître l'angoisse et l'idée fixe, cette idée qui aurait conduit les victimes à la folie ou à la mort.

Dans la Sarthe, il m'a été donné d'assister à une scène curieuse.

Dans une ferme proche du Mans, le bétail périssait sans raison apparente. On fit venir le « sorcier » du village voisin. Il fit le tour de la ferme, puis se rendit dans l'étable et dans l'écurie. Tout en marmonnant des incatations, il traça des signes sur les murs et sur les portes. Puis il rentra dans la grande salle commune où la famille était rassemblée.

— Je vous ai apporté des sachets de sel rouge, dit-il, en montrant les petits sacs alignés sur la table. Vous êtes cinq. Il y en a un pour chacun de vous.

On lui remit de l'argent et il s'en alla dans la nuit, tandis que la fermière commençait à clouer, aux portes des pièces désenvoûtées, des chiffons rouges.

Une cérémonie du même genre se passa récemment

dans une ferme située dans cette même région, au Luart, mais elle se termina tragiquement.

Ida G... la fermière, voyant que le désenvoûtement n'avait pas agi, se remplit la gorge de sel pour la purifier contre l'invasion des esprits. Elle en fit prendre à tous les siens pour triompher du malin et dans une véritable crise de démence, elle plongea la tête de son frère Marcel, âgé de 17 ans, dans la bassine pleine de sel rouge. Quand elle lui releva la tête, il était mort.

L'accident la conduisit aux Assises du Mans.

Dans l'ouest de la France, le gros sel rouge fait des victimes depuis des siècles. Il en fera encore et la lutte entre jeteurs de sort et désenvoûteurs, ne semble pas à la veille de prendre fin.

CHAPITRE XII

L'ALLIANCE AVEC LES ANIMAUX

Le lien du sang, l'alliance avec les animaux : lions, léopards, caïmans, serpents ou singes, est pratiqué en Afrique. Après un tel « mariage de sang », l'homme et l'animal sont, selon les féticheurs, solidaires l'un de l'autre pour le mieux comme pour le pire. Quelques malheureuses coïncidences ont seules permis d'accorder un faible crédit à de telles histoires. Quant aux « hommes-léopards » ou aux « hommes-caïmans », ce sont seulement des membres de sociétés secrètes et d'associations criminelles.

Le Noir admet fort bien la réincarnation de l'esprit d'un mort dans le corps d'un animal : lion, tigre, serpent, etc...

Au pays des âmes errantes, il est donc prudent de prendre des précautions et de chercher dès son vivant un refuge pour l'éternité.

Le sorcier noir pratiquera cette opération et, moyennant un cadeau, incarnera l'âme de son client dans le corps de son animal préféré.

L'alliance avec les animaux est un phénomène plus étonnant encore.

Elle se pratique au Dahomey, en Côte d'Ivoire, en Guinée, au Sénégal... Au Dahomey, par exemple, tout près de Gogonou, se trouve une grande forêt s'étendant au sud jusqu'à Béroubouay et Dunkassa. Les hyènes et les léopards viennent souvent jusqu'aux huttes du petit village de Zougou. Chaque année, au printemps, il est rare qu'un petit fauve ne se laisse pas attraper vivant par les enfants.

Ils le portent au féticheur et celui-ci pratique l'alliance, c'est-à-dire « l'échange du sang », soit entre lui et le jeune fauve, soit entre un noir du village et

l'animal. Avec la pointe d'un couteau il se pique l'avant-bras. Il entaille de même au cou la peau du fauve. Il frotte sa plaie sur celle de l'animal pour que les sangs se mélangent.

Les enfants lâchent ensuite la bête dans la forêt.

Cette pratique donne à l'homme, selon les féticheurs, le courage, la force et la souplesse du fauve...

Il m'a été donné de rencontrer, à Marseille, un noir, originaire du Dahomey, nommé Yagba. Je l'ai interrogé sur ces questions d'alliance avec les animaux et il m'a répondu ceci :

— Je n'aime pas parler de ça... Je n'aime pas. Mais puisque tu veux savoir, je vais te dire ce qui est arrivé à mon père mort il y a trois ans au village de Batia, situé dans la haute vallée du Pendjani, un affluent de l'Oti qui se jette lui-même dans la Volta en Côte d'Or.

Baissant la voix, il continua :

— Batia se trouve sur le flanc des montagnes de l'Atakora. Il y a beaucoup de lions et d'éléphants dans les environs. Mais c'est un pays perdu. Pendant toute la saison des pluies la piste qui mène à Tanguiéta vers le sud est impraticable et le village est isolé. Autrefois, on y pratiquait le lien du sang avec les lions, les léopards, les guépards ou les singes. Cela ne se fait plus depuis longtemps. Pourtant, au printemps de 1953, après une fête présidée par le féticheur, mon père, ivre de vin de palme, voulut faire alliance avec un fauve. Quelques jours plus tôt, sur la piste de Boutougou, des chasseurs

avaient ramené un lion vivant, un jeune lionceau blessé seulement à une patte de devant.

— Mon père demanda au féticheur de faire les gestes rituels. Le lionceau fut amené. Mon père s'entailla le bras gauche et frotta sa plaie saignante sur la blessure du fauve. « Maintenant, dit le féticheur, vous êtes liés pour la vie et pour la mort ».

— Et que se passa-t-il ensuite ?

— Mon père emmena le lionceau à la maison afin de le soigner avec des herbes. C'était une bête très douce. Elle s'habitua très vite à nous. Nous l'avons gardé pendant six mois. Puis un beau jour il disparut et regagna sa montagne. A Yagba, tous les chasseurs ne parlaient plus que du lion de Yagba-Dao, mon père. Il était défendu de le tuer si on l'apercevait.

Yagba me répéta ensuite un dialogue entendu entre le féticheur et son père :

— Depuis que je suis lié avec ce lion, je ne suis pas tranquille.

— Tu as raison Yagba-Dao de ne pas être tranquille.

— Que peut-il m'arriver ?

— Rien. . . s'il n'arrive rien à ton lion.

— Et si quelque chose lui arrive ?

— S'il est blessé, tu souffriras du même mal. S'il est malade, tu seras malade.

— Et s'il est tué ?

— Tu mourras aussitôt.

Yagba reprit son récit.

— Un jour, mon père tomba malade. De fortes coliques le faisaient se tordre de douleur. Le féticheur lui donna des remèdes, rien n'y fit. Quatre jours plus tard, dans la nuit, mon père mourut.

— Le lion n'y était donc pour rien ?

Yagba ouvrit de grands yeux :

— Au petit matin, nous l'avons trouvé étendu mort à la sortie du village.

— Et, Yagba, vous croyez vraiment qu'il y a un lien entre ces deux morts ?

Yagba répondit indirectement :

— Elles se sont produites la même nuit.

— C'est une pure coïncidence.

— Peut-être, fit Yagba, seul le féticheur peut le savoir.

— Votre père avait-il eu auparavant des coliques ?

— Ça lui arrivait.

— Vous voyez bien .

— Mais il n'en était pas mort. . .

Au Dahomey, on expliquera que l'âme du lion, dans ce cas, a voulu se venger. On contera des histoires plus extraordinaires encore, comme celle de Mbako le féticheur, du village de Kpekplémé. Il affirmait être lié avec une hyène. Cela lui donnait la possibilité de voir la nuit. De plus, il prétendait pouvoir se transformer en hyène et racontait lui-même les chasses faites lorsqu'il se trouvait sous cette forme.

Des légendes de ce genre frappent l'esprit simple

des noirs et se répètent de génération en génération. Elles font le tour de l'Afrique. Les féticheurs les reprennent à leur compte pour se donner de l'importance aux yeux de leurs fidèles. A force de les répéter, certains, peut-être, finissent par y croire eux-mêmes.

De nombreux féticheurs assurent qu'ils savent parler aux animaux et qu'ils connaissent leur langage.

Le missionnaire Dan Crawford affirme même avoir vu un sorcier « convoquer » des lions et des hippopotames sur les rives du lac Mwéru en Afrique Centrale, sur un simple coup de sifflet.

LES HOMMES-LEOPARDS : DES CRIMINELS

Les Hommes-Léopards forment au Gabon une société criminelle. Il en est de même pour les Hommes-Panthères. Les Hommes-Caïmans sévissent entre la Sierra-Léone et la Haute-Volta.

Ce sont là des sociétés secrètes dont les membres tuent sur ordre du chef pour les motifs les plus divers, le plus souvent par vengeance ou pour un profit : désir de conquête ou défense des terres conquises, soumission des indigènes, intérêts personnels des notables.

Certaines sociétés d'Hommes-Léopards, notamment au Libéria, tuent afin d'avoir du sang frais humain. Cela leur permet de ranimer périodiquement l'efficacité de leur fétiche. Pour obtenir ce résultat, certains Hommes-Léopards vont même jusqu'à manger de la chair humaine.

Quelques-uns de ces meurtres étant commis sans mobile apparent sur des femmes et des enfants, la question s'est posée de savoir si l'on avait affaire à des névrosés, à des criminels ou simplement à des êtres simples victimes de leurs conceptions totémistes.

Le totem est considéré comme l'ancêtre commun des animaux, actuellement vivants, de la même espèce, et des hommes du clan. Il se distingue du fétiche en ce qu'il ne possède aucun pouvoir magique, et des divinités ordinaires en ce qu'il ne représente aucune force de la nature.

Cela expliquerait les « costumes » employés par les tueurs. Ils se recouvrent le corps d'une peau de léopard ou portent simplement une cagoule en écorce battue et tâchetée comme la peau du léopard. Ils ont un armement approprié, une sorte de couteau imitant les griffes du léopard. Lorsqu'ils sont arrêtés — ce qui arrive rarement — les criminels prétendent que leur victime a été tuée par un léopard.

Beaucoup de ces meurtres ont lieu à des fins politiques. C'est un moyen de domination très efficace entre les mains des chefs coutumiers ou religieux. Cependant, de nombreux Hommes-Léopards, à force de tuer, commettent des crimes pour le simple plaisir de tuer.

P. E. Joset, ancien chef de territoire au Congo Belge [1], donne des détails précis sur ces meurtres incompréhensibles.

1) *Les Sociétés Secrètes des Hommes Léopards en Afrique Noire* (Payot, éditeur).

Le déguisement d'abord :

« L'homme-léopard portait depuis le cou jusqu'aux reins une peau de léopard (ou qui ressemblait à du léopard) par devant le corps. Une autre peau pendait dans le dos. Le tout était retenu par du fil de fer. L'homme portait sur les yeux un masque fait d'écorce teintée comme une peau de léopard, avec deux ouvertures pour les yeux. Sur la tête, quelque chose de blanc comme de la poudre. Autour des reins, un pagne d'écorce d'arbre comme tous les hommes en portent. Au bout des doigts, des crochets en fer, quatre par main. Sous le bras, un grand couteau appelé « mbotia » (Extrait du procès-verbal, en date du 27 août 1932, de l'officier de police judiciaire de Larnoy).

L'initiation ensuite :

« L'initiation des fils de famille Bapakombe à la Société des Hommes-Léopards se fait quelque temps après la circoncision... Les jeunes gens séjournaient en forêt, dans une île de la rivière Susote, où ils étaient initiés. Pendant deux ou trois mois, ils subissaient un entraînement pénible.

Battus très souvent, les candidats devaient s'exercer à porter des troncs d'arbres d'un poids correspondant à celui d'un homme, puis à courir avec ce fardeau. Ils apprenaient ensuite à sauter par dessus le toit d'une case toujours avec le tronc d'arbre entre les bras. Pendant ce temps, les anciens leur jetaient des lances. Si le candidat était blessé ou tué, cela prouvait qu'il n'avait aucune valeur. Les candidats apprenaient également à se

servir de couteaux spéciaux et à imiter le cri des animaux. Quand ils étaient suffisamment formés, ils devaient tuer pour se faire la main. Les anciens leur indiquaient les victimes : des enfants, des femmes, des vieillards. C'était souvent la propre mère du nouvel homme-léopard, ou sa femme, ou un membre très proche de sa famille. Les initiateurs étudiaient ainsi les réactions de l'assassin devant sa victime et le tenaient en mains, sûrs qu'après un crime si odieux, il n'oserait jamais dénoncer la société secrète ».

La technique enfin :

« Avant de tuer, l'homme-léopard, prenait une drogue composée de woka, d'iranga et de chair humaine. Le woka est la racine d'une plante rare de la forêt. Séchée au soleil et réduite en poudre, elle donne la force physique. L'iranga est une grande feuille d'une plante de la forêt. Préparée sous forme de légume, elle contient un excitant qui donne endurance et courage ».

La technique du meurtre a de nombreuses variantes.

« L'homme-caïman s'élance sur sa proie et la blesse. A ce moment arrivent ses complices qui emportent la victime au cœur de la brousse et lui administrent certaines drogues lui procurant un sommeil léthargique prolongé. L'homme blessé est transporté de nuit, en pirogue, dans une autre secte du Congo Belge où il est vendu comme esclave... Parfois l'Homme-Caïman attaque pour manger certains organes humains, tels que le cœur, les poumons, la cervelle, qui possèdent la vertu de fortifier son cœur et son esprit ».

Ce sont là deux hypothèses de G. A. Paraclet, Chef de Subdivision en Afrique Equatoriale Française.

Une bande Mbako d'hommes-léopards fut jugée à Stanleyville. Les couteaux utilisés avaient la forme d'une fourche à deux ou quatre dents. Les victimes avaient des plaies profondes dans la région carotidienne droite et de nombreuses petites plaies faites uniquement pour imiter la griffe du léopard.

Les hommes-léopards Nguru de l'Oubanghi se servent de lames très effilées figurant les griffes de léopards et d'un bâton long de 30 centimètres sur lequel est sculptée en relief l'empreinte écrasée du léopard.

CONCLUSION

Dans le domaine de l'étrange, est-il possible de conclure ?

Certainement pas, il est trop tôt, les investigations doivent se poursuivre de nombreuses années.

Je m'étais donné pour but d'approcher le plus possible la vérité et surtout de « déblayer le terrain ».

Nous savons maintenant que le mystère ne réside point dans la magie noire, basée sur la suggestion, ni dans le spiritisme, fondé sur la crédulité humaine.

Nous savons qu'il n'existe pas d'êtres supérieurs aux pouvoirs extraordinaires et que les magnétiseurs utilisent l'hypnose ou la suggestion.

Je crois avoir donné sa vraie place à la suggestion. Elle est capable d'accomplir des miracles. A cause d'elle, l'homme ne sera jamais un être vraiment libre, car peut-on estimer l'être lorsqu'on agit en dehors du conscient ? La suggestion est contagieuse, elle peut se manifester dans une nation entière, comme chez un seul être.

Reste le sixième sens, cette vedette inquiétante et diabolique de la parapsychologie.

Si l'on en croit les expériences de Rhine, aux Etats-Unis, expériences reprises en Angleterre par le profes-

seur S. G. Soal, et même en France, il y a là « quelque chose d'étonnant ».

Le calcul des probabilités justifie l'existence d'un « sixième sens ».

De nombreux savants restent pourtant sceptiques et de nouvelles découvertes sur le fonctionnement du cerveau permettront seules, sans doute, de trancher la question.

Pour conclure, je laisserai la parole au Professeur Rhine du Parapsychology Laboratory de la Duke University, auquel cet ouvrage est tant redevable :

« Dans les temps reculés où le langage n'existait pas, dit-il, la « télépathie » faisait partie des moyens de communication entre les hommes... Puis, vint le temps où ceux-ci découvrirent le langage qui leur permit d'exprimer leur pensée par l'intermédiaire des sons, donc des vibrations de l'air, tandis que le « sixième sens » — la télépathie — s'atrophiait suivant les lois de la nature. Toutefois, chez quelques individus ce sixième sens continue à se manifester de temps en temps ».

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Chapitre I. — Un inculpé est soumis à l'épreuve du détecteur de mensonge. On remarque les légers bandages des mains et les fils reliant ceux-ci à l'appareil enregistreur. L'expérience « démontra », cette fois, l'innocence du prévenu.

(Photo Centre Culturel Américain)

Chapitre I. — L'un des appareils permettant la détection du mensonge. Il enregistre les variations de la tension artérielle au cours d'un interrogatoire.

(Photo Centre Culturel Américain)

Chapitre III. — Sur une scène de music-hall un « mage » présente au public de merveilleuses expériences de magnétisme et de lévitation. Il ne s'agit, évidemment, que d'habiles truquages et d' « illusionisme ».

(Cl. Agence Rapho, Zalewski, photographe)

Chapitre IV. — La boule de cristal, qui est un des instruments classiques de l'hypnotiseur, fait aussi partie traditionnellement de l'arsenal du magicien. La lumière est discrète, de l'encens brûle, parfumant l'atmosphère, les objets familiers prennent un étrange aspect, de bizarres signes déroutent l'esprit. Un « climat » magique, favorable à l'exploitation de la crédulité, a été créé.

(Cl. Agence Rapho, Robert Doisneau, photographe)

Chapitre V. — Cartes utilisées pour les tests d'Extrasensory Perception. Le jeu comprend cinq cartes de chacun de ces symboles : carré, croix, étoile, cercle, vagues. La chance pour le sujet d'appeler une carte exacte est de 1 sur 5 ; pour les 25 cartes du jeu, 5 réussites. Si les résultats dépassent ces chiffres, c'est que la perception extra-sensorielle entre en jeu.

(Coll. privée)

Chapitre VI. — A la fin d'un test de clairvoyance, le sujet et l'expérimentateur comparent les résultats obtenus afin de déterminer si le sujet a réellement fait preuve de perception extra-sensorielle.

(Cl. David B. Eisendrath, Brooklyn, N.-Y.)

Chapitre VII. — Grâce au pendule certains prétendent découvrir des richesses souterraines, des trésors cachés ou retrouver des personnes disparues. Ici, l'objet de la recherche est un jeune enfant et les instruments de prospection sont le pendule, une photographie de l'enfant, un plan de Paris... et le fameux « fluide ».

(Cl. Agence Rapho, Robert Doisneau, photographe)

Chapitre XI. — Sorcier congolais au cours d'une épreuve de divination à l'aide de l'Iwa. L'Iwa comprend deux pièces : une petite table à trois pieds et un disque de bois que le devin fait mouvoir sur la surface plane de la table après y avoir jeté une poudre magique. Selon que le disque glisse facilement sur la table ou qu'il s'y bloque, une réponse favorable ou non est donnée par le devin.

(Photo Inforcongo, Cl. Goldstein)

Le document illustrant la couverture de ce volume provient des collections Rapho, photographie Robert Doisneau.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7

PREMIERE PARTIE

L'ETRANGE QUI N'EN EST PAS

Ch. 1 Le Pays de la Folie 11
Ch. 2 Les Secrets de l'Hypnotisme 39

DEUXIEME PARTIE

A LA POURSUITE DU SIXIEME SENS

Ch. 3 Existe-t-il des êtres aux pouvoirs extraordinaires. 65
Ch. 4 La Route de l'Au-delà est coupée 87
Ch. 5 A la poursuite du sixième sens 101
Ch. 6 Le sixième sens dans le Temps 121
Ch. 7 La pensée agit-elle sur la matière en mouve-
Ch. 7 La pensée agit-elle sur la matière en mouvement. 139
Ch. 8 Les subtilités de la télépathie 157
Ch. 9 Les charlatans du sixième sens 165

TROISIEME PARTIE

AU-DELA DE L'ETRANGE

Ch. 10 Au Pays des pauvres « Zombis » 177
Ch. 11 Quand les fétiches guérissent ou tuent 197
Ch. 12 L'alliance avec les animaux 225

Conclusion 237

Achevé d'imprimer
le 15 juin 1959
sur les presses de la
Sté des Imprimeries
MAURY à Millau
—— (Aveyron) ——

Dépôt légal 2e trimestre 1959

« Le mérite de Roger May n'est peut-être pas de dire toute la vérité sur les *étrangetés* qu'il examine, mais au moins de ne dire, à leur propos, *que* la vérité. C'est là une véritable originalité et je ne connais guère d'ouvrage de vulgarisation qui fournisse constamment et aussi fidèlement à son lecteur les résultats acquis par les recherches des savants les plus qualifiés.

« Roger May a lu les bons auteurs, a discuté avec leurs organisateurs les expériences les moins discutables ; il a compris quels étaient les vrais problèmes, dans quelle mesure ils pouvaient être tenus aujourd'hui pour résolus et dans quelle mesure irrésolus encore.

« Il a su choisir les principaux thèmes, parfois hétéroclites, qu'on range commodément dans la catégorie vague de l'étrange ; il a su aussi « faire le point » de chaque question avec exactitude, en dépit des embûches et des traquenards que le sujet comporte... »

Robert Amadou.

Éditions de

LA PALATINE

Extrait du catalogue :

MON FRÈRE LE CHIEN

par

MARCEL LÉVÊQUE

ŒUVRE d'un observateur attentif et d'un philosophe généreux, ce livre montre combien l'animal nous est « prochain » : le chien si doué sous le rapport du sentiment apparaît ici à l'avant-garde des animaux dans leur approche de l'homme.

Entre autres chapitres, citons ceux où l'auteur, qui est prêtre, expose le problème de la souffrance animale, si semblable à celle des enfants innocents, et celui où il aborde, avec hardiesse, la question de l'âme des bêtes et de sa survie.

Ce livre, dans sa résonnance franciscaine, sera une joie pour les innombrables amis des bêtes.

1 vol. in-8° soleil, sous couverture illustrée, 6 hors texte.

ANIMAUX DANS L'INTIMITÉ

par

BERNARD GOOCH

Traduit par Claude ELSEN
Avant-Propos de Bernard EUVELMANS

SUIVONS l'extraordinaire magicien britannique, auteur de ce livre, qui dans nos campagnes, nos jardins, le long de nos rivages, nous révèle un monde merveilleux, stupéfiant, incroyable, celui des animaux les plus communs : l'escargot, la fourmi, le lézard, le crapaud, la carpe, l'étourneau, l'anémone de mer, etc...

Voilà que soudain nous voyons l'amour fleurir sous une feuille en des noces singulières, la vie se transmettre de façon baroque dans une flaque, d'atroces tragédies se dérouler sous une pierre, des éclairs de génie fuser à l'ombre d'un bouquet d'herbes, la joie de vivre éclater dans des jeux absurdes...

1 vol. in-8° soleil, sous couverture illustrée, 8 hors texte.

PARIS
8, rue Garancière

GENÈVE
6, rue de la Mairie

DIFFUSION PLON